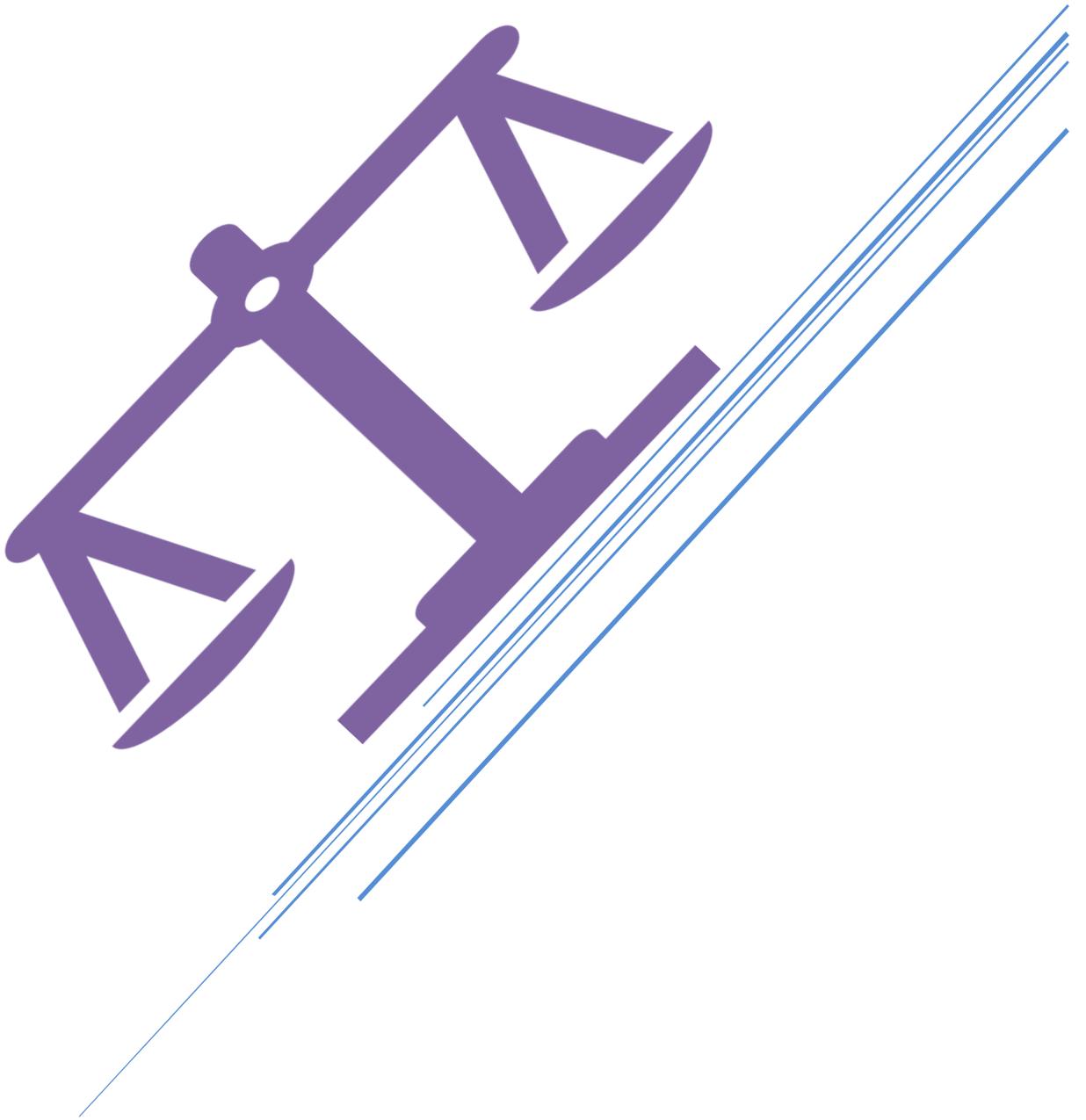


Roman

# SOYONS COHERENTS



Jeff AFRIK



A ma mère  
A la mémoire de mon père.  
À mes camarades.

Dans ce livre, je revendique l'égalité des droits entre les êtres  
humains.  
J'en profite pour rendre hommage à mon père qui a consacré sa vie  
à la lutte pour l'émancipation et l'unité des peuples.

*« Tous les êtres humains naissent libres et égaux en dignité et en droits. »*

Déclaration universelle des droits de l'Homme.

Article premier.

*« Nous admettons que les gouvernements des nations ont le droit de décider d'une politique et, même lorsque celle-ci, par sa nocivité, conduit à la destruction absurde de milliers d'êtres humains, nous ne prenons pas les exécutants des ordres d'un tel régime pour des cas « pathologiques », mais simplement pour des gens qui accomplissent leur devoir. Ce qui différencie nos réactions, c'est moins la nature des actes commis que la légitimité reconnue de ceux qui les ordonnent »*

Stanley MILGRAM.

*« Luttons pour l'égalité raciale, luttons pour la paix du monde car tous les hommes sont frères ».*

Parole d'ETIENNE KIHUYU



## Avertissement

Bien que ce roman soit fondé sur une réalité géopolitique avérée, les personnages ne sont pas réels, non plus que l'histoire. De fait, tout rapprochement ou ressemblance avec des personnes existantes ne peut être que le produit de l'imagination du lecteur.

En revanche, pour toutes les citations nominatives, les sources sont signalées en bas de page.

Ce roman est tiré d'un manuscrit de plus de 500 pages, *La faillite du système monopole*, qui sera publié indépendamment. *La faillite du système monopole* entraîne le lecteur dans une réflexion sur notre société, aussi bien dans ses aspects parcellaires que dans sa dimension globale, planétaire. L'évolution de notre vision du monde et de la conception des relations, sur les plans affectif, politique, économique et social. Ce livre tente une autre compréhension des enjeux géopolitiques et géostratégiques de notre époque et met en lumière les dessous de certains conflits meurtriers dont nos sociétés sont directement ou indirectement victimes.

L'histoire se passe dans un monde imaginaire, mais qui a beaucoup de similitudes avec notre monde. Certains territoires existants dans ce monde n'existent pas dans le nôtre, mais tous nos territoires ainsi que les événements qui se seraient déroulés chez-nous se seraient aussi déroulés dans ce monde imaginaire.

Plus précisément, le récit de ce roman s'était passé dans un pays de ce monde imaginaire, le Sudnordland.

Le territoire de la République du Sudnordland est continental dans sa majeure partie. Il se compose principalement de cinq grandes régions. La région d'Australe, le Boréale, la région Équatoriale, l'Occidentale et l'Orientale. En plus de ces cinq régions, il y a les territoires rattachés. C'est le cas du triangle des îles Perdues.

Dans le triangle des îles Perdues se situent les trois îles les plus importantes de la République de Sudnordland : Schwarzes-Löch, Wurmloch et Quantum. Il y a aussi d'autres petites îles et îlots, dont certains quasi inhabités, le tout dans un périmètre côtier d'environ 72.418 km<sup>2</sup>, sans compter les espaces maritimes.

Schwarzes-Löch était la plus grande de ces trois îles, d'une superficie de 9.272 km<sup>2</sup>, équivalente à la ville de Kinshasa, par exemple. Elle est voisine de deux autres îles jumelles : **Wurmloch**, 4.892 km<sup>2</sup> et **Quantum**, 1.972 km<sup>2</sup>. La superficie de la première étant équivalente à plus de quarante fois la ville de Paris et de la seconde à une dizaine de fois.

À **Schwarzes-Löch** se trouve la ville d'Olowa 43 km<sup>2</sup>, peuplée de 18 472 habitants. C'est dans cette ville d'Olowa que se trouve le Tribunal d'exception où allait se dérouler le procès. (Lire l'histoire)

Tous les habitants de cette ville sont, soit d'anciens hauts fonctionnaires de l'État : militaires et agents de services secrets soient les étrangers qui avaient rendu de loyaux services à l'État de Sudnordland.

Au vu de la réputation du procureur en charge de la défense, tout laissait penser que le procès serait animé. Les habitants de l'île l'attendaient avec impatience.

Prologue

Seul dans son bureau à peine éclairé, un dossier en cours sous les yeux, VERTUS était perdu dans ses pensées. La pluie avait augmenté d'intensité à l'extérieur après le départ de son ami Dany. Il n'était donc pas pressé de rentrer chez lui.

Il faisait nuit depuis déjà deux heures environ sur Eststan, la capitale du Sudnordland, lorsqu'il entendit le vibreur de son téléphone.

Il jeta un œil sur l'écran et reconnut tout de suite la source de l'appel. Quatre chiffres se terminant par deux lettres. Ce sont les appels utilisés par son ancien boulot. Le service secret qu'il avait quitté après le décès de ses parents. Ils étaient morts dans un crash aérien, six ans auparavant. L'anniversaire du drame venait de passer quelques jours plus tôt.

Il se refusa à répondre, mais le téléphone n'arrêta pas de vibrer, encore et encore. Ce sont les méthodes de l'agence. Lorsqu'ils sont déterminés, de toute manière, ils trouvaient toujours le moyen de vous joindre. VERTUS connaissait la maison et savait que ça ne servirait à rien d'ignorer cet appel. Ne pas répondre, c'était juste repousser les choses à plus tard.

Le téléphone a vibré pour la énième fois, il céda et décrocha.

– Oui. Allo !

– Bonsoir, VERTUS, dit une voix suave. Je suis contente de vous entendre.

Il reconnut la voix de son ancienne directrice, la responsable d'un des départements de l'agence de renseignements. Une fonctionnaire tenace et rusée qui avait la réputation d'arriver toujours à ses fins.

– Votre cabinet est encore ouvert, à cette heure-ci ! Vous travaillez beaucoup, on dirait ?

En fait, elle s'était informée sur lui, comme il était de coutume à l'agence, chaque fois que le service contactait quelqu'un pour une mission.

Pour couper court à ce petit jeu, il décida de passer tout de suite à l'essentiel.

– Je suppose que ce n'est pas uniquement ma routine qui vous intéresse. Alors, allez-y. Dites-moi ce que vous me voulez.

– Nous avons besoin de vous, maître VERTUS.

– Vous savez que je ne fais plus partie de l'agence ?

La directrice réagit sur un ton ironique.

– Ah bon ? Vous venez de me l'apprendre ! Promis, cher VERTUS, la prochaine fois, je tâcherai de m'en souvenir. J'entends vos réticences. Cela dit, le devoir prime sur mes sentiments personnels. Là, maintenant, je n'ai pas le choix. Vous êtes le seul sur qui je peux compter.

– Je suis désolé, madame, rétorqua-t-il sèchement, mais moi, j'ai le choix. Trouvez quelqu'un d'autre.

Elle resta silencieuse deux petites secondes avant de repasser à l'attaque.

– VERTUS, vous êtes le seul avocat parmi les nôtres qui se soit intéressé à la plainte du collectif des Droits de l'Homme.

Visiblement, c'était sérieux. Cela ressemblait plus à une injonction, mais il s'efforça de rester catégorique.

– Tout ça, c'est loin derrière moi. Je ne veux plus avoir à faire avec l'agence.

– Bien, puisque vous m’y forcez... Mon cher, vous êtes le seul à savoir où se situe le derrière ou le devant de je ne sais quoi. Mais moi, je sais une chose.

– Laquelle ?

– L’agence est une famille. Et vous le savez aussi, VERTUS. Nous sommes *une famille*, répéta-t-elle en insistant sur les derniers mots.

– Peut-être. Mais ce n’est pas la mienne actuellement.

Elle poursuit, toujours d’une voix posée, mais sur un ton cynique.

– La famille, c’est le lien du sang, VERTUS. On ne change pas de sang, on ne quitte pas sa famille. On peut se mettre un peu à l’écart, certes. Mais, la famille, ça reste la famille. Vous êtes des nôtres, mon cher maître.

Il prenait à présent la mesure de ce qui allait se passer, mais il tenta de résister à ce qui ressemblait à un impératif.

– J’ai pris congé de tout ça, je vous assure. Je ne veux plus revenir en arrière.

Elle adopta un ton autoritaire.

– Dans ce cas, faisons comme si nous étions au début du mois de septembre.

– Quoi ? Qu’est-ce que vous voulez dire ? Nous sommes au mois de février !

Elle émit un rire bref.

– Disons que ces congés que vous clamez sont terminés, si c’est ça que vous vouliez entendre.

Sans trop se poser des questions, VERTUS comprit que les choses étaient dites. Apparemment, il n’avait pas d’autre choix que de collaborer.

Il abdiqua.

– C’est quoi, votre mission ? Si ma femme l’apprend, elle me quitte sur-le-champ.

– Alors, ne lui dites rien, répondit cyniquement la directrice. De toute manière, c’est confidentiel.

– Expliquez-vous plus précisément. Qu’est-ce que je dois faire pour vous ? Ça va me prendre combien de temps ?

– C’est comme ça qu’on se parle en famille ?

– Répondez à mes questions, s’il vous plaît !

Elle reprit une voix plus posée.

– Alors, écoutez-moi bien. La plainte du collectif des Droits de l’Homme va aboutir à un non-lieu. La décision sera prononcée dans une dizaine de jours...

Il pensa tout de suite à la présidente du collectif, cette femme charmante sur laquelle il ne pouvait s’empêcher d’avoir un regard particulier. Elle s’était beaucoup investie dans ce procès, au point d’en faire une affaire personnelle. Si tout ça se terminait de la manière dont la Directrice annonce, la Présidente du collectif sera meurtrie et affectée.

– Un non-lieu ! Pourquoi ? s’insurge a-t-il, catastrophé.

– Parce que.

– Pourquoi ne me dites-vous les choses qu’à moitié ?

– Nous sommes dans une démocratie, jeune homme ! Les sages de la Haute Cour de justice en ont décidé ainsi.

– Merde ! hurla-t-il. Il n’y a pas de justice dans ce pays !

– Je vois que ça vous tient à cœur..., susurra son interlocutrice.

Elle le poussait à bout pour exploiter sa colère, il en avait conscience. Et, même, au vu de la manière dont elle avait mené les choses, en le tenant

par le sentiment, et au vu de la réaction de VERTUS. Maintenant, elle était sûre qu'il allait marcher.

– C'est injuste, grommela-t-il.

– Oui, c'est vraiment injuste, approuva-t-elle. Mais il y a peut-être un moyen de faire quelque chose. Vous, VERTUS, vous pouvez influencer sur le cours des choses.

– Dites-moi comment.

La directrice baissa la voix.

– Le moyen, VERTUS, c'est que vous deveniez l'avocat de ce collectif.

– Ils en ont de meilleurs, rétorqua-t-il, désabusé. Des avocats plus aguerris et mieux rodés que moi.

Elle émit un petit bruit de langue réprobateur.

– Tss-tss, ils sont usés, vos pauvres collègues. C'était leur dernier recours. Après cette décision, ils n'ont plus d'issue. Mais c'est là que M<sup>e</sup> VERTUS va dégainer tout son talent... En fait, je vais vous donner un petit coup de pouce. Vous allez être efficace, je vous le garantis !

– Un coup de pouce contre la Haute Cour ? Qu'est-ce que vous pensez pouvoir faire ?

Son interlocutrice fit entendre son petit rire éraillé de vieille chouette qui a tout vécu.

– Mon garçon, j'espère que vous n'avez pas tout oublié de nos méthodes ? Juste un petit rappel, car les choses n'ont pas changé : « à chacun son rôle ». Faites votre job. Contentez-vous d'accomplir ce que je vous demande. Le reste, c'est mon problème.

1.

Après avoir raccroché, VERTUS se mit à ressasser sur son accrochage avec Dany quelques heures auparavant, avant le coup de fil de la directrice de l'agence.

Dany, son meilleur ami. Il venait souvent s'échouer sur le canapé du petit séjour aménagé à côté du bureau. VERTUS n'avait pas de clientèle particulière, mais il était souvent nommé avocat commis d'office. Par contre, Dany était au chômage depuis près d'un an. Ses recherches d'emploi étant sans succès, il venait souvent passer du temps dans le cabinet. D'ailleurs, vu sa présence quasi permanente, certains clients pensaient qu'il était lui aussi avocat. D'une certaine manière, la situation de chacun arrangeait l'autre. Pour VERTUS, la présence régulière de Dany lui permettait d'avoir quelqu'un pour tuer la solitude. En plus, Dany était un ami de longue date. Pour Dany, ça lui permettait de ne pas être chez lui en permanence et surtout d'avoir l'impression d'aller au travail.

VERTUS revoyait la scène de cet échange rude, truffé des non-dits et surtout les jérémiades de Dany. Les images défilaient dans son esprit comme sur un écran de télé, mais ça lui semblait déjà très loin. Le coup de téléphone avait radicalement changé la perspective : à présent, il était dans l'action.

\*\*\*

La discussion était partie sur les lamentations de Dany à propos de son couple.

– Rien ne va plus avec Kacy, marmonna Dany. Nous sommes à la limite de la rupture.

VERTUS tenta de le rassurer.

– Laisse faire le temps, ça va finir par s'arranger.

– Je ne sais pas. J'ai comme l'impression que tout m'échappe. Je ne contrôle plus grand-chose. On se prend la tête même pour des bricoles...

– Ce n'est pas la première fois. Vous avez toujours réussi à surmonter les crises. Même lorsque tout le monde pensait que...

– Cette fois, c'est différent.

– Fais-moi confiance, Dany. D'expérience, je sais qu'il faut laisser le temps faire son boulot. Ça va se régler tout seul...

– Je te dis que cette fois, c'est différent. Et tu me parles d'autorégulation ?

– Désolé...

– Dis-donc, VERTUS, tu te fous de moi ? s'énerva son ami. Je te parle de choses sérieuses !

VERTUS accusa le coup.

Zut. Vu la manière dont il avait répondu à Dany, celui-ci avait compris qu'il avait l'esprit ailleurs.

– Personne ne se fout de toi, Dan. Je t'ai répondu chaque fois...

– Oui ! Mais tu es plus concentré à suivre la radio qu'à m'écouter. Ça se sent dans tes réponses.

Il hocha la tête, admettant son inattention.

– Désolé, Dan, mais je voudrais juste écouter ce type. J’avais acheté son avant-dernier roman, *La faillite du système monopole*. Là, il parle d’un nouveau roman qui dévoile la suite de l’histoire...

À ce moment, l’émission fut interrompue par un flash d’information :

« Une semaine difficile sur les côtes de la Méditerranée. Les sauveteurs des pays côtiers sont alarmés par la succession des naufrages. De nouvelles embarcations ont chaviré. Le nombre de morts est estimé à plus de deux mille trois cents corps repêchés depuis le début de la semaine. Notre présidente, Mme Nhyna DIYA, va faire une déclaration à ce propos dans les heures qui viennent au cours d’une conférence de presse exceptionnelle ».

Il était 16 h 24. Bientôt la demie.

Il se mit à chercher la télécommande de la télé. Il tâta les coussins du canapé autour de lui, puis il la repéra à côté de Dany.

– S’il te plaît, allume la télé, dit-il.

– Pourquoi ?

– Je veux regarder une chaîne d’info en continu pour voir les images de cette hécatombe.

Dany alluma la télé, et VERTUS fixa l’écran.

Bien qu’il apprécie hautement la beauté féminine, il remarqua à peine la jolie miss météo, absorbé qu’il était par le désastre qu’il venait d’apprendre, VERTUS ne fit aucun commentaire sur l’allure foudroyante de cette fille. Dany comprit que cette information lui tenait à cœur. Malgré cela pour Dany, ses inquiétudes devaient passer avant tout.

Après une longue succession de publicités s’ouvrit une séquence d’information. Dans un mélange de voyeurisme, de sensationnel et d’ambition d’informer, la chaîne diffusa des images de corps sans vie

flottant à la surface de la mer. En bas de l'écran, une bande rouge défilait, indiquant le nombre de morts. Les envoyés spéciaux meublèrent l'événement au moyen d'explications et d'analyses le plus souvent dénuées de sens moral et d'humanité, et quelquefois carrément abjectes. Auprès des rescapés et des cadavres échoués, quelques sauveteurs de la Croix rouge et des bénévoles locaux faisaient ce qu'ils pouvaient. Beaucoup refusaient de s'exprimer au micro des chasseurs d'images qui faisaient office de journalistes. Ceux qui s'exprimaient avaient les larmes aux yeux, le visage marqué. Ils manifestaient leur indignation et leur impuissance face à ces scènes macabres qui se perpétuaient sur leur rivage, ces vagues de cadavres qui commençaient à s'imposer dans leur quotidien comme un rite saisonnier.

Devantot ce gâchis, VERTUS ne put maîtriser sa tristesse.

– Quel démon a inspiré Dieu quand il a créé l'homme ? rage a-t-il.

Dany ne dit pas un mot. Pour marquer son désintérêt, il tripotait son téléphone, consultait ses messages.

À la télé, le journaliste annonça que la présidente du collectif des associations des Droits de l'homme allait intervenir en duplex. Celle-ci était considérée comme une référence en la matière depuis que le collectif avait déposé une plainte fondée sur cette cause. Elle était souvent sollicitée par les médias lorsqu'il y avait un drame.

Lorsqu'elle apparut à l'écran, VERTUS réagit instantanément par un sifflement admiratif.

– Et Dieu créa la beauté ! Elle est exceptionnelle, cette fille.

– Qu'est-ce qu'il te prend, d'un coup ? maugréa Dany.

– Enfin, Dan, regarde cette bombe ! C'est la preuve même que Dieu existe !

Dany jeta un œil à la télé puis le regarda.

– Tu disjonctes, mon ami.

– Tu ne trouves pas qu'une telle créature ne peut pas être un fait du hasard...

– Si tu fais allusion au charcutage esthétique, je ne la connais pas plus que ça pour te donner mon opinion. Mais, qu'est-ce qu'il te prend, VERTUS ! Il n'y a même pas cinq minutes, tu disais « quel démon a inspiré Dieu d'avoir créé l'homme » ...

Ayant compris la mauvaise foi de son ami, VERTUS l'interrompt.

– Mais cette fille est parfaite ! Elle incarne tout ce que j'aime chez une femme. La beauté, le charme, l'intelligence, l'amour de l'autre... Et surtout la douceur de ses mots...

– Arrête de fantasmer sur les filles. Chaque fois que tu en croises une, c'est le même refrain.

– Je t'assure que ce n'est pas pareil. Elle est différente. Ce n'est pas une fille ordinaire...

Dany poussa encore loin son aigreur.

– Premièrement, tu as déjà une femme, mon pote. Deuxièmement, n'oublie pas que, aussi belle soit-elle, il y a dans la vie de ta dernière merveille un type qui la saute sans aucun scrupule. Je peux même te dire qu'il en a marre de la voir toute nue. Donc, arrête de baver comme ça devant la vanité naturelle.

– Arrête, Dany, arrête ! Cette fille mérite un peu de respect. Quand ce ne serait que pour tout ce qu'elle fait pour les autres.

– Parce que ce n'est pas respecter quelqu'un que de dire ce qu'il se passe dans sa vraie vie, en dehors des plateaux de télé et des studios de radio ?

– On croirait que tu la connais personnellement !

N'ayant pas accepté la réflexion de Dany sur la présidente du collectif des Droits de l'homme, VERTUS alla s'asseoir à son bureau, laissant Dany dans le séjour. Il se pencha sur ses dossiers, une façon de lui faire la tête.

Après un moment, Dany le rejoignit.

– On ne va pas se prendre la tête pour ça, dit-il pour apaiser l'atmosphère.

– Hum.

– Disons que j'ai dit n'importe quoi. Bien sûr que c'est grave, ce qui arrive à ces gens. Mourir comme ça, ça doit être terrible...

VERTUS continua son ouvrage sans le regarder.

– Honnêtement, poursuit Dany, personne ne peut contester les qualités humaines de cette fille des Droits de l'homme. Sauf si l'on est un monstre... Ce qu'elle répète à longueur d'émissions et dans les médias est en partie vrai, ce n'est pas moi qui vais te dire le contraire...

VERTUS leva la tête.

– « Mais » ? Va jusqu'au bout de ton idée, je sais qu'il y a un "Mais"...

Dany se gratta la tête.

– Bon, comme tu veux. Je vais le dire. Dans ces histoires, il faut être un peu réaliste. J'espère que nous allons être d'accord sur ce point. Ces gens-là, ces étrangers, ont une responsabilité majeure dans tout ça, car ils prennent des risques inutiles.

VERTUS ne réagissant pas, Dany se laissa aller.

– Ils n'ont qu'à rester chez eux ! S'ils étaient restés dans leur pays, tout ça ne serait pas arrivé. Je suis sûr que la plupart seraient encore en vie. Qu'on s'entende bien, je ne juge personne, mais je pense que leur part de responsabilité dans ce qu'il leur arrive est plus importante que celle de ceux

qui ont bombardé la Libye. Ceci dit, je suis contre la guerre. Tu connais bien mon opinion sur ce sujet...

Stupéfait de ce qu'il venait d'entendre, VERTUS le regarde fixement.

– Dany. Tu t'écoutes quand tu parles ? Les corps d'un millier d'êtres humains flottent sur la mer. Et toi, tu es en train de me dire que c'est de leur faute ?

Dany persista.

– Tu surinterprètes ! Pourtant, je suis très clair. À mon humble avis, les fautes doivent être partagées. Tu ne peux pas les dédouaner de toute responsabilité. VERTUS, lorsque quelqu'un décide de monter ou de faire monter sa famille dans un de ces trucs qui tuent, sachant qu'il y a eu d'autres morts avant, je ne vois pas comment on peut dire que c'est la faute de quelqu'un d'autre. Personne ne le force à braver la Méditerranée dans des telles conditions.

– Dany. Ici même, il y a deux jours, tu m'as fait la leçon sur l'écologie.

– Oui. Et alors ?

– Tu me prêchais qu'il fallait s'engager pour la défense de la nature. En parlant de poissons et de baleines qui sont exterminés. Il faut lutter contre le déboisement de forêts équatoriales et amazoniennes...

Dany haussa les sourcils dans une mimique effarée.

– Mais, ça n'a rien à voir ! Je ne vois pas ce que l'écologie vient faire là-dedans. Attends, VERTUS. Là, c'est l'homme qui va chasser les animaux dans leur milieu naturel. C'est l'homme qui ravage les forêts. Les forêts ne viennent pas en ville pour foutre la merde...

VERTUS laissa filtrer son agacement.

– Arrêtons cette discussion, Dany. Je ne peux pas discuter avec toi quand tu dis de telles horreurs. Des gens comme toi occultent leur mépris

de l'autre dans un soi-disant « amour de la nature ». Vous aimez la nature, mais sans certains êtres humains. Vous êtes fou amoureux des poissons, des arbres, des animaux et de votre conception de l'écologie. Mais à côté, vous faites le tri parmi les humains. Vous séparez qui peut faire partie de votre monde écologique et qui peut mourir en toute indifférence...

– Toi, vivement que tu trouves des clients dit Dany d'un ton cynique.

– Qu'est-ce que tu es en train de dire ?

– Tu écoutes beaucoup trop cette fille. À tel point que j'ai l'impression de l'entendre parler par ta bouche. Trouve des clients. Ça va t'occuper. Tu vas redevenir toi-même.

Par pudeur, VERTUS se retint de lui retourner la même chose à propos de son inactivité professionnelle.

Sans se gêner, Dany continuait.

– Si tu avais des clients, tu n'irais pas tout le temps au tribunal voir cette fille prêcher sa doctrine. Regarde, maintenant, tu parles comme les militants de ces associations. Si, tu parles comme eux, je t'assure !

– Tu voudrais que je sois comme ceux qui s'en foutent de la souffrance d'autrui ?

Dany resta silencieux un instant.

– Je ne m'en fous pas de la souffrance des autres comme tu veux l'insinuer, mais je ne te comprends plus. Tu es mon ami...

– Et alors ?

– Alors, je pense que tu devrais plutôt t'inquiéter de ce qui arrive à tes proches. Tu vois.

– Je ne vois rien, rétorqua VERTUS. Soit plus clair, plus précis.

Dany

– Ça fait un bail que je me casse en deux à la recherche d'un travail. Sans succès. Trouver même un petit boulot devient un parcours du combattant. C'est aussi à cause de ça que tout va mal ici. Mais surtout dans ma vie, par exemple.

– Ta vie va mal à cause de qui ?

– VERTUS ! Mon couple bat de l'aile, et lorsque, je t'en parle, toi, tu me parles de ces gens-là.

– Dany...

Dany poursuit avant même que VERTUS ne puisse commencer sa phrase.

– Ecoute, VERTUS, je veux te dire ce que je pense, même au risque de passer pour un cynique. Disons, je fais juste état de l'évidence : ces gens-là, moi aussi je peux m'apitoyer sur leur sort et les mettre en scène, comme certains semblent bien le faire.

– J'espère que tu ne m'associes pas avec ces certains ?

Son ami ne répondit pas directement.

– C'est facile pour des gens comme toi. Tu as de quoi vivre, un travail qui te permet de joindre les deux bouts. Mais moi, je dépends de ma compagne !

– Je ne vois pas ce que ça a à voir avec le drame des naufragés.

– Peut-être que c'est parce que tu ne veux rien voir ?

VERTUS éleva un peu le ton.

– Dany, si tu as quelque chose à me dire, vas-y ! Je t'écoute.

Dany se renfrogna.

– Je n'ai rien de spécial à te dire. Sinon, je l'aurais déjà fait.

– Si, tu as un message à me faire passer, je le sens. Dany ! parle ! au lieu de tourner autour avec des insinuations. Parle, je t'écoute !

– Bon. Si tu veux qu'on en parle, alors, parlons-en. Ça n'est un secret pour personne que le niveau de chômage est très élevé chez nous. Il y a plein de gens qui sont dans la merde, des gens qui sont dans la pauvreté et qui aimeraient bien que quelqu'un pense aussi à eux, au lieu de ne penser qu'aux autres...

– Je ne te suis pas, fit froidement remarquer VERTUS.

Dany essaya de le raisonner.

– Sérieusement, VERTUS, je n'ai rien contre ces gens-là. Tu le sais bien que je ne suis pas du genre à me réjouir du malheur des autres. J'aimerais bien qu'il ne leur arrive aucun mal. Mais, honnêtement, parlons des faits. Tu sais bien que lorsqu'ils réussissent leur traversée, c'est pour venir bosser ici. Et nous alors, qu'est-ce qu'il va nous rester comme travail, s'ils viennent tous ? Le marché de l'emploi est déjà assez saturé comme ça.

– Mais, Dany, tu perds la tête ! Tu délirés complètement ! Ce n'est pas parce que ta vie va mal que tu dois adopter de telles facilités.

– Quelles facilités ?

– Les idées simplistes et faciles qui fondent tes certitudes. Tu crois vraiment que, si tu ne trouves pas de travail, c'est à cause de ces pauvres gens et ceux qui sont morts noyés dans la mer ? Ce sont les gens incapables de penser par eux-mêmes qui s'emploient à avaler ces genres des idées toutes faites. Tu te fais gaver de toutes les saloperies de la basse-cour, tu risques de finir avec un foie d'oie aussi gras que tes idées.

Dany lui sortit alors le verset digne de l'*Évangile selon saint Individualiste* que les politiques, les médias et les experts récitent à chaque fois que l'occasion se présente.

– « On ne peut pas accueillir toute la misère du monde », tout le monde le sait.

– Regarde-toi, Dany. Tu n’as pas honte de répéter de telles ignominies...

– Tout de suite les grands mots, l’interrompit Dany. Ça y est, maintenant, tu vois des ignominies partout ! Cette fille des Droits de l’homme est en train de te faire plus de mal que je ne croyais. VERTUS, en quoi cette phrase qui exprime la vérité est-elle ignoble ? Dis-moi, je t’écoute !

– Qu’est-ce que tu veux que je te dise. Si tu ne vois plus dans l’humain que sa misère, alors je n’ai plus rien à te dire.

– Tu la connais, cette phrase. Tu te crois plus intelligent que tous ceux qui l’emploient ?

VERTUS se donna cinq secondes pour retrouver son calme avant de répondre.

– Je n’ai pas la prétention d’être plus intelligent que quiconque. Mais j’ai toujours senti l’expression d’un mépris à l’égard des plus démunis dans cette phrase. Je ne suis pas d’accord avec cette conception conjoncturelle de l’intelligence qui consiste à ne voir dans un être humain que sa situation sociale.

– Regarde les choses en face, VERTUS

– Je ne suis pas toi, Dan, en face de moi, je ne vois pas que des « choses »<sup>1</sup>. Il s’agit d’êtres humains.

– « Résumer un être humain à sa situation sociale » ! répéta Dany d’un ton ironique. Pourquoi est-ce que tu déformes tout comme ça !?

VERTUS lui répondit sur le même ton.

– Tu ne peux pas « accueillir toute la misère du monde », mais tu es prêt à accueillir les émirs, les sultans et leurs pages ! Les richissimes

---

<sup>1</sup> Raoul VANEIGEM, *Traité de savoir-vivre à l’usage des jeunes générations*, Gallimard, 2008, p. 41.

entourages des chefs d'État et des monarques de ces pays ne te posent pas problème ? Tu vois où se situe l'ignominie de ta phrase : elle enlève de l'humain tout ce qu'il est pour ne considérer que sa situation sociale. Ainsi, vous acceptez volontiers ceux qui possèdent, au point de les vénérer. À l'inverse, vous prônez le rejet contre ceux qui sont dépourvus.

– Trop fort ! dit Dany avec toujours le même ton ironique.

– Détrompe-toi, mon Dany. Si quelqu'un méprise autant les pauvres, il les méprise tous, d'où qu'ils viennent. Toi, tu fais partie du « monde ». Tu es au chômage. Donc, pour lui, tu es un fardeau, une part de la misère du monde. Pour lui, tu es sa part de cette misère. Il te supporte déjà parce qu'il n'a pas d'autre choix. Mais il ne veut pas voir son environnement inondé par d'autres misères comme la tienne, surtout venant d'ailleurs.

– Oh, ça va ! La phrase n'est pas de moi.

– Mais tu la répètes, rétorqua VERTUS brièvement. Ce qui veut dire que tu adhères en quelque sorte à cette haute philosophie.

À court d'arguments, Dany se leva pour s'en aller.

– Sérieusement, je ne te comprends plus, VERTUS. Depuis quand es-tu devenu militant ? Soit tu veux juste m'emmerder, soit tu veux m'envoyer un message. Je vais te laisser avant qu'on ne se fâche pour de vrai.

VERTUS ne répondit pas.

Dany saisit la sacoche d'homme d'affaires qui ne le quittait pas. Avant dépasser la porte, il se retourna à demi.

– À demain. Peut-être que tu auras retrouvé la raison ? lança-t-il sur un ton ironique.

VERTUS attendit que son ami soit sorti pour pousser un énorme soupir.

D'un coup, il se sentait envahi de tristesse. Tout était confus dans sa tête. D'une part il se culpabilisait de s'être emporté. On peut devenir très susceptible lorsqu'on se retrouve démuné du jour au lendemain, comme ça risquait d'être le cas de Dany. D'autre part, il pensait à son histoire personnelle, et il trouvait que les opinions que son ami avait tendance à soutenir restaient inacceptables et injustifiables. "C'était ignoble d'être aussi inconscient...", pensait-il à propos de son ami.

\*\*\*

Pendant ce temps, à l'extérieur, la force du vent était très imposante et la pluie continuait de tomber, VERTUS se servit une bière brune bien fraîche et se rencogna dans son fauteuil. Il attendait que ça se calme pour partir. Malgré cet échange avec son ami, au fond il comprenait son attitude sur certaines choses et plus précisément le fait qu'il soit surpris des arguments que lui VERTUS a adoptés depuis un certain temps.

Dany avait raison au sujet du militantisme. Lui-même, VERTUS, n'avait encore jamais milité de sa vie. Comme tous ses amis, il condamnait l'antisémitisme parce que c'était ce que leurs parents leur avaient inculqué, et aussi parce que la majorité de gens le condamne. C'était le cas pour plusieurs autres sujets de société. Il avait souvent défini ses positions en fonction de la tendance la plus influente dans son entourage. Individuellement, il ne s'était jamais penché sur le sujet pour se faire une conviction personnelle. En d'autres termes, si on lui avait inculqué le contraire, il aurait certainement prôné une opinion différente.

Malgré cela, il se sentait particulièrement lié aux victimes des naufrages. Ses deux parents étaient morts dans un crash d'avion au-dessus

## *Soyons Cohérents*

de la mer. Leurs corps n'avaient pas été retrouvés, mais ceux de certains autres passagers avaient été retrouvés flottants sur la mer...

Lorsqu'il reposa sa bouteille de bière vide, il avait décidé de devenir le nouvel avocat du collectif des Droits de l'homme. Il ouvrit son ordinateur et commença à réunir un dossier sur le sujet.

2

Le collectif des Droits de l'homme avait porté plainte contre les auteurs de ce qu'il qualifiait de massacre organisé des masses et de crime contre l'humanité. Pour cette raison, le Collectif accusait les dirigeants et dignitaires occidentaux d'être les auteurs et les responsables de ce qu'il se passait en Méditerranée. Il les accusait d'avoir orchestré le bombardement de la Libye. Il estimait que, si cette opération hasardeuse n'avait pas eu lieu, ce drame ne se serait pas produit. Les trois millions et plus d'immigrés venus de toute part qui travaillaient en Libye auraient connu un destin différent : certains n'auraient pas opté pour braver la Méditerranée dans des embarcations de fortune, d'autres ne seraient pas devenus des cibles faciles pour l'endoctrinement par les idéologies extrémistes. Dans l'esprit des membres du Collectif, les calamités que cause le terrorisme dans la société étaient de la responsabilité des organisations terroristes, mais les puissances qui créaient les conditions favorables à l'émergence de ces idéologies néofascistes partageaient hautement cette responsabilité.

Pensif, VERTUS détourna les yeux de l'écran et ramassa d'un revers de main les miettes du sandwich au thon qu'il se souvenait à peine avoir englouti des heures plus tôt.

Objectivement, la responsabilité était équivalente, puisque, comme tout le monde le sait, les armes proviennent de ces mêmes grandes puissances. Celles-ci équipent, forment militairement et encadrent structurellement les terroristes qui mettent par la suite tout cela en œuvre pour la cause de leurs nébuleuses organisations criminelles. En cas de besoin, ces grandes puissances apportent aux organisations terroristes toutes sortes de soutiens logistiques et financiers. Ces dernières sont leur

bras armé lorsqu'elles décident de parrainer l'instabilité dans un pays pour faire tomber ses gouvernants, même si ce pays ne constitue aucune menace pour la communauté internationale.

De fait, pour le citoyen lambda, le pire, ce sont les terroristes et leurs organisations. Mais lorsqu'on observe les politiques étrangères de certaines grandes puissances, la réalité est toute autre. Il suffit d'une simple analyse des faits pour se rendre compte de l'évidence. Celle-ci peut nous emmener à questionner la nature de certaines vérités qui nous sont imposées. L'observation factuelle de la réalité laisse à penser que, pour certains dirigeants et dignitaires de grandes puissances, ces organisations terroristes sont plutôt considérées comme des moyens pour atteindre certaines finalités obscures – financières, pour être plus précis. Les mouvements terroristes servent de force d'appoint à certaines grandes puissances lorsqu'elles cherchent à faire tomber le régime d'un État dit ennemi ou qui refuse de se soumettre aux dictats d'une certaine hégémonie.

Le collectif des Droits de l'homme considérait aussi que la déviance terroriste n'était pas une fatalité, mais un aspect particulier d'une sorte de déterminisme social, dans une société où vivre dans le désespoir devient une fatalité.

Pour ça aussi, VERTUS se sentait parfaitement en accord.

Dans sa requête, le collectif estimait que la dégradation du sens de la vie donne un sens à la mort lorsque la vie n'est plus que désespoir. Les individus trouvent dans les organisations terroristes une sorte de mouvement de résistance contre un système qui leur impose le désespoir comme unique possibilité d'exister. Tout cela est en partie la conséquence de la folie des grandeurs de certaines grandes puissances. Celles-ci jouent

à coup de bombes ici ou là pour satisfaire leur fantasme de pouvoir. Elles orchestrent des massacres sans se soucier des répercussions possibles sur la société, y compris sur leurs propres concitoyens.

Pour toutes ces raisons, le Collectif réclamait un procès dans lequel ces personnes devraient répondre de leurs actes comme n'importe quel individu accusé d'assassinat. La démarche consistait à établir contre les assassins une cohérence juridique qui ne tienne pas compte de la sphère sociale. Dans sa requête, le collectif avançait la possibilité d'un jugement et d'une condamnation par contumace, au cas où les puissants accusés refuseraient de comparaître.

Cette plainte avait pour but de rendre justice à l'histoire au nom de l'humanité. Elle avait aussi pour objectif d'inciter les sociétés démocratiques à exclure les auteurs de tels actes du pouvoir, à les condamner ou les sanctionner à l'inéligibilité absolue. Enfin, l'ambition de la plainte était d'inciter les futurs dirigeants du monde plus de précautions dans leurs prises de décision lorsqu'elles influaient sur le destin de milliers d'êtres humains, quelles que soient leurs origines ethniques, culturelles et sociales.

C'était contre cette plainte que la Haute Cour de justice du Sudnordland allait opter pour un non-lieu. Elle estimait que la justice sudnordlandaise était incompétente pour ouvrir un procès de cette ampleur. Car cela impliquait que des dirigeants et dignitaires d'autres grandes puissances soient soumis à la justice comme n'importe quel individu. Ce qui n'était pas possible. *Pas possible !* Quelle que soit l'ampleur des actes dont ils étaient soupçonnés d'être auteurs ou responsables, les dirigeants des grandes puissances et leurs alliés ne pouvaient pas être

poursuivis en justice comme s'ils étaient assimilables à n'importe qui..., aux gens ordinaires.

\*\*\*

Ce matin-là, VERTUS toisa l'homme au poil hirsute qui le regardait dans le miroir comme s'il lui était inconnu. Cet homme n'était autre que le reflet de son ombre. Celle-ci l'acculait en l'incitant à agir. Surtout, à ne pas rester sans rien faire et rester indifférent au sort des vaincus qui subissaient la tyrannie des vainqueurs, sans aucune forme de procès.

Cela faisait trois jours et trois nuits qu'il réfléchissait à la mission à laquelle il devait s'atteler. Et quand il n'y réfléchissait pas, il en rêvait. Il avait l'esprit envahi par cette mission. Il était déterminé à l'accomplir pour le collectif des Droits de l'homme –et aussi pour sa présidente. Cependant, vu l'ampleur du combat à mener, il avait besoin de penser un peu à autre chose, de se changer les idées.

Justement, aujourd'hui, il y avait ce rendez-vous avec Kacy et Dany.

Ils allaient se rencontrer à la demande de Dany, lequel souhaitait que VERTUS fasse quelque chose pour les réconcilier. Mais il ne fallait pas se leurrer, le couple était, disons, en phase de séparation. Dans ce genre des situations, lorsque le processus est enclenché, recoller les morceaux n'est rien d'autre que repousser à plus tard quelque chose qui doit forcément arriver.

VERTUS empoigna la bombe à raser et fit cracher la mousse avant de s'en enduire la mâchoire, laissant la nostalgie estomper par la même occasion les contours du présent.

À la base, ils étaient trois amis inséparables. Avec le temps, l'amitié entre Kacy et Dany avait évolué en histoire d'amour. Ils s'étaient mis en couple et en étaient à leur cinquième année de vie commune. Mais depuis trois mois, plus rien ne marchait entre eux. La violence du désamour était en train de les déchirer. Dany vivait très mal cette situation. C'était aussi le cas pour Kacy, mais elle supportait encore moins l'attitude de son compagnon. Elle disait qu'il était d'une animosité impossible. Cependant, tous deux avaient accepté de se rencontrer dans son cabinet pour se parler en face et effacer autant que possible les malentendus, afin d'éviter la haine qui souvent prend place à l'amour lorsque la séparation s'impose comme l'issue objective de la suite de l'histoire.

La démarche de VERTUS était un peu égoïste, car il ne voulait pas vivre le déchirement de ce couple d'amis par crainte de mettre en péril le confort de son cercle d'amis. Malgré les divergences qu'il avait avec Dany, il restait tout de même un de ses meilleurs amis. S'il arrivait que celui-ci tombe plus bas, à cause de sa séparation, cela risquerait de l'affecter personnellement. Pour que cela n'arrive pas, il était d'avis pour faire ce qu'il pouvait afin d'arranger les choses entre les deux.

Il avait vaguement conscience d'être une des rares personnes à tenir à la fois à ces deux individus-là. S'ils devaient se séparer, il pourrait essayer de faire en sorte que la rupture se passe en douceur...

Ce souhait irréaliste lui fit penser à ce que disait sa mère : « La vie m'a enseigné que la séparation en douceur après une histoire d'amour, telle que la souhaitent bon nombre de gens, n'est qu'une illusion. Quand le sentiment amoureux a fusionné deux existences, cela fait nécessairement de la séparation un déchirement ».

Au-delà de tout ce que VERTUS essayait de se convaincre, au sujet de la séparation de ses amis, cela lui renvoyait aussi à sa propre vie de couple. Il avait peur de la séparation avec sa femme.

Lui-même était marié avec Ana, la mère de ses deux enfants. Dès le début de leur vie commune et même après leur mariage, ils étaient convenus de ne pas vivre ensemble de manière continue. Il louait un appartement dans le centre de la ville, alors qu'Ana occupait une maison avec les enfants dans un quartier éloigné, dans un environnement plus salubre. Ainsi, ils étaient ensemble sans l'être. Leur couple avait choisi comme mode de vie la formule « chacun chez soi ». Il leur arrivait de passer une ou plusieurs semaines en famille, mais chacun aimait avoir des moments personnels en dehors de leur statut d'époux. Jusque-là, ça ne fonctionnait pas si mal. Son entourage professionnel appréciait sa discrétion, son calme et sa connaissance du droit solide pour un avocat en début de carrière. Les femmes le trouvaient plutôt bel homme. Sa nature timide les rassurait, ainsi que l'apparence athlétique qu'il gardait de son passage dans l'armée. Il ne parlait jamais de sa vie familiale ni de son passé, bien qu'il soit d'une origine sociale plutôt aisée.

Si Kacy et Dany pouvaient acquérir un peu de sagesse, s'il pouvait arriver à sauver leur trio...Mais il avait conscience de sa naïveté. Que pèserait leur amitié à tous les trois dans la tempête, si le naufrage de l'histoire d'amour entre Kacy et Dany se confirmait ?

Il se rappela ses réticences, cinq ans auparavant, lorsque Kacy lui avait annoncé sa relation amoureuse avec Dany.

Il lui avait représenté combien c'était difficile d'associer l'amitié et la relation amoureuse. Qu'aujourd'hui, on vivait plus longtemps, que c'était hasardeux de risquer l'amitié pour une histoire d'amour. Les histoires

d'amour devenaient de plus en plus courtes, compte tenu de la durée de vie qui ne cessait de s'allonger. Avec une espérance de vie de moins de soixante-dix ans, on pouvait imaginer passer toute sa vie avec une seule personne. Mais avec plus de quatre-vingts ans d'espérance de vie, on avait tendance à diviser le cours de la vie en plusieurs parties, trois, quatre ou même plus, pour vivre plusieurs vies en une, en l'occurrence plusieurs expériences d'amour, de vie sociale, professionnelle... Bref, l'amour dans la durée allait devenir de plus en plus difficile, contrairement à une amitié comme la leur.

Elle lui avait ri au nez.

Maintenant, elle riait moins. Et lui, il ne riait pas du tout. VERTUS pensait à tout cela, car ça confortait les paroles de sa mère. Cette dernière n'arrêtait pas de dire, « le comble de la société des gens modernes et des gens civilisés, tout est précaire, tout est fragile, tout devient banal, rien n'est sûr, tout se vend, tout s'achète, il n'y a plus des valeurs en dehors de l'argent qui n'a d'autre valeur que l'argent, parce qu'il peut acheter et donner le pouvoir de posséder du palpable et de l'abstrait tel que l'amour, de l'affection ou se procurer le mépris gratuit de certains à l'égard d'autrui ». VERTUS se demandait, dans cette histoire, qu'est-ce qui était en péril: les valeurs ou l'espérance ou le sens de la vie tout simplement ?

\*\*\*

Kacy et Dany furent à l'heure au rendez-vous. Ils s'assirent tous les trois. Kacy et Dany à bonne distance l'un de l'autre sur le canapé, VERTUS dans le fauteuil.

Après quelques échanges sur des sujets neutres, VERTUS lança la conversation.

– C’est difficile de vous voir comme ça. Même si ça va mal, faisons-en sorte qu’il reste quelque chose de notre amitié. Et puis, entre amour et amitié, pourquoi pas les deux ? dit-il, essayant d’aborder les choses avec un peu d’humour. Mais si on peut sauver un des deux, ça sera toujours ça... Sincèrement, je pense que nous en sommes capables. Dans la vie, tout est possible...

Les deux l’écoutaient sans un mot. Ils avaient les yeux braqués sur lui, comme s’il avait la solution magique. Cela le perturba. Il perdit le fil de son discours.

– Bon, voilà. En fait, je ne sais pas ce qu’on peut dire à deux amis amoureux qui se séparent.

En disant ça, il croyait les faire rire. Sauf qu’aucun des deux ne réagit. Il reformula l’idée.

– Qu’est-ce qu’on dit pour arranger les choses ? Je suis comme vous, merde ! C’est la première fois que je suis confronté à ça. J’espère que vous allez être indulgents si je ne suis pas à la hauteur !

Finalement, tous deux rigolèrent. Kacy répondit avec le même ton d’humour.

– En théorie tout est possible. Mais, moi je n’aimerais pas être à ta place.

Il en rajouta dans la maladresse pour tenter de détendre l’atmosphère.

– Ce genre de situation n’arrive qu’à moi, déplora-t-il en secouant la tête.

Nouveaux rires. Mais on voyait bien qu’ils se forçaient. Ils faisaient semblant juste pour lui faire plaisir.

VERTUS décida de passer à l’essentiel.

– Je pense que l'un de vous deux devrait commencer... Je précise : nous sommes là entre amis. Essayons d'éviter les mots qui fâchent et les formules qui peuvent donner lieu à des interprétations. Vous voyez ce que je veux dire...

– Bah ! Kacy peut commencer, dit Dany. C'est elle qui a décidé de partir. C'est elle qui raconte partout...

– Je raconte quoi ? À qui ? rétorqua Kacy.

Sans tenir compte de cette interruption, Dany poursuivit.

– Elle a certainement des choses à me reprocher. Voilà, j'aimerais bien qu'elle commence et qu'on en parle une fois pour toutes.

– Vas-y, toi, lui renvoya Kacy. Commence.

– Pourquoi ?

Elle resta silencieuse deux secondes.

– Parce que voilà. Toi d'abord.

Dany haussa le ton.

– Pourquoi tu ne veux pas parler ?

– Et pourquoi ce serait à toi de décider que je dois parler ?

– Arrêtez avec ce jeu ridicule, intervint VERTUS. On ne va pas passer le temps à chercher qui va commencer.

Il se tourna vers Dany pour l'inciter à prendre la parole.

– Je vais être honnête, dit celui-ci en hochant la tête. Tu as décidé de me quitter, je ne sais même pas pourquoi.

Kacy fit mine de lever les yeux au ciel.

– Tu ne sais pas pourquoi nous en sommes là ?

– Laisse-moi finir, c'est pénible !

– Tu le dis comme si tu n'y étais pour rien...

– Laisse-moi parler ! hurla Dany. Je t'ai laissé la parole, et tu as dit « non ». Alors, tu me laisses aller jusqu'au bout au lieu de m'interrompre tout le temps !

– Je te coupe la parole tout le temps alors que tu viens juste de commencer ? s'étonna Kacy.

Dany souffla un grand coup.

– Puisque tu veux parler, vas-y ! Parle. Je te laisse la parole !

– Parle toi-même, rétorqua Kacy. Je ne dirai plus rien. Mais arrête de raconter n'importe quoi, sinon j'aurais du mal à me retenir.

Dany regarda VERTUS pour le prendre à témoin.

– Tu vois ! Tu vois ce qu'elle est devenue ! On ne peut plus discuter avec elle, c'est impossible...

– Bon. Parle, dit Kacy. Je te jure. On t'écoute. Je ne dirai plus rien, promis. Je vais faire comme d'habitude.

– Je rêve ! éclata Dany.

VERTUS interrompit ce début de dispute.

– Dany, elle a dit qu'elle va t'écouter sans rien dire. Fais confiance. Vas-y. Je t'écoute.

– Bon. C'est bien toi qui me quittes, on est d'accord ? dit-il à sa compagne, en prenant un air de martyr de façon à la culpabiliser.

– Tu dis n'importe quoi, et tu ne veux pas que je te réponde, marmonna Kacy.

– Mais admets-le ! hurla Dany. Tu as décidé de partir, admets-le !

Kacy secoua légèrement la tête en signe de négation. Une manière de signifier que Dany déformait la réalité au gré de ses intentions.

– Tu sais très bien pourquoi on en est là, rétorqua-t-elle. Mais comme tu as toujours raison, qu'est-ce que tu veux que je dise ?

Il la fixa droit dans les yeux.

– En plus de tout ce que tu me fais vivre, tu n’arrêtes pas de raconter n’importe quoi sur moi.

– « Raconter n’importe quoi sur toi », tu t’entends, Dany ?

– Laisse-moi finir une phrase, merde ! Tu viens de nous faire le serment de te taire il y a à peine deux minutes. De toute façon, on sait comment tu les tiens, tes promesses. « Si l’un de nous deux devait quitter l’autre, ça sera sûrement toi ». On en est où ?

– Cette fois-ci, je ne dirai plus rien, dit Kacy. Continue avec tes mensonges. De toute façon, c’est toi la victime et moi la méchante.

– "Cette fois-ci, je ne dirais plus rien", ironisa Dany. Encore une de tes promesses ?

Kacy eut un rire narquois.

– C’est facile de ne fournir aucun effort pour se remettre en question au moins une fois dans sa vie. J’étais sérieuse quand je te disais que tu es né le jour de la commémoration de la « Sainte Raison ». Tu vois que ça se confirme.

– C’est toi qui as décidé de me quitter, oui ou non ? Tu vois que j’ai raison.

– Qu’est-ce que tu veux que je te dise ! « La sainte raison », s’insurgea Kacy. Heureusement, dans la vraie vie, cette putain de journée n’existe pas.

Dany se tourna vers VERTUS.

– Tu as entendu ? Tu entends ce qu’elle dit ?

VERTUS ne savait pas quoi dire.

– Dany, s’il te plaît, nous n’allons pas y passer la nuit... Ça m’embête déjà de me retrouver dans cette situation. En plus, personne ne me facilite

la tâche. Dan, tu n'es pas obligé de répondre à chaque fois... Je t'en prie, continue. Je t'écoute.

Dany fixa sa compagne.

– Partout où tu vas, tu passes ton temps à me dénigrer. Je suis « l'un des pires moments de ta vie », « le trou noir de tes cauchemars », « le looser ». Et tu radotes, tu radotes...

– Oui, « Je radote comme une vieille sénile en quête de conversation », ta phrase habituelle.

– Qu'est-ce que tu es en train de me faire dire ?

Kacy eut un petit rire d'énervement.

– Tu peux la dire en entier toi-même au lieu de l'insinuer comme un lâche émasculé que tu es !

– Alors, tu l'as dite ! En plus, insulte-moi. C'est à ça que tu excelles.

Une énième fois, VERTUS s'interposa.

– Contrôlez vos mots et expressions, s'il vous plaît. Évitez, ce qui blesse. Kacy. Je t'en prie.

Kacy se taisant, Dany poursuivit ses jérémiades.

– Effectivement, je suis dans une mauvaise pente, en partie à cause de mes dettes. C'est la vie. Mais je vais m'en sortir...

Elle l'interrompt.

– Tu oublies de dire que tes dettes, c'est moi qui vais les payer. Parce que mon nom est associé au tien. Tu as sciemment inclus mon nom dans tes histoires !

– On l'avait fait avec ton consentement.

– Pas tout à fait, contesta Kacy. Tu m'as fait des scènes et des pressions pour que j'accepte.

– Assume tes décisions, Kacy, rétorqua Dany. En plus, je viens de te dire que je vais les payer !

Kacy haussa le ton.

– Ah non ! Ne joue pas à ça, s’il te plaît ! Tu ne travailles pas en ce moment. J’ai dit que je vais les payer ces dettes. Tu le sais bien. Malgré tout ce que tu dis sur moi, je ne suis pas assez monstrueuse pour te laisser te démerder dans ta bourse. Je vais les payer. Je vais rembourser tes dettes jusqu’à ce que tu trouves un emploi.

– Je ne te...

Elle l’interrompit d’un geste.

– Stop ! On n’en parle plus. Mais, après ça, mon cher Dany, regarde-moi bien. Regarde mon visage. L’autocollant « pigeon » n’y est plus. Je l’ai décollé !

VERTUS intervint.

– Kacy, laisse Dany parler. Bientôt, il va terminer, et ça sera ton tour. Dany revient succinctement sur le sujet.

– Je te rembourserai. Promis. Si tu veux, on peut faire les papiers. Je signe. VERTUS ici présent est témoin. Je donne ma parole.

Un instant, personne ne dit un mot.

– Je ne signe aucun papier avec toi, déclara Kacy.

– Voilà ! Ça prouve ce que j’entends, dit Dany.

– Quoi ? Qu’est-ce que tu entends ?

– Tu dis partout que je ne suis qu’un crevard. Mais sache que ce n’est pas une tare ou une maladie incurable. Je vais m’en sortir d’ici peu. Par contre, toi, si tu trouves de la verdure ailleurs, alors va brouter là où c’est mieux. Comme ça, tu changeras à chaque fois que l’herbe te semblera plus verte ailleurs. « Va voir ailleurs », c’est ce qu’on dit !

Visiblement, Dany commençait à se répéter sans manifester l'intention de rendre la parole.

VERTUS l'interrompit et se tourna vers Kacy.

– Honnêtement, je veux que l'on arrive à sauver quelque chose. Même si... Tu vois ce que je veux dire.

– Tu me regardes comme si ça ne dépendait que de moi, protesta Kacy.

– Parce que c'est à ton tour de parler.

– Je veux bien qu'on garde un bon contact, si c'est ce que tu veux entendre.

Dany reprit aussitôt la parole.

– Moi, je ne veux plus rien à voir avec elle, si c'est pour qu'on devienne amis. Je ne l'aime pas pour être ami ou je ne sais pas quoi. De toute manière, il ne peut pas y avoir d'autre relation entre nous deux. Peut-être dans une autre vie, mais je ne suis même pas sûr. Non, je pense que ça ne va pas être possible...

Il arrêta de parler deux secondes et haussa le ton.

– Qu'est-ce que tu t'imagines ? Que nous allons être amis ! Tu me vois assis à côté de toi, et faire comme si de rien n'était pendant que tu te tapes quelqu'un d'autre ? Non, mais je rêve !

Kacy réagit au quart de tour.

– « Voir quelqu'un d'autre » ! C'est insultant parce que je ne vois personne d'autre. Depuis que nous sommes ensemble, toute ma vie tourne autour de toi et de tes caprices...

– Qu'est ce qu'il y a d'insultant à dire la vérité ? rétorqua Dany.

Le visage de Kacy reflétait son émotion. Pâle, les larmes aux yeux, elle se retenait visiblement de s'effondrer. Ne voulant pas trahir son

chagrin, elle se détourna. Puis elle ficha un coup de poing dans l'accoudoir du canapé et hurla d'un coup.

– Tu l'as entendu ! Moi, je suis prête à faire des efforts. Sauf qu'on est deux dans l'histoire.

Très embarrassé, VERTUS chercha une formule consensuelle.

– J'entends ce que tu dis, Kacy. Mais, en même temps, je comprends ce que Dany veut dire... En fait, par exemple, si Dany...

Il leva les yeux vers celui-ci.

– Si tu...

Avant qu'il ne terminât la phrase qu'il avait du mal à formuler ou que Kacy ne reprenne la parole, Dany se leva.

– Je crois avoir dit ce que j'avais à dire. VERTUS, on se contacte un de ces quatre.

– Qu'est-ce que tu fais ?

Dany ramassa son attaché-case.

– Franchement, dit-il, je ne sais pas ce que je fais encore ici.

– Nous sommes là pour parler, pour essayer d'arranger les choses.

– Peut-être. Sauf que je ne vois pas pourquoi je dois rester là, si c'est pour écouter des choses que je n'ai pas envie d'entendre, rétorqua Dany en se dirigeant vers la porte.

VERTUS tenta de l'en empêcher.

– Attends, Dany ! Ne t'en va pas comme ça...

Mais Dany arborait une expression fermée. C'était comme s'il n'était déjà plus là. Il ouvrit et referma la porte derrière lui en partant.

Kacy sortit un mouchoir de son sac, essuya les larmes qui commençaient à couler sur ses joues.

–Pauvre type ! Il est nul, ce mec, balbutia-t-elle rageusement. Nul ! C'est lâche de partir comme ça. Il est nul... Putain, il n'a rien compris... Il me dit d'aller paître je ne sais pas où... Pauvre type, il n'a rien compris de la vie !

Visiblement, elle n'arrivait pas à retenir son ressentiment ni d'autres émotions qui bouillonnaient sous sa peau.

– Kacy, je préfère qu'on ne parle pas de Dany en son absence, s'il te plaît.

Elle lui lança un regard noir.

– Super ! hurla-t-elle, laissant éclater sa colère. Venant de toi, ça devrait me surprendre, mais finalement ça ne me surprend même pas tant que ça, tu vois ! Je n'en suis pas à ma première surprise avec des types comme vous, de toute façon...

– Qu'est-ce que j'ai dit d'aussi grave ? demanda VERTUS, étonné.

Elle se moucha, sortit un autre mouchoir en papier du paquet, nettoya les traces de larmes et se retourna vers lui.

– Attends ! Qu'est-ce que tu es en train de me dire ?

– Kacy...

– Chut ! Stop, VERTUS !

– Qu'est-ce qu'il...

– Je te dis *stop* ! cria-t-elle. Vous êtes tous les mêmes. Attends ! Le type, il a parlé. Tu l'as écouté avec attention. *Nous* l'avons écouté, parce que j'étais là ! D'accord. Quand c'est mon tour de parler, il se casse comme un péteux. Oui, comme un péteux ! Il refuse ouvertement de m'écouter ! Et toi, tu oses me dire : « Je préfère qu'on ne parle pas du prince en son absence » ? Merde ! Tu me prends pour quoi ?

– Désolé, Kacy. En fait, je n'ai pas vu les choses sous cet angle.  
Désolé.

– Arrête ! Toi qui décèles le moindre truc chez les gens !

VERTUS prit une voix très posée pour la rassurer.

– Kacy, sache que pour moi, tu n'es pas « les gens ». Bon, je t'écoute.  
Pourquoi le plains-tu ?

– En plus, tu te moques de moi, hein ! Tu te moques de moi !

– Je suis sérieux.

Pour toute réponse, elle fondit en larmes. Il s'approcha d'elle et le prit dans ses bras pour tenter de la consoler. Ils restèrent comme cela pendant un moment. Puis, lorsque Kacy eut repris ses esprits, elle s'arracha à ses bras.

– Je veux bien te parler, mais de toute manière tu ne peux pas comprendre, déclara-t-elle.

– Je ne peux pas comprendre quoi ?

Elle s'essuya encore les yeux en parlant.

– Désolée. Mais une fille le comprendrait mieux...

– Pourquoi une fille comprendrait-elle et moi non ?

Kacy haussa les épaules, le nez dans son mouchoir.

– VERTUS, dit-elle d'une petite voix attristée, ce n'est pas spécialement contre toi. Je sais de quoi je parle. Même une fille qui ne va pas forcément être d'accord avec moi me comprendra mieux. Toi, je doute que tu le comprennes...

– Mais pourquoi ? s'insurgeât-il.

– Parce que tu n'es pas une fille. C'est aussi simple que ça.

Il réfléchit deux secondes.

– En d'autres circonstances, je dirais que c'est du sexisme.

– Tu l’as dit, alors.

– Non. Mais...

– Mais quoi ?

Visiblement, elle cherchait l’embrouille. Mais, refusant de tomber dans son jeu, il changea de ton.

– Kacy, je suis là pour t’écouter et non pour m’embrouiller avec toi. S’il te plaît, parle. Je t’écoute. Si je ne comprends pas, tu pourras toujours breveter ta théorie, ensuite, mais avant tout, accepte de la confronter avec un contradicteur. Je t’écoute...

– Arrête, VERTUS. Je ne rigole pas.

– Moi non plus.

– Alors, arrête une seconde. Ça ne me fait pas marrer, tu vois. Sérieusement, ma théorie, « sexiste » ! Tu vas arrêter, avec tes insinuations ?

Il rit doucement, avant de prendre un ton un peu railleur.

– Je n’insinue rien du tout. D’habitude, tu es plus subtile que ça. Mais bon. Dis-moi ce que je ne peux pas comprendre. Au moins, que je le sache !

Kacy changea de position et prit une voix plus posée.

– Écoute, VERTUS. Ce que Dany ne comprend pas...C’est que... En fait, la vie d’une femme... Le monde de filles n’est pas exactement le même que celui des... Disons, les horizons des femmes ne sont pas les mêmes que ceux des hommes. Parfois, le monde..., le monde des femmes est plus complexe que le vôtre... En fait, je veux dire : plus compliqué que le monde monocyclique des hommes...

– Houlà ! Kacy, tu fais fort dans le sexisme, aujourd’hui, tu ne crois pas ?

– Pense ce que tu veux, je m'en balance !

Il eut de nouveau recours à la dérision.

– Ça ne veut absolument rien dire, ma chère. Pour les balancer, il faudrait d'abord en avoir...

– Tu es trop con, VERTUS, dit Kacy. Et je n'ai pas vraiment pas envie de rigoler. Sois sérieux une seconde.

Il gonfla les joues, faisant mine d'être vexé.

– Si on ne peut même pas rire avec toi... Vas-y, je t'écoute.

Elle chercha son regard.

– Sérieusement, ce que je veux te dire... En fait, écouter ne suffit pas, il faut aussi être capable de te mettre à ma place...

– D'accord. Je peux faire un effort. Mais, vas-y Kacy, arrête de tourner autour du pot, c'est stressant !

Kacy eut l'air de chercher ses mots.

– Sur ce sujet, je sais que c'est difficile de comprendre, mais, en y réfléchissant... Je veux dire que... La vie d'une femme, sous certains aspects, est très différente de celle d'un homme.

– Tu viens de me le dire. Mais, je ne crois pas à ta nouvelle théorie.

– Je suis sérieuse, VERTUS. C'est ce que Dany et toi, par exemple, vous ne comprenez pas. La vie d'une femme court après deux horloges en même temps. Pour l'une des deux, le temps est court et passe très vite. Les hommes, vous ne savez pas ça... Étant femme, je regarde le calendrier de deux manières. Mes jours du mois ne se ressemblent pas, alors que pour toi, ils sont tous pareils... Nous, les femmes, nous avons une autre relation avec les jours du mois que vous, les hommes.

– Où veux-tu en venir ?

– Je t'avais dit qu'une fille me comprendrait mieux !

– Si tu me parles avec des mots simples, peut-être que je serai moins con.

Kacy regarda ses mains qu'elle serrait entre ses genoux et poussa un profond soupir.

– Tu ne vas pas me croire, mais je souffre de la décision que j'ai prise d'arrêter avec Dany. Je l'aime, mais... Mais ce n'est pas le type qu'il me faut.

– Si tu l'aimes, alors pourquoi... ?

Elle leva les yeux, les yeux de nouveau brillants de larmes.

– Pourquoi, on se sépare ? Dans la vie de Dany, il y a lui, et lui, et encore lui, et uniquement lui. Autour de lui, il y a l'ensemble de ce qui sert de décor à sa petite vie... C'est ça qui est insupportable. Moi, je me souviens que j'existe. Je ne suis pas un accessoire de la vie d'une autre personne. Pour lui, je ne suis là que pour meubler accessoirement sa vie. Il ne fait même pas attention à ce que je vis. Ce que je ressens, il s'en fout complètement.

– Je n'ai rien compris, admit VERTUS, perplexe. Sois claire, utilise des mots simples. Je vais finir par comprendre.

– Eh, tu ne peux pas faire un petit effort ? Si tu veux un exemple concret, le voilà : un bébé. Moi, j'ai un peu plus de trente-trois ans. Dany a quatre ans de moins. À un autre moment, ça ne voudrait rien dire, mais il y a des choses que lui peut renvoyer à plus tard, mais moi non. S'il pensait un peu à moi. Juste un peu... Tu vois, comme une personne normale, qui peut comprendre que ce que je désire et qui m'est possible aujourd'hui risque de devenir compliqué, voire impossible, dans quelques années.

VERTUS acquiesça.

Kacy resta une seconde les yeux dans le vague avant de poursuivre.

– Qu'est-ce que tu veux que je te dise ! Partager une vie à deux, c'est aussi partager les priorités de l'un et de l'autre... En plus, c'est moi qui gagne plus, et monsieur trouve que mes envies peuvent être source de dépenses !

– J'entends ta tristesse, mais tu peux comprendre que je ne peux rien dire ni dans un sens ni dans l'autre.

– Écoute, VERTUS. Ça fait presque une année, à chaque fois que, j'exprime la volonté d'avoir un enfant, il me dit « pas maintenant », « ce n'est pas le moment de chercher des sources de dépenses supplémentaires ». Tu trouves normal qu'une personne ne puisse voir dans un enfant que des dépenses et des difficultés financières ?

VERTUS ne répondit pas, mais il se rappela la discussion que Dany et lui avaient eue au sujet d'« accueillir la misère du monde ».

Le mal-être dans lequel son ami se débattait risquait d'avoir de l'incidence sur tout ce qu'il y avait autour de lui. Non seulement Dany avait peur des étrangers dans son environnement, mais il allait jusqu'à craindre l'arrivée d'un enfant dans son couple ! La preuve que sa peur des étrangers occultait en fait sa peur de l'humain, voir même, la peur de sa propre personne. Cette peur qui l'incitait à se barricader contre tout ce qui différait un peu de son ordinaire.

Le problème, c'est que, à chaque fois que l'on construit des barricades, l'ordinaire évolue. Cela suscite de nouvelles peurs, et l'espace de confort se restreint et perd en superficie.

\*\*\*

VERTUS qui, en quelque sorte, voulait s'appuyer de ce règlement de conflit pour oublier cette mission qui ne le quitte pas l'esprit, mais il s'en était plus rendu compte de vivre l'effet inverse. Le différend qui envenime ses deux amis lui renvoie une version de l'état de la société qui reflète une déchéance des mœurs sur plusieurs niveaux. Les gens ne s'écoutent plus, et surtout, ils ne cherchent plus à se comprendre pour essayer de trouver des solutions aux divergences qui les animent.

Il s'était rendu compte qu'il arrive souvent que les solutions aux problèmes soient à la portée de main. Mais, gouverné par le subjectivisme et la condescendance, les gens entretiennent ce qui divise au lieu de faire se concentrer sur l'essentiel. La vie est très fragile dans un monde où le destin de tout être humain est lié, quel que soit la nature spécifique de chacun.

3

*Deux jours après*

Ayant pris connaissance de sa mission, et après avoir participé au briefing de la directrice de l'agence, VERTUS savait à peu près ce qu'il fallait faire.

Toujours dans le même cadre, ce jour-là, il s'était rendu à une séance de dédicace d'EXCELSUS, l'écrivain qu'il avait entendu quelques jours auparavant faire la promotion de son nouveau roman, "*La faillite du système-monopole*".

Ça tombait bien, parce que les romans de cet auteur l'intéressaient. Le dernier qu'il dédicait était la suite du précédent. Il l'avait bien aimé la façon dont l'auteur décrivait les choses, ainsi que les enjeux des politiques internationales. Mais, surtout parce qu'il faisait état de différentes questions de société, notamment de la cohérence juridique en ce qui concerne le droit international. L'histoire du roman évoquait des problématiques sociales, politiques et économiques à différents niveaux : du planétaire au particulier.

EXCELSUS présidait *Actions citoyennes*, une ONG qui œuvrait pour la Paix dans le monde et dont l'action portait en particulier sur la dénonciation de l'impunité des dirigeants et dignitaires de grandes puissances. Cet organisme avait mis en lumière plusieurs violations du droit international dont personne ne parlait.

Il y avait beaucoup de mondes aux dédicaces. VERTUS attendit la fin pour aller voir l'écrivain, qu'il rencontrait pour la première fois. En fait, son but était d'entrer en contact avec EXCELSUS pour approcher par la suite la présidente du collectif des Droits de l'homme.

Il présenta à l'homme aux cheveux grisonnants assis derrière la petite table deux de ses livres – un volume qu'il avait lu et relu, et le nouveau roman. Puis il profita de ce moment pour engager la conversation sur le sujet central de son nouveau roman.

– Pourquoi la faillite du système-monopole ? En fait, c'est quoi, le Système-monopole ?

EXCELSUS répond instantanément en riant.

– Lisez le roman que vous avez dans les mains ! Globalement, je le définis comme une sorte de caste, une coterie.

Comme VERTUS l'écoutait sans dire un mot, EXCELSUS développa sa réponse.

– Une coterie est une association entre certains groupes d'individus unis par un intérêt commun, qui favorisent ceux qui font partie de leur communauté et cabalent contre ceux qui n'en sont pas. L'esprit de coterie est prêt à se défendre par tous les moyens et à sacrifier tous les intérêts contraires à son profit pour mettre une personne ou une chose en crédit, ou au contraire pour la discréditer<sup>2</sup>.

VERTUS acquiesça.

– La caste des dignitaires du système-monopole fonctionne en coterie, poursuit EXCELSUS. Elle n'a qu'une seule et unique ambition : détenir le pouvoir absolument et de manière exclusive, et surtout le conserver indéfiniment.

– De qui s'agit-il, dans cette coterie ?

EXCELSUS le regarda comme s'il était face un enfant qui l'assiégeait de questions. Il émit son petit rire habituel puis condescendit à répondre.

---

<sup>2</sup> Gustave VAPEREAU, *Dictionnaire universel des littératures*, Paris, Hachette, 1873, p. 532.

– La coterie est constituée des dignitaires du système dominant de la société, au plus haut niveau. Ces dignitaires font partie des clans des puissants qui détiennent le pouvoir et possèdent des ramifications partout dans le monde. Que vous dire de plus ? Par exemple, dans des grandes démocraties, la coterie possède souvent, directement ou indirectement, la quasi-totalité des médias les plus influents de ces pays.

– Même lorsqu’il existe des médias publics ?

EXCELSUS inclina la tête.

– Peu importe. Le système-monopole trouve toujours un moyen pour avoir les journalistes comme salariés. Il les emploie dans un autre domaine, à travers diverses entreprises. Le but, c’est d’influer sur leur liberté de choisir les sujets à traiter et surtout contenir la gestion de l’information. Ainsi, cela pèse sur l’information qui va servir de base de pensée à la société. C’est sur cette base que se construisent des raisonnements qui étayent les opinions de la masse plébéienne.

– Vous voulez dire que le système-monopole contrôle les opinions de la masse ?

– En quelque sorte, oui. Celui qui contrôle les bases de la pensée d’une société possède une connaissance globale des limites de raisonnement et d’analyse que peuvent produire les membres de cette société. Cela n’empêche qu’il y ait toujours quelques marginaux et déviants pour contourner les limites de cette pensée déterminée. Mais pour la société, ce sont des marginaux. Donc les tordus, ceux qui sont dans l’erreur.

– Dans ce cas, reformula VERTUS, ce système-monopole a autorité sur presque tous les journalistes censés informer et éclairer les peuples ?

EXCELSUS esquissa un bref sourire.

– Oui, admit-il. Celui qui tient l'information tient le pouvoir. Sachez que ceux qui détiennent les industries d'armement et la mafia sont prêts à tout pour avoir le contrôle du pouvoir et le monopole de l'information.

Sentant que EXCELSUS était accroché par la conversation, VERTUS se risqua à l'orienter sur le sujet principal de sa démarche.

– Monsieur, je suis l'évolution de la plainte du collectif de Droits de l'homme.

– Très bien !

– J'ai vu que votre organisme faisait partie du Collectif, mais qu'il n'est pas signataire de la plainte, lui fit remarquer VERTUS.

– Non, nous ne sommes pas signataires, admit EXCELSUS.

VERTUS laissa afficher sa surprise.

– Vous êtes contre cette démarche ?

EXCELSUS lui jeta un regard suspicieux, car la formulation de sa question donnait à penser qu'il n'était pas là seulement pour les autographes. Mais il se décida tout de même à lui donner une explication.

– Vous savez, jeune homme, à mon âge, je n'ai plus le temps de me lancer dans une démarche qui va vraisemblablement aboutir à son point de départ.

– Vous pensez que la plainte ne va pas aboutir ?

– Malheureusement, oui.

– Qu'est-ce qui vous fait dire ça ? insista VERTUS.

EXCELSUS le regarda comme un naïf.

– Mes amis du collectif croient que, parce que les États se disent démocratiques, ils accordent forcément une importance à la première phrase de l'article premier de la Déclaration universelle des droits de l'homme.

VERTUS récita la première phrase de l'article.

– « Tous les êtres humains naissent libres et égaux en dignité et en droits ». Moi aussi, j'y crois...

EXCELSUS reprit son petit rire ironique.

– Moi aussi, je crois à cette phrase. Mais ce n'est pas le cas de tout le monde. Même pas de ceux qui se vantent d'incarner les valeurs de l'humanisme, et principalement des Droits de l'homme.

VERTUS se sentit désemparé par cette affirmation.

EXCELSUS dut le voir dans son regard, car il rit derechef et prit un ton de vieux sage.

– Vous savez, jeune homme, avec une certaine dose d'habileté, on peut faire croire aux naïfs que tout ressemble à ce que l'on souhaite !

VERTUS ne voyant pas où il voulait en venir, il le laissa parler.

– Vous comprendrez que c'est la naïveté qui fait de ce monde un paradis pour les enfants. Vous imaginez ce qu'est le monde de ces tout-petits, ces nourrissons... Le petit enfant qui tète dans les bras de sa mère croit que la vie est aussi tendre que les mains qui le bercent, les tétons qui le nourrissent. Voyez-vous, lorsque cet enfant se retourne, ses yeux croisent les regards d'adultes. Des regards pleins de gaieté, qui brillent de joie et étalent des sourires. Le bébé leur renvoie le sourire. À l'instant, ce petit innocent croit qu'il suffirait de tourner la tête pour tomber sur un sein qui nourrit ou tourner le regard pour voir un monde souriant. N'est-ce pas le paradis ?

– Je sais tout ça, dit VERTUS, un peu vexé de n'avoir toujours pas saisi le sens de ce discours.

– Eh bien, voilà ! poursuivit EXCELSUS. Les adultes lui font croire que, autour de lui tout est beau, tout est gentil et tout est si simple. Que la

vie est un long fleuve tranquille. Du coup, ce pauvre naïf croit qu'il a atterri au paradis.

EXCELSUS s'étant arrêté de parler comme s'il avait fini, VERTUS le considéra pensivement, cherchant à digérer le message qu'on venait de lui transmettre.

Mais EXCELSUS reprit soudain la parole.

– Avec l'âge, j'espère que vous avez compris certaines choses. Vous avez compris ce que vous êtes et où nous sommes. Devenu adulte, je crois que personne ne pourra plus vous faire le coup du paradis sur terre. C'est vrai qu'aucun adulte ne croit à cette illusion.

– En effet.

– Oui, reprit l'écrivain. Tout ça n'était qu'une illusion. Car la réalité est tout autre. Vous êtes bien conscient qu'il arrive aux adultes de sourire alors même qu'ils sont remplis de haine et de tout ce qu'il y a de méprisable chez l'homme ?

VERTUS ne comprenait toujours pas. Il sentait que le discours de EXCELSUS occultait quelque chose de profond, mais il n'arrivait toujours pas à saisir quoi. C'était d'autant plus agaçant qu'il ne savait pas si EXCELSUS faisait exprès de voiler à ce point le message qu'il voulait lui donner. S'il voulait le partager, pourquoi ne pas le dire de manière simple et accessible ?

Il tenta de revenir au sujet initial.

– Monsieur, je suis tout à fait d'accord avec vous sur la part de la naïveté chez l'adulte que je suis. D'ailleurs, nous avons toujours une part d'enfant en nous. Mais, en toute sincérité, je ne vois pas la corrélation entre ça et la phrase de l'article premier de la Déclaration des droits de l'homme ?

Le vieil homme soupira.

– Aucune grande puissance, dit-il, je dis bien *aucune*, et je pèse mes mots, aucune grande puissance du monde ne croit effectivement à cette phrase.

– Toutes sans exception !

– Oui, toutes sans exception. La manière dont elles agissent prouve qu'elles croient plutôt le contraire.

– C'est paradoxal !

– Peut-être, mais c'est ça la vérité, répondit EXCELSUS. Le paradoxe est le fondement même du monde des adultes. Vous parlez de paradoxe parce que vous pensez que les grandes démocraties sont celles qui respectent le plus les préceptes de la démocratie...

VERTUS hocha vigoureusement la tête.

– C'est une évidence ! En tout cas, je l'espère.

EXCELSUS eut son petit rire habituel.

– Tout peut être évident sur le papier. Tout est possible en théorie. Mais c'est dans la pratique que se mesure l'intérêt des préceptes, des idéologies et des théories couchées sur le papier. L'être humain vit dans un monde factuel et non théorique. Voyez-vous, cher jeune homme, en théorie, les grandes démocraties sont efficaces pour défendre les libertés fondamentales. Sur le papier, elles sont les meilleures en ce qui concerne le respect des droits de l'homme. Mais dans les faits, je dirais qu'elles utilisent cette idéologie uniquement comme un outil de répression et de coercition contre les pays qui résistent à leurs dictats et à leur hégémonie politique et commerciale.

– Ça me semble un jugement réducteur et partial, Monsieur. Il y a souvent une ambition de promouvoir l’émancipation humaine derrière les politiques internationales des grandes démocraties.

EXCELSUS le regarda droit dans les yeux laissant paraître son affliction, comme s’il vint d’entendre une grossièreté.

– Vous êtes sérieux !?

– Mais comment donc !

– Jeune homme faites une observation attentive des faits, car ils énoncent le début de la réponse de l’énigme... Si, ces grandes démocraties usent de la force des armes et des bombes, n’est-ce pas pour promouvoir la démocratie... ? Bien sûr, vous croyez à toutes les fables et même à celle-là !?

VERTUS revint à sa première question.

– Jusque-là, je ne sais toujours pas pourquoi vous n’êtes pas signataire de la plainte.

– Et pourtant je viens de répondre à votre question.

– Dans ce cas, je n’ai pas saisi votre réponse.

– Je n’ai pas l’obligation de vous donner la réponse que vous attendez, fit remarquer l’écrivain.

VERTUS hocha la tête, surprit par cette réaction défensive. Conscient que le chauffeur d’EXCELSUS et un autre homme attendaient depuis un moment et qu’il était temps de clore la conversation, il décida de prendre les devants.

– Merci, monsieur, de m’avoir accordé cet échange...

Mais EXCELSUS l’interrompit pour reformuler sa réponse.

– Concernant la première phrase de l’article premier de la Déclaration des droits de l’homme, sachez que le droit international ne s’applique pas

de manière effective lorsqu'il s'agit de violations dans lesquelles les grandes puissances sont impliquées ou ont une responsabilité avérée.

– Quelle que soit la nature de l'acte !?

EXCELSUS le fixa droit dans les yeux.

– Oui. Quels que soient les crimes, les massacres de masses, etc. Les lois répressives de droit international ne s'appliquent pas aux dignitaires des grandes puissances. Je peux même dire que, par procuration, ces lois ne s'appliquent pas non plus à leurs amis et alliés. La plainte du collectif vise les auteurs du chaos libyen et les désigne comme responsables des conséquences des bombardements de ce pays. Malheureusement, les vies de ceux qui meurent à cause de ça n'ont pas une importance réelle au regard du droit international.

– Les milliers de noyades en Méditerranée, murmura VERTUS.

EXCELSUS approuva du chef.

– Vous vous souvenez que, en 2005 la même démarche était menée au sujet des auteurs de l'invasion de l'Irak et des massacres de la population autochtone. La plainte avait abouti à quoi ?

– À un non-lieu de la part de la Haute Cour.

– Un autre exemple : trois ans plus tard, une autre plainte était déposée pour obtenir une condamnation, ne serait-ce que par contumace, des responsables du drame des enfants de Falloujah<sup>3</sup>. Dans cette ville, des milliers d'enfants sont nés et naissent encore avec des malformations liées à l'invasion militaire de 2003 par des grandes puissances. Plus précisément, ces malformations sont liées à l'utilisation d'armes non conventionnelles

---

<sup>3</sup> Voir sur le net « les enfants de Falloujah » pour se rendre compte du sort infligé délibérément à la population de Falloujah par les armées ayant envahi l'Irak en 2003. La majorité des enfants naissent avec des déformations physiques et biologiques. Cela, à l'indifférence des détenteurs des grands principes de l'humanisme.

dont certaines ont toutes les caractéristiques d'armes nucléaires miniaturisées.

– Oui. Des armes thermobariques<sup>4</sup> et des armes au phosphore utilisées en...

– Vous connaissez la décision de la même Haute Cour de justice ?

– Oui, je sais. Ce fut aussi un non-lieu, répondit VERTUS.

EXCELSUS insinuant une conclusion.

– Maintenant, vous avez une idée précise de la suite. Cette plainte risque d'aboutir à son point de départ comme les précédentes.

Déjà au courant de la décision de non-lieu par le biais de l'agence de renseignement, VERTUS se retint d'approuver le raisonnement démonstratif de EXCELSUS par quelque signe que ce soit. Il resta silencieux.

– Voilà pourquoi *Action citoyenne* n'est pas signataire, continua EXCELSUS. Les dirigeants des grandes puissances et leurs alliés possèdent le droit de tuer, en toute indifférence, des masses d'êtres humains. Ces gens-là jouissent d'une impunité absolue, quelle que soit l'ampleur des crimes qu'ils commettent à l'étranger...

– À l'étranger ?

– Oui. Tant que ça se passe à l'extérieur de leur pays, ils ont tous les droits sur le destin de tout être humain.

– Vous dites tout être humain, même leurs propres citoyens ? ironisa VERTUS, soulevant cette équivoque dans la thèse de EXCELSUS.

---

<sup>4</sup> Je vous suggère d'aller voir sur internet à quoi ressemblent les effets de ces armes lorsqu'elles sont utilisées dans une superficie habitée. À savoir que ce sont les grandes démocraties humanistes qui les utilisent sur des populations.

– Je confirme : cette impunité s’applique même lorsqu’il s’agit de tuer des centaines, voire même des milliers de leurs propres concitoyens. Il suffit que ça ne se passe pas sur leur sol.

– Là, c’est à prouver, contesta VERTUS. Ce sont des démocraties. Il y a des institutions et des lois. S’il arrivait qu’un chef d’État d’une démocratie commette des crimes contre son propre peuple, où que ça se passe, il sera poursuivi et condamné si les faits sont avérés.

EXCELSUS posa sa main sur l’épaule de VERTUS comme pour l’assurer de la véracité de son assertion.

– Je vais vous demander de faire quelque chose de très simple.

– Oui ?

– Essayez un instant d’oublier les nationalités des victimes, leur couleur de peau et tout ce qui associe un individu à un pays ou à un territoire.

– Oui. Mais ça ne répond pas à ma question.

EXCELSUS baissa le ton comme s’il lui faisait une confidence.

– Les militaires qui ont exécuté l’opération d’invasion de l’Irak. Parmi eux, il y a eu des milliers de morts, sans compter ceux qui sont amputés d’un ou de plusieurs membres.

– Certes.

– Et il est avéré que cette guerre était fondée sur le mensonge, juste dans le but de satisfaire le fantasme de la toute-puissance du pouvoir d’un petit groupe d’individus.

– Sur un mensonge, oui, approuva VERTUS. Au sujet du fantasme, je ne sais pas...

Mais EXCELSUS poursuivit sa démonstration.

## *Soyons Cohérents*

– En dehors des victimes irakiennes, tous ceux qui sont morts et meurent à cause de cette guerre peuvent être considérés comme des victimes d'un mensonge. Un mensonge à plusieurs milliers, voire même des millions de morts. Si l'on en croit le peu qui nous est révélé, les décideurs étaient parfaitement informés qu'il n'y avait pas d'armes de destruction massive en Irak. Mais ils étaient aussi suffisamment avertis que lors de cette opération, il y aurait des milliers de morts de part et d'autre, en l'occurrence leurs propres concitoyens engagés dans les armées.

– En effet.

– Alors, quelle est la différence entre un paumé qui surgit dans un supermarché avec une kalachnikov et qui tire à l'aveugle dans la foule, et un élu qui décide d'aller jusqu'au bout de son fantasme, alors qu'il sait qu'il y aura mille ou dix mille fois plus de morts innocents ?

– C'est le paradoxe de Stanley Milgram<sup>5</sup>, rétorqua VERTUS.

– Vous l'avez dit, rétorqua l'écrivain en lui serrant la main, avant de s'éloigner.

---

<sup>5</sup> Stanley MILGRAM, *Soumission à l'autorité*, Edition Calmann-Lévy, Paris 1974, p. 8.

Ce lundi après-midi, l'avion où se trouvait VERTUS atterrit à l'aéroport de Schwarze-Löch. Une île du triangle des îles Perdues. Le tarmac était parsemé de flaques d'eau. Depuis la veille, de fortes pluies tombaient par intermittence sur l'île. C'était sur cette île que le jugement de son affaire allait avoir lieu.

Avant de prendre l'avion, il était prévenu de la colère que le recours qu'il avait déposé suscite au sein de la population de l'île. Malgré cela, il n'avait pas d'autres choix que de s'y rendre. C'était la stratégie qu'il avait adoptée, avec le conseil de la directrice de l'agence. De toute manière, le compte à rebours était lancé, on ne peut plus faire marche en arrière. Qu'importe. Maintenant, il était à pied d'œuvre !

\*\*\*

Cela faisait six mois et deux semaines qu'il avait déposé un recours pour obtenir l'inflexion de la décision de non-lieu prise par la Haute Cour. Son objectif était d'agir par tous les moyens légaux pour que l'article premier de la charte des droits de l'Homme soit respecté et appliqué de manière effective envers et contre toute personne physique ou morale qui le violait. Pour cela, il avait opté pour plaider la libération d'un despote sanguinaire connu partout dans le monde.

À travers ce procès, il espérait créer un électrochoc au sein de la justice sudnordlandaise. Ce dictateur était enfermé depuis près de septante ans dans une prison secrète du Sudnordland.

Le monde entier pensait que ce potentat sanguinaire s'était suicidé puis avait été incinéré, conformément à la version officielle de la fin de son existence. Comme le manque de traces de cette mort officielle ne permettait pas de prouver le contraire, l'État du Sudnordland avait fait de sa détention un secret. C'était pour cette raison que même ce procès le concernant devait se dérouler dans une discrétion absolue.

\*\*\*

Le tribunal de l'île de Schwarze-Löch était l'endroit idéal pour ce procès. Pour s'en rendre compte, il suffisait de considérer sa position particulière par rapport au Sudnordland.

\*\*\*

Un quart d'heure après l'atterrissage, la pluie augmenta d'intensité, et les éléments déployèrent les signes avant-coureurs d'une forte tempête.

Beaucoup de monde était bloqué à l'aéroport. La salle d'attente était bondée de passagers arrivant ou en partance. Le transport était perturbé. Les autorités de la ville recommandaient de limiter l'utilisation des véhicules personnels. Seules les navettes de bus du service public étaient autorisées en attendant que le temps s'améliore. Il était difficile d'accéder au centre-ville et aux quartiers résidentiels.

Vu les circonstances, VERTUS attendit patiemment que la personne qui devait l'accueillir se présente. Compte tenu des informations qu'il avait sur l'état de colère de la population de l'île, il s'était retenu de prendre le transport en commun de peur que cela soit perçu pour de la provocation.

\*\*\*

C'était la première fois qu'il venait plaider sur l'île depuis qu'il était avocat. En revanche, il était venu plusieurs fois dans la partie militarisée lorsqu'il faisait partie des forces spéciales de l'armée de son pays. Il savait que la quasi-totalité des passagers était des fonctionnaires appartenant à l'administration de l'île. Ils habitaient pratiquement tous sur le continent, venaient le lundi et rentraient le jeudi en milieu d'après-midi.

\*\*\*

Malgré les difficultés de circulation, il y avait un service public efficace. Peu à peu, la salle d'attente de l'aéroport se vida. Les habitués prenaient les navettes pour se rendre dans leurs lieux de résidence respectifs.

Une demi-heure plus tard, la plupart des passagers étaient partis. Mais toujours pas de signe de vie de la personne censée emmener VERTUS à l'endroit où il devait séjourner pendant les quelques jours de l'audience.

Instinctivement, il observa les voyageurs alentour, à mi-chemin entre l'enfant perdu et le prédateur qui scrute la savane pour observer une possible proie isolée. Un point important : il aimait les femmes. Beaucoup.

Inévitablement, il en repéra une qui semblait dans la même situation que lui.

À la voir concentrée sur son portable, il était visible qu'elle n'arrivait pas à joindre quelqu'un ou qu'elle attendait un coup de fil. Tantôt elle s'asseyait, tantôt elle se levait, faisait quelques pas, tentait de téléphoner et

ainsi de suite. Cela faisait un moment qu'elle reproduisait le même rituel et changeait constamment de place. Tout montrait que quelque chose ne marchait pas comme prévu et qu'elle était de plus en plus agacée.

Comme par hasard, cette fois, elle vint s'installer à une place d'intervalle de lui. Quelques secondes après, elle consulta son téléphone tout en laissant paraître son impatience.

Il sourit et tenta de la rassurer à sa manière.

– J'espère que cette pluie va finir par s'arrêter et nous libérer de cet aéroport.

La fille ne réagit pas tout de suite, toujours concentrée sur son téléphone.

– Ce n'est pas la pluie qui me retient, rétorqua-t-elle d'un ton bref. Si ça n'était que ça, j'aurais pris la navette comme tout le monde.

– C'est un choix que je n'ai pas, repartit VERTUS.

– Pourquoi ? Vous êtes allergique aux bus ?

– Non. Mais je ne suis pas d'ici, et je ne sais pas où aller.

C'était vrai, il ne connaissait pas la partie civile de cette île. Il avait souvent fréquenté la partie militarisée lorsqu'il était dans l'armée. Mais maintenant, il était avocat. Donc, civil et à deux jours du procès où il va aussi profiter pour s'en rendre compte de quoi il est capable dans ce métier.

La fille le regarda bizarrement.

– Ce n'est pas possible. Pour atterrir sur cette île, il faut un laissez-passer. Vous en avez un ?

– Oui. Mais quelqu'un devait venir me chercher, et il n'est pas là.

– Pourquoi n'appellez-vous pas celui qui doit...

Il répondit sans attendre la fin de la phrase.

*Soyons Cohérents*

- Parce que je n'ai pas son numéro. C'est lui qui a le mien.
- Dommage.
- Comme vous dites.

5.

La situation s'éternisait dans la salle d'attente de l'aéroport. VERTUS occupait le temps à repenser et réfléchir sur le plan de sa plaidoirie. La longue conversation qu'il avait eue avec EXCELSUS et le rire désabusé de celui-ci n'arrêtaient pas de questionner ses certitudes. Cette rencontre avait considérablement modifié sa vision des choses.

Tout à coup la sonnerie de téléphone de la fille le sortit de ses pensées. Il vit la fille se lever précipitamment. Elle s'éloigna de quelques pas pour discuter discrètement, puis elle revint avec un visage plus détendu.

– Ça, c'est l'expression d'une bonne nouvelle, chère madame.

Elle acquiesça.

– La personne que je tentais de joindre vient de me rappeler. Quelqu'un va venir me chercher...

Elle réfléchit un instant et se tourna vers lui.

– Vous pouvez venir avec moi chez ma tante. Comme ça, vous attendrez votre coup de fil avec nous au lieu de rester ici. En plus, vous ne connaissez personne.

– Merci, c'est gentil de votre part. Mais je ne peux pas, on ne se connaît même pas, répondit-il avec hésitation.

La fille sourit.

– Alors, faisons connaissance ! Vous vous appelez comment ? Vous faites quoi dans la vie ? Qu'est-ce que vous êtes venu faire ici ? Moi, c'est Karine SMEJEL. Vingt-sept ans. Pilote de l'air. Je fais des long-courriers. J'ai cinq jours de repos. Je viens les passer avec ma tante. Vous n'êtes pas obligé de répondre à toutes mes questions. En fait, on va se tutoyer. Appelle-moi Karine.

Il sourit, amusé par le changement radical de l'attitude de cette jolie fille. Il la fixa avec le regard d'un dragueur intimidé.

– Je suis avocat, mon nom est VERTUS. Pareil pour mon prénom. Mes parents avaient opté pour la facilité.

Cela fit rire Karine.

– Tu as oublié quelque chose, fit-elle remarquer.

– Qu'est-ce que j'ai oublié ? ...Ah oui ! Je viens ici pour défendre une cause.

– Une cause !

Visiblement, Karine avait envie d'en savoir un peu plus. Mais il préféra changer de sujet.

– Désolé, Karine, ça va te paraître déplacé ou maladroit, mais tu m'attires... Depuis que je t'ai vue... En fait, je suis séduit par ta façon de parler, ton charme, ton allure... Ce n'est peut-être pas correct. Mais... Je préfère te le dire avant d'aller plus loin.

– C'est une blague ! réagit la fille en souriant. Personne ne peut dire ça à une fille qu'il vient juste de rencontrer.

– La preuve, je viens de le dire, et je suis sérieux.

Karine prit un air pondéré.

– Tu as un problème, VERTUS ! Une fille te sourit une fois, et tu tombes amoureux ?

– Peut-être que c'est ce qu'on appelle le « coup de foudre » ?

– Carrément ! dit-elle en riant.

– Désolé, dit VERTUS. Je ne sais pas ce qu'il m'arrive ni même ce que je suis en train de dire. Mais l'essentiel est que je n'aie pas laissé ce sentiment mourir dans mon cœur sans te l'annoncer.

Karine l'observa un instant sans prononcer un mot.

Elle ne s'attendait pas à ce genre de déclaration. Il pouvait presque entendre ce qu'elle se disait dans sa jolie tête surmontée d'un chignon d'ébène : « Ce type est tellement gauche qu'il doit faire fuir les filles. Mais il est plutôt charmant avec son air timide ». Elle avait l'impression d'être en face d'un type sérieux, mais malhabile. Elle était affectée, surprise, et prise par une sorte d'empathie envers sa maladresse.

– Si c'est comme ça que tu parles aux filles, ça doit être difficile pour toi.

– Oui, c'est difficile, répliqua-t-il avec une résignation placide. Je ne sais pas maquiller mes émotions.

La compassion prit le dessus chez Karine.

– VERTUS. Tu sais, les filles aiment un peu de romantisme. Il faudrait que tu fasses un effort de... Je ne sais pas comment te le dire... Tu dois apprendre à construire des phrases pour exprimer tes émotions.

– C'est un peu ce que j'ai fait, non !

Elle sourit.

– Il faut trouver des formules pour dire les choses. Tu vois ce que je veux dire ? Les femmes aiment qu'on les fasse rêver. Un peu de romantisme. Ça, elles aiment.

– Ça veut dire que si j'étais doué pour faire comme les « AS » de la drague, tu m'aurais dit oui ?

Elle rigola de nouveau.

– Ha. Ça c'est une autre affaire. J'ai déjà quelqu'un dans ma vie. Mais ça me touche, ce que tu viens de me dire.

– Il doit être un homme heureux, ce « quelqu'un » qui partage ton amour.

Karine changea de ton, comme si elle voulait lui confier un secret, comme si elle voulait se livrer à cette personne qu'elle venait à peine de rencontrer. Au fond d'elle avait le sentiment d'être en compagnie d'une personne qu'elle devait s'interdire de mentir. Mais surtout, c'était à elle-même qu'elle ne voulait pas prendre le luxe de mentir.

– Si je te disais que oui, ce serait un mensonge. Parce que ce n'est pas ce que je pense. Bien sûr, j'aurais aimé pouvoir dire : « oui, c'est un homme heureux » ...

VERTUS montra sa stupéfaction.

– Si un homme n'est pas heureux avec une femme comme toi, je me demande qu'est-ce qui peut le rendre heureux !

– Son travail, sa passion, répondit Karine.

– Karine, tu es un mélange de beauté, de charme et de douceur. C'est déjà une passion suffisante pour combler toute une vie !

– Tu t'améliores, dit la fille d'un ton moqueur.

– Je suis sérieux, insista VERTUS. Qu'est ce qu'il fait comme travail ?

– Il s'occupe de conception d'algorithmes.

– « De conception d'algorithmes » ! Ben dis donc, commenta VERTUS, sincèrement impressionné.

Mais la fille mit subitement fin à ce sujet.

– Oublie ce que je viens de dire. Ce mot me rend aigrie. Ça me gâche ma vie.

Il revint à la charge.

– Je ne sais pas, mais j'ai envie de te dire que... En fait, je sens comme si quelque chose était en train de se passer... Je sens quelque chose de fort pour toi. Ça me perturbe... Ça me trouble, pour être exact...

Karine détourna le regard.

Malgré le tempérament de fonceuse qu'elle affichait, Karine était de nature émotive et sensible. Elle savait qu'elle se laissait contaminer par les émotions qu'il lui renvoyait. Mais elle était rassurée par le côté maladroit de cet homme. En plus, elle était sûre de ses sentiments pour son homme, malgré la tempête qui trouble la navigation de son couple. Ceci dit, d'habitude, elle était plutôt attirée par le naturel, la spontanéité chez une personne de rencontre. Et là VERTUS réunissait certains caractères de type des personnes qui l'attirent.

Il est vrai que VERTUS avait l'air de quelqu'un qui ne sait pas cacher ni faire semblant sur ses émotions. Il donnait l'impression d'être sous l'emprise de sentiments plus forts que lui et qui le rendaient fragile et maladroit. Cela faisait de lui quelqu'un d'entier, exprimant ses émotions de manière franche et directe. Peut-être cet aspect de maladresse ne laissait-il pas Karine indifférente ?

Mais elle réitéra tout de même sa réponse.

– Je suis vraiment désolée, VERTUS. Je viens de te dire que j'ai déjà quelqu'un dans ma vie.

Il resta silencieux un instant.

– N'empêche que moi, je sens quelque chose pour toi, reprit-il d'une voix douce.

– Ça me touche. Mais, Non.

– Si ça te touche, alors laisse-moi te toucher pour de vrai, au moins pour un instant éternel.

– Quel instant éternel !?

– Maintenant. Pour une rencontre éternelle.

– C'est quoi, une rencontre éternelle ?

Il s'approcha un peu plus d'elle.

– C’est le genre de rencontre que l’on fait dans un train, dans un parc, dans une ville inconnue. Quelqu’un qu’on croise et qu’on ne revoit plus après. On ne saura jamais si cette personne est morte ou vivante. On pensera à elle jusqu’à la fin de notre vie, alors même qu’on ne sait pas ce qu’elle est devenue. Le laps de temps qu’on a passé avec elle reste éternel. Tout ce qui ne meurt pas est éternel.

Sans attendre son approbation, il prit la main de Karine, et elle le laissa faire. Il garda leurs deux mains serrées tout en la caressant avec son pouce.

Tout d’un coup, elle se leva comme si elle sortait d’un rêve.

– Voilà ma tante. Je dois te laisser.

Il vit une dame s’approcher toute souriante. Karine se précipita vers elle. Les deux femmes échangèrent quelques mots. Puis, à la grande surprise de VERTUS, Karine revint vers lui en cherchant quelque chose dans son sac à main.

– Contente de t’avoir rencontré, lui dit-elle.

– Un plaisir partagé, répondit-il. Même si c’est une rencontre éternelle.

– Ou pas, rétorqua-t-elle. Tu es avocat, pas maître des destins !

Elle sortit une carte de son sac, y griffonna un numéro de téléphone et la lui tendit.

– Ce sont mes coordonnées. Je peux partir d’un coup de tête. Ça veut dire, plutôt que prévu... S’il fait beau demain, n’hésite pas, appelle-moi. On ira boire un verre sur la côte.

6.

Le lendemain matin, VERTUS se réveilla en pensant à la fille splendide de la veille, à l'aéroport. Il revoyait Karine, son charme si naturel, unique. Son sourire gai et attirant. Ses fossettes. Son regard mélangeant douceur et volonté. Il avait encore la sensation de sa main, qu'elle lui avait laissé caresser pendant cet instant infime et qui restera infini dans ses souvenirs. Pour lui c'est bien ce genre de moment unique qui nous marque à jamais, et qui figure parmi les instants qui demeurent indéfiniment présents à l'esprit. Car il se place à la marge des souvenirs auxquels la valeur altère avec l'usure de temps.

Délibérément, il s'accorda un moment pour revoir en esprit le film de leur rencontre. Allongé sur le lit, il commença à se repasser mot pour mot leur conversation.

Ce qu'elle lui avait dit au sujet de son couple lui faisait l'effet d'un reflet de sa propre vie. Les similitudes étaient tellement flagrantes qu'il commença à se poser des questions sur lui-même et sur sa manière d'être avec la mère de ses enfants.

VERTUS fut tout de même rattrapé par le poids de l'essentiel, et se rendit tout de suite compte que ce n'était pas le moment de se centrer à sa petite personne ! Il devait reprendre ses esprits pour préparer son audience.

Il se leva, alluma la télé et tomba sur la chaîne d'informations continues qu'il avait regardées le soir avant de se coucher. La chaîne faisait état de deux naufrages qui avaient eu lieu la nuit. Presque à la même heure, deux embarcations de réfugiés avaient chaviré en mer Méditerranée.

Des centaines de morts venant du Moyen-Orient ou d'Afrique échouaient sur les plages des côtes européennes. De part et d'autre, pleurant les leurs, quelques survivants. Des rescapés abattus, épuisés, démunis, dépouillés. En face d'eux, amputés de toute humanité, la meute des chasseurs d'images et de scoops, équipés des caméras et d'appareils photos, ne se privaient pas de bousculer les sauveteurs pour immortaliser le spectacle et prendre un énième cliché pour vendre aux chaînes de télévision et aux journaux.

Devant cette scène surréaliste, les paroles d'une chanson souvent entendue<sup>6</sup> traversèrent l'esprit de VERTUS : « Est-ce que ce monde est sérieux ? »

Cela suffit pour le sortir complètement de ses rêves. Envahi par une forte motivation, il sauta sur ses dossiers pour mettre la dernière touche à son plaidoyer du lendemain.

Bien qu'il soit confiant dans ses arguments, il savait que la tâche ne serait pas facile. Le procureur qu'il aurait en face de lui était un poids-lourd. Et qu'il avait la réputation d'être coriace.

D'autre part, il devait faire face à sa propre conscience, étant donné que l'individu qu'il allait défendre était une abomination pour l'histoire de l'humanité. Tout était délicat dans cette histoire. L'angle d'attaque qu'il avait choisi – faire valoir cette jurisprudence pour obtenir l'annulation du non-lieu décidé par la plus haute instance juridique du Sudnordland – risquait d'entacher sa réputation et sa personnalité. Par moments, lui-même en arrivait à avoir des doutes sur l'éthique de cette stratégie.

C'était un défi à relever, une épreuve à surmonter, une cause à défendre.

---

<sup>6</sup> Francis CABREL, *Andalousie*.

\*\*\*

Pendant qu'il travaillait, les images abominables des attentats du vendredi 13 novembre 2015 à Paris lui revinrent, l'amenant à buter de nouveau sur les mêmes questions, celles auxquelles il avait toujours tant de mal à trouver une réponse ou même à imaginer un début d'explication.

Qu'est-ce qu'il se passe dans la tête de ceux qui commettent de tels actes ? Qu'est-ce qui va de travers chez eux ? Où se trouve la limite entre le normal et le monstrueux ? Quelle est la part de la responsabilité de la société dans tout ça ? En quoi la société serait défaillante pour certains trouvent raisons et justifications dans des telles abominations ?

Puis il repensa au livre de Stanley MILGRAM, *Soumission à l'autorité*. Il se souvint aussi de EXCELSUS lui démontrant que l'être humain est capable du pire : « Il suffit de modifier ses convictions et sa morale pour qu'il se croie meilleur en agissant comme un animal ».

Des files des questions sans réponses n'arrêtaient pas de se succéder les uns les autres dans sa tête.

\*\*\*

Cela faisait un moment que, plongé dans son travail, il n'avait pas vu le temps passer. Ce fut seulement lorsqu'il entendit retentir la sirène d'alerte de la ville qu'il se rendit compte qu'il était 13 heures.

Il se leva pour ouvrir les volets et constata que le soleil était au rendez-vous. « Incroyable ! », se dit-il. Il est vrai que dans cette région, le temps pouvait changer radicalement d'un jour à l'autre. Il se retourna pour

rejoindre sa table de travail, son regard tomba sur la carte de Karine, et d'un coup l'image de la jolie fille s'imposa à lui.

Et s'il l'appelait ?

Karine répondit aussitôt à son appel. L'idée d'aller boire un verre dans un bistro de la plage fut mise de côté, car VERTUS optait pour zéro goutte d'alcool avant l'audience du lendemain. En revanche, il proposa à Karine de faire une promenade le long de la côte. Ils se donnèrent rendez-vous dans l'après-midi.

Après avoir raccroché le téléphone, il ralluma la télé et vit que les enquêtes continuaient en France et en Belgique.

Encore dans l'affliction, il repensa au tableau de la situation tel que EXCELSUS le brossait dans ses livres :

Ces innocents étaient tombés pour rien, tout ça à cause d'orientations politiques hasardeuses qui n'avaient aucun sens en ce qui concernait les intérêts supérieurs de leur peuple ou de leur État. Les peuples élisent des dirigeants pour qu'ils les protègent. Mais ceux-ci s'amuse à manipuler le pire sans penser aux répercussions que cela peut avoir sur le peuple qui les a élus. Quel que soit le nombre de morts causé par les effets de leurs choix et orientations, les hommes politiques, dans leur indifférence au sort d'autrui, estiment toujours avoir eu raison. Il y a des attentats où ils ont une lourde part de responsabilité. Cela fait des dizaines, voire des centaines de morts. Malgré cela, personne ne démissionne ni n'assume sa part de responsabilité. L'autorité ne se remet jamais en question. Ceux qui font le choix d'orienter leur politique dans un sens estiment avoir raison. Quand ce choix s'avère catastrophique et qu'ils optent pour le choix opposé, ils estiment toujours avoir raison. Voilà ce qu'on appelle des autocrates. L'autocrate croit avoir raison non seulement contre les ignobles terroristes

## *Soyons Cohérents*

qui ont tort d'assassiner des innocents froidement, mais il estime aussi avoir raison contre tout le monde. La preuve, il n'accepte aucune remise en question de son action politique. Les peuples de la planète sont pris au piège : d'un côté les terroristes qui tuent sans état d'âme, de l'autre côté les autorités politiciennes qui orchestrent avec intelligence et machiavélisme le même sort contre eux.

7.

VERTUS retrouva Karine, comme prévu, au lieu du rendez-vous, craquante dans une petite robe courte au tissu fluide, avec un sac de plage et des tongs en plastique fluo qui faisaient concurrence au bleu de l'océan. En quête d'un endroit tranquille pour faire plus ample connaissance, tous deux se dirigèrent vers la partie non aménagée de la plage, moins fréquentée.

Rapidement, ils se retrouvèrent dans un paysage sauvage, un peu en hauteur par rapport à la plage et dominée par une espèce des oyats très haute. Un sentier sablonneux bordé d'une végétation variée, mélange ces longues herbes et de fleurs colorées, les amena sur un petit plateau rocheux surélevé de quelques mètres au-dessus du niveau de la mer, qui se terminait abruptement sur un cahot de roches plongeant dans l'océan.

Ils se promenèrent en discutant puis s'assirent sur un rocher face à l'immensité de l'océan qui se perdait dans l'horizon. Tout en bas de l'endroit où ils étaient, la baie remplie par la marée haute se vidait progressivement, révélant une petite retenue d'eau scintillante. La beauté de l'environnement inspira VERTUS.

– Des jolies fleurs dans l'herbe, l'océan, la plage, la compagnie d'une très jolie fille... J'ai l'impression d'être dans un rêve.

– Moi aussi, dit Karine d'une voix douce. Et je sais que le réveil sera dur d'ici peu, lorsque je serai dans l'avion pour Eststan, la capitale de Sudnordland.

Il chercha sa main.

– Donc, tout ça n'est qu'un rêve ?

– Disons que c'est comme si, lui répondit-elle.

Il ne dit mot, s'emplissant par tous les pores de cet instant idyllique. VERTUS aurait souhaité que la loi de la nature qui impose le passage de temps fasse une exception pour lui laisser savourer amplement le moindre instant de ce moment. Le fait de savoir que le temps devait forcément passer lui semble être une trahison de la nature contre son plaisir. Il resta silencieux pour mieux vivre ce morceau de la vie émotionnelle que son Être était en train de traverser.

– Tu sais ce que j'aime dans un rêve ? reprit Karine et interrompt le silence. C'est que ce n'est pas vrai. Lorsqu'on rouvre les yeux, tout finit, le rêve disparaît, et la vraie vie reprend...

– Le travail et tout le reste, ajouta VERTUS

– Oui ! et le mari, les bruits, le stress...

L'ayant entendu parler ainsi, il sauta sur l'occasion.

– Karine, tu sais que, dans un rêve, tu peux tout faire ?

Elle eut un petit rire complice.

– Oui, je sais...

Elle tourna légèrement la tête, croisa son regard et écarquilla les yeux, ce qui ajouta encore à son charme.

– C'est vrai que, dans un rêve, on peut tout faire. Tout ! Même les choses qu'on ne peut pas faire dans la vraie vie.

VERTUS hocha la tête.

– Voilà ! C'est pour cela que j'aime voyager dans mes pensées, dans le monde de mes rêves.

Elle lui renvoya son sourire.

– Dans le monde des rêves, tout est permis tout est possible... Tant que ça n'existe que dans notre tête et que nous sommes les seuls à le savoir.

– Exactement, répondit VERTUS. Une vie abstraite, secrète. La sensation de liberté absolue...

Karine le fixa un instant d'un air interrogatif sans rien dire. Il ajouta quelques malices en lui souffla à l'oreille.

– Par exemple, tu peux passer à travers les murs, voler comme un oiseau... Tu peux même redevenir célibataire, me rencontrer et m'embrasser..., m'épouser un jour... Pourquoi pas...

– Hein ? T'embrasser ? répéta Karine.

– Par exemple.

– C'est tout ce que tu voudrais ?

– Si j'étais dans mon rêve, oui. C'est ce que je voudrais à cet instant précis.

Elle lui renvoya un regard tendre. Et d'une petite voix tendre, elle susurra.

– Alors, faisons comme si tu étais dans ton rêve.

– Comme dans un rêve, répétait-il en posant la main au niveau de son cou et rapprocha leurs visages.

Et cette fois, comme dans un rêve, elle le laissa poser ses lèvres sur les siennes. Il la serra contre lui, et s'embrassèrent langoureusement.

Ils restèrent longuement, bouches collées, à se frôler, se caresser les cheveux, se palper l'un l'autre. Ce moment de tendresse fit monter le désir. Mettant fin à la plénitude de l'instant, Karine lança le jeu. Souriante, elle repoussa VERTUS et, sautant sur ses pieds, se débarrassa de ses tongs et de sa robe pour apparaître en bikini et descendre en courant le sentier qui menait à la réserve d'eau située en contrebas.

VERTUS ramassa soigneusement tout ce qu'elle laissait derrière elle. Son sac à main bleu, ses tongs, sa robe, et il lui courut après. Arrivée sur

le rebord, la fille avait sauté à l'eau. Elle faisait du sur-place, simulant la noyade pour l'inciter à la rejoindre. Il n'avait pas vraiment besoin de cela pour aller la retrouver. À son tour, il se libéra de sa chemise et de son bermuda et plongea.

Ils chahutèrent un moment avant de se rapprocher de nouveau dans l'eau. Au milieu d'éclats de rire, tous deux s'embrassèrent et se frottèrent dans une étreinte de plus en plus osée. Tout en étant très attiré par Karine, VERTUS restait lucide. Il se disait, « si par hasard quelqu'un les surprenait en train de faire l'amour dans la nature, cela impacterait sa crédibilité en l'occurrence le procès ».

Finalement, ils décidèrent de sortir du bassin. Karine lui tourna le dos pour retirer son maillot mouillé. Il avait les yeux éblouis de voir cette nature sous cet angle. Sans se soucier de l'effet que son geste pouvait avoir sur cet homme, elle essora son maillot et le mit dans son sac. Ensuite, sans se presser et sans aucune marque de pudeur, elle enfila sa robe sans culotte ni soutien-gorge. De son côté, VERTUS fit de même. Il remit sa chemise et son bermuda sans caleçon. Cela trahit son sexe érigé qui se baladait dans tous les sens malgré les efforts qu'il déployait pour le dissimuler.

Ce qui ne laissait pas sa compagne indifférente. Ensuite ils remontèrent le sentier escarpé. Karine marchait devant et lui derrière. Brusquement, elle se retourna et se serra contre lui.

Sous l'impact de son corps chaud, il referma les bras sur elle et chercha sa bouche, toute volonté annihilée. À cause de l'absence de sous-vêtements, leurs membres se frottèrent et cela augmenta leurs sensations, ce qui les poussa à accentuer l'étreinte. Jusqu'où cela allait-il les mener ? La question n'était plus « comment faire pour avoir une relation avec Karine sans entraver sa crédibilité », mais « comment faire pour ne pas

avoir une relation avec Karine là tout de suite ?» Le rythme de leur respiration augmenta d'intensité. Visiblement, Karine n'en pouvait plus non plus. Elle en voulait plus. Encore plus loin. Beaucoup plus loin.

Elle susurra d'une petite voix.

– Alors..., tu dois bien aimer ce genre de rêve ?

– C'est vrai que je rêve, répondit-il modestement tout en luttant pour garder le contrôle de lui-même.

– Hein.

– Je suis logé à un quart d'heure d'ici. Je te propose de poursuivre le rêve chez moi dans un vrai lit.

Karine sourit de nouveau avant de lâcher.

– C'est *ton* rêve, VERTUS, lui murmura-t-elle à l'oreille.

– Alors, allons-y vite, avant que je ne me réveille !

**8.**

Le matin, VERTUS se préparait à se rendre au tribunal, après la nuit torride qu'ils venaient de passer. Contre toute attente, Karine avait décidé de prendre le premier vol pour retourner sur le continent. Elle repartait avec plusieurs jours d'avance, contrairement à son programme initial.

Au réveil, elle lui avait avoué que, bien qu'elle ait passé de bons moments avec lui, elle culpabilisait d'avoir eu cette aventure extraconjugale. Il avait beau essayer de la rassurer, elle n'avait rien voulu savoir. VERTUS n'en revenait pas. Finalement il se résigna à l'idée de la laisser partir. Au fond il se disait, « soit elle avait peur de tomber réellement amoureuse, soit elle avait d'autres raisons... » Tout ça faisait comme un brouillard dans sa tête. En même temps, il tentait de trouver une explication à sa réaction. Un des conseils de sa mère lui remonta à l'esprit, elle lui disait « parmi les risques d'une relation extraconjugale, il y a la rupture avec l'ordinaire, y compris l'envie de tout reprendre à zéro si le moment passé avec le partenaire extérieur procure un épanouissement différent du quotidien conjugal ». « Si c'était le cas, se dit-il, l'attitude de Karine pouvait se comprendre. Alors, dans ce cas, elle ne fait que fuir ses propres sentiments et sources d'épanouissement affectif ou sexuel... »

Cette situation avec Karine lui envahissait la tête, mais il la chassait sans cesse dans son esprit. Car il fallait se concentrer totalement sur la grande journée qui commençait. Sachant que le procès va être rude, il s'était interdit la moindre déconcentration avant d'affronter la défense de ce procureur à la réputation d'acier. Les enjeux étaient tels qu'il fallait impérativement gagner ce procès.

\*\*\*

Ce procès se passait dans le plus grand secret. C'est pour cela qu'il avait lieu sur cette île. Plusieurs éléments du procès étaient classés « secret d'État », comme l'identité et la présence de l'ancien despote dans l'un des centres pénitentiaires du pays. Donc, malgré son importance, ce procès n'allait pas être médiatisé et n'influerait pas sur sa carrière.

\*\*\*

Au tribunal, la petite salle d'audience était pleine. L'énoncé des faits et la plaidoirie s'étaient déroulés jusque-là dans un silence tendu.

Après une longue intervention où VERTUS avait mis toute sa rigueur et à la fois tout son brio, il se tourna vers la juge.

– Mesdames et Messieurs les Jurés, Madame la Présidente, c'est pour toutes ces raisons que je demande l'application de nos règles de droit, en l'occurrence la libération de mon client.

Cette conclusion heurta le public. Un brouhaha, des huées et des insultes envahirent la salle d'audience.

La juge tapa du marteau pour rétablir l'ordre. – Silence ! Sinon, je serai obligée de faire évacuer la salle.

\*

Après une ou deux minutes, le calme revint. La juge jeta un œil dans ses dossiers avant de reprendre.

– La parole est au Ministère public, annonça-t-elle.

Le procureur général se leva. C'était un homme de grande taille, un peu enveloppé, avec des petites lunettes à monture argentée. Sur la table à côté de lui, deux piles de chemises porte-documents de différentes

couleurs. Avant de s'avancer, il récupéra un document qu'il garda à la main sans l'ouvrir. Puis il observa la salle pendant une seconde avant de se lancer.

– Madame la Présidente, Mesdames et Messieurs les Jurés, Maître VERTUS... À l'issue de ce procès, la justice de notre pays va prendre une décision historique, dit-il, en hochant légèrement la tête. Historique parce que c'est l'image de notre démocratie qui est en jeu. Personne ici ne doute que la libération d'un despote sanguinaire de ce rang provoquerait l'indignation de toute l'humanité...

Pendant qu'il parlait, un de ses collaborateurs lui apporta une feuille. Le procureur s'en saisit, la scruta un petit instant.

Un grand silence s'était abattu dans la salle. Le public, très concentré, attendait la suite de sa défense contre le plaidoyer très éloquent qui avait précédé. Il reprit.

– Mesdames et Messieurs les Jurés, poursuivit le procureur général, ce procès aura une incidence sur la crédibilité de la justice de notre pays dans le monde. Une incidence sur notre démocratie, sur nos valeurs, ainsi que sur notre conception de l'humanisme. Voilà pourquoi la délibération qui sortira de ce jury sera déterminante pour nos libertés. Oui ! Car. Libérer cet individu va servir de jurisprudence pour la libération d'autres dictateurs et despotes détenus au secret dans nos prisons. C'est cela, l'enjeu de ce procès. Réfléchissez-y bien, je vous en conjure !

Puis, contre toute attente, le procureur retourna à sa place sans un mot de plus.

\*

La juge fixa l'avocat de la partie adverse du regard.

– Maître VERTUS, vous avez quelque chose à dire ?

VERTUS s'avança face à la Juge. Avant de parler, il resta silencieux un instant, cherchant ses mots comme souvent dans ses habitudes.

– « Une incidence sur nos valeurs », répéta-t-il. Puis il se tourna vers les Jurés.

– Mesdames, Messieurs les Jurés ! Quel citoyen de ce pays pourrait contester ce qui vient d'être dit par monsieur le procureur général ? Comme vous, je partage parfaitement la morale que nous venons d'entendre. Mais il me semble que, dans ce procès, la question n'est pas celle de l'image de notre pays dans le monde, mais celle de savoir quelle place occupe le droit dans notre démocratie. Si c'est cela la question fondamentale de tout procès dans un pays démocratique digne de ce nom et des valeurs qu'incarne la démocratie... Sinon, à quoi servirait la démocratie si nous sommes prêts à violer nos propres lois lorsqu'il faut sanctionner un criminel ? Si nous sommes prêts à fouler au pied tous nos fondamentaux pour sauver notre image ? Pour sauver ce que nous avons de plus superficiel..., serions-nous prêts à renier les valeurs qui fondent notre identité démocratique ?

\*

Le public se mit à murmurer, faisant un bruit gênant dans la salle et qui perturbant la poursuite de l'intervention de l'avocat.

\*

La Juge frappa de nouveau le maillet. Le silence se rétablit.

Le regard fixé sur les jurés, VERTUS poursuivit.

– Mesdames, Messieurs, Le Sudnordland est un pays libre et indépendant. Nous clamons haut et fort que l'égalité entre les êtres humains est une valeur inaliénable de notre société. Qu'elle constitue le fondement même de notre vision de l'humanité ! Ce procès nous met face

à une épreuve, celle de montrer ce que nous sommes réellement ! C'est dans des circonstances comme celles-ci que nous devons donner un sens à notre démocratie et à la transcendance absolue de notre conception de la notion d'égalité de droits entre individus... !

\*

Le procureur reprit la parole.

– Je suis toujours admiratif des talents lorsqu'ils servent les causes nobles. Mesdames et Messieurs les Jurés, peuple de Sudnordland, je suis fier de votre liberté, car vous la méritez. Mais l'individu pour qui la même liberté est souhaitée dans ce procès, à travers le talent de maître VERTUS, est un monstre. Mesdames, Messieurs. Il ne s'agit pas du responsable d'une ou de deux morts accidentelles. Cette créature est l'auteur, l'instigateur et le responsable de centaines de milliers et même de millions de morts atroces de jeunes personnes, femmes, enfants, personnes âgées sans défense... Sur ses ordres et par son idéologie, des innocents ont été massacrés dans les conditions que nul n'ignore. Des nouveau-nés à peine sortis du ventre de leur mère ont été incinérés vifs, gazés dans des chambres à gaz...

\*

– Non à la libération du despote ! scanda spontanément une voix dans le public.

À sa suite, quelques autres voix scandèrent des phrases approchantes.

– Non à la libération de ce fou ! Non à la libération !

VERTUS reconnut la femme qui avait crié en premier. C'était Jounie. La responsable d'une association des Droits de l'homme.

La Juge rappela la salle à l'ordre.

– Silence s'il vous plaît !

\*

Le Procureur jeta un regard complice en direction du public avant de poursuivre. Puis il se tourna vers les jurés et parla d'un ton posé.

– Cet individu est responsable du plus grand génocide jamais connu par la société humaine. Oui, le respect de nos lois est le fondement même de notre démocratie, de nos libertés, de la dignité que nous reconnaissons à tout être humain. Nous sommes tous des fervents défenseurs de l'égalité de tous devant la loi. N'empêche que, dans une situation d'une telle gravité, la morale de l'histoire de l'humanité doit primer sur nos droits individuels. Oui ! Ce procès est une circonstance malheureuse, car il nous met face aux limites et aux failles de nos lois. Malheureusement, j'ai peur de constater que les lois qui garantissent nos libertés sont utilisées contre nous. Dans ce procès, notre force prend l'aspect d'une faiblesse... Cette faiblesse que Me VERTUS est en train de révéler avec une habileté remarquable. Il veut l'exploiter contre nous.

– Objection ! intervint VERTUS. M. le procureur tente d'influencer les jurés par des attaques personnelles.

– Objection rejetée, rétorqua la Juge. Vous pouvez poursuivre, Monsieur le Procureur.

– Mesdames, Messieurs les Jurés, nous ne devons pas nous laisser piéger par l'exploitation malveillante des imperfections de notre droit. C'est ce que la partie adverse est en train de faire. Rien ne doit nous obliger à cautionner la libération d'un despote sanguinaire sous quelque prétexte que ce soit. Nous le savons tous. Cet individu une fois libéré n'aura qu'une seule et unique ambition : s'attaquer à nos valeurs, à nos libertés et surtout détruire tout ce que nous sommes...

\*

La Juge redonna la parole à VERTUS. Celui-ci s'approcha des jurés comme il le faisait depuis le début du procès. La main droite sur le cœur, il répliqua.

– Oui, c'est vrai, Mesdames et Messieurs, cet homme est un fou dangereux, un « danger social » comme disait mon défunt père. Il est, je peux dire, l'incarnation de ce que nous devons détester au plus profond de nous et avec toute notre force. Mesdames, Messieurs, au sujet de la monstruosité de cet individu, je confirme tout ce que M. le procureur vient de détailler... Oui, l'individu pour qui je plaide la libération est un sanguinaire. En tant qu'humain, je maudis le jour qui l'avait laissé naître, le jour qui a imposé Mammon en personne parmi les humains. J'approuve tous ceux qui veulent que l'on ne puisse plus associer la nature humaine avec la nature de cet individu...

– Où voulez-vous en venir, Maître VERTUS ? demanda La Juge.

VERTUS réagit. – Ça m'insupporte que cet ignoble individu ait un cœur qui bat comme le mien ou le vôtre. Car. Ce criminel est l'incarnation du mal en personne. Il est le symbole du diable. J'aurais souhaité être riche en vocabulaire, mais les qualifications me manquent pour définir cet ignoble individu... Par ailleurs, je sais une chose. Nos lois disent que tout ce qui ressemble à un être humain doit être jugé comme un être humain dans notre démocratie. C'est pour cette raison que je suis là devant vous. Je suis là, non pour défendre ce monstre, mais pour défendre le droit qui garantit nos libertés...

\*

– Voyons, Maître ! l'interpella la Juge, nous n'allons pas rester ici *ad vitam aeternam* !

La juge l'interpelle parce qu'elle a comme l'impression que VERTUS multiplie des phrases et des formulations.

\*

VERTUS reprit sa harangue sans s'émouvoir.

– Oui, Mesdames, Messieurs les Jurés, dit-il. Je suis un être humain...Et je vous assure que je partage parfaitement l'aspect moralisateur de M. le procureur. Mais voilà ce que nous devons garder à l'esprit... Pendant son règne, ce dictateur pratiquait lui-même la justice à vitesse variable contre des personnes qu'il considérait comme des sous-hommes. Sa loi était appliquée de manière discriminatoire et différente selon les origines culturelles, ethniques et les orientations politiques des individus. Voilà pourquoi je suis face à un dilemme en ce qui le concerne. Est-ce que je dois suivre la morale de M. le procureur et soutenir une application partielle de la loi contre une personne uniquement parce qu'il s'agit d'un despote ? Alors, cela m'amènerait d'une manière ou d'une autre à agir comme le despote avait agi lorsqu'il avait le pouvoir. Donc, je lui ressemblerais... Je pense que nous devons refuser cela avec toute la force et l'énergie dont nous sommes capables. Nous ne devons pas agir comme ce fou... Comme cet individu ignoble qui avait créé des camps de concentration où des personnes qu'il avait délibérément désignées comme inférieures étaient persécutées et torturées jusqu'à la mort...

Une main appuyée sur la barre qui le séparait des jurés, VERTUS se tourna vers le public.

– Peut-être ne suis-je pas clair dans ma manière de présenter les choses. Peut-être suis-je dans l'erreur... Mais il y a une chose dont je suis sûr...Considérer cette brute sanguinaire comme un être inférieur est la meilleure façon de lui ressembler. Nous devons agir sans discrimination à

son égard. Il doit être jugé par les lois qui nous jugent. Et lors de la délibération, rappelons-nous des enjeux fondamentaux de ce procès. Est-ce que nous sommes prêts à accepter de lui ressembler pour le punir ou sommes-nous prêts à beaucoup d'abnégation s'il le faut pour être différent de cet ignoble individu ? Restons fermes dans nos convictions sur l'égalité entre humains devant la loi. Restons fermes dans notre principe d'une même justice pour tous. À travers ce procès, nous devons montrer que, dans nos valeurs, il n'y a pas de hiérarchie entre les humains. Que même nos pires ennemis, nous les jugeons avec humanité par les lois qui nous jugent. Sinon, nous allons créer deux types d'individus dans notre société. Nous d'un côté et de l'autre côté ceux qui seront objet de condamnations à travers des règles de droit qui ne s'appliquent pas à nous... En cela, même lorsque nous serions auteurs et responsables des actes que nos lois condamnent lorsqu'il s'agit des autres.

\*

Ce plaidoyer avait créé un doute dans l'esprit du public. La salle se mit à murmurer. La juge tapa sur son bureau pour ramener le silence, mais le public restait houleux. Elle menaça de faire évacuer la salle. Le silence revint après que quelques personnes eurent été expulsées.

Après quelques autres échanges, alors que la situation était en train de tourner en faveur de VERTUS dans une ambiance de plus en plus houleuse, la juge interrompit l'audience et convoqua les deux parties dans son bureau après déjeuner, une heure et demie plus tard. Elle souhaitait évidemment mettre les deux parties en garde contre les attaques personnelles apparues pendant les plaidoyers. Hélas, cela donnerait aussi le temps au procureur général et à son équipe de réajuster leur défense.

9.

VERTUS profita de la coupure pour passer un coup de fil à Karine. Sa décision de partir juste au lendemain le perturbait, d'autant plus qu'aucun signe de son attitude ne prédisposait pour cette option. Ils avaient passé un moment extraordinaire ensemble. Il ne comprenait pas pourquoi elle avait décidé subitement d'interrompre son congé et de repartir sur le continent.

Par chance ou juste un lapsus, elle avait dû rater l'avion de 10 heures. Juste par correction, elle avait laissé un message sur le téléphone portable de VERTUS pour lui faire de cet incident, et lui prévenir qu'elle prendrait certainement le vol de 17 heures.

Sachant que l'audience risquait de finir tard, il n'aurait pas d'autre occasion de la convaincre de rester. C'était le moment ou jamais de rattraper le coup. Elle répondit au premier bip de la sonnerie, comme si elle attendait avec impatience ce coup de fil, alors même qu'ils s'étaient dits au revoir le matin sans convenir d'une suite possible...

– Allo, VERTUS, répondit-elle. Ça se passe comme tu veux ?

– Quoi ?

– Le procès.

– Je ne sais pas quoi te dire, dit-il, hésitant. C'est un procès qui débute.

Tout dépendra de la délibération des jurés.

– Tout le monde ne parle que de ça, déclara-t-elle.

– Ah bon ? Du procès ?

Elle prit une voix triste. – Désolée, VERTUS, mais je n'ai pas le choix...

– Pourquoi dis-tu que...

*Soyons Cohérents*

– Je ne peux pas te souhaiter bonne chance pour ce procès.

Interloqué, il resta silencieux un instant puis s'employa à la rassurer.

– Je ne t'en voudrai pas pour ça, Princesse.

– Pour ne pas te le cacher, précisa Karine, je suis de ceux qui souhaitent que tu perdes ce procès. Pourquoi as-tu accepté de défendre cet individu ? S'il te plaît, ne me dis pas que c'est pour de l'argent ?

Il préféra changer carrément de sujet. – Karine, est-ce que tu ne peux pas rester encore un jour comme c'était prévu dans ton programme ?

– Non. Il faut que je parte.

– Qu'est-ce que tu as de si urgent ? Hier, j'étais avec toi toute la soirée...

– Et alors ?

– Je suis persuadé que rien ne t'oblige à repartir précipitamment à Eststan.

– Non, admit-elle.

– Alors, pourquoi veux-tu partir si vite ?

Karine répondit après un temps de silence, d'une voix contrainte.

– VERTUS, j'ai quelqu'un dans ma vie. Je te l'ai déjà dit. Je culpabilise... à cause de ce qu'il s'est passé...

– Désolé.

– Non, ne sois pas désolé. Tu n'y es pour rien...

Ne sachant pas quoi dire dans ce genre de circonstance, il resta calme.

Karine se rétracta.

– Si ! En fait, je ne suis pas seule dans l'histoire. Tu y es pour quelque chose.

– J'ai comme l'impression que tu es en train de m'en vouloir ?

– Désolée, VERTUS, je ne t'en veux pas. Tu ne m'as pas forcée, tu n'y es pour rien...Mais je suis perdue. Je ne sais pas quoi penser. C'est frustrant... C'est angoissant...

Il tenta d'orienter la conversation vers quelque chose de positif.

– Rassure-moi, demanda-t-il. Tu n'as pas aimé les moments que nous avons passés ensemble ?

– Au contraire, j'ai bien aimé, répondit-elle. C'est ça qui me perturbe. Et c'est bien ça le problème...

– Le problème !

– Oui. Parce que c'était bien. J'étais heureuse, et peut-être que je le suis encore...

– Alors, c'est quoi le problème ?

Elle soupira.

– Le problème, c'est que c'était tellement bien ! À tel point que je me suis même rendu compte que ça faisait longtemps que je n'avais pas passé un moment aussi agréable, comblé de douceur et tendresse. Je me suis sentie aimée, désirée... Je veux même te remercier, car avec toi, je revis... C'est bizarre, j'étais tellement bien avec toi que j'ai l'impression de t'avoir toujours connu. C'est comme si l'on s'était perdu pendant un moment et que je t'aie retrouvé... Désolé, je dis n'importe quoi. Je ne sais pas où j'en suis.

VERTUS sourit.

– Karine, tu sais, cette impression de déjà-vu, c'est l'amour. Tu as juste retrouvé un sentiment que tu ne vivais plus depuis un moment. Peut-être que ton cœur croit l'avoir retrouvé...

– Soit. Mais j’aurais aimé vivre ce moment avec celui que j’aime. L’homme qui partage ma vie, précisa Karine. Ça m’angoisse. Ça me rend malheureuse... Je suis malheureuse.

– Je vois.

– Désolée, VERTUS.

Il ne savait jamais quoi dire quand une femme avec qui il avait passé une nuit agréable lui confiait éprouver du regret et vivait ce moment comme une trahison envers la personne qu’elle aimait.

Karine dut se rendre compte de ce qu’il pouvait ressentir, car elle reprit d’une voix douce.

– Ce n’est pas contre toi, VERTUS...

– Un peu quand même.

– Je sais que tu n’es pas la bonne personne à qui je dois parler de tout ça...

Il décida de prendre sur lui. – Tu sais, Karine. Je suis habitué à entendre des choses dures, et même à faire certaines choses contraires à mes convictions et parce que je dois le faire. Même si j’en souffre...

Sans se rendre compte du fond de sa pensée, il faisait allusion à son sentiment profond au sujet de ce procès et de ce despote dont il plaidait la libération contre sa conscience et son éthique personnelle.

Karine lui coupa la parole. – Ne dis pas ça, VERTUS. J’ai un cœur, et je me doute que tu dois souffrir d’entendre ça. Si vraiment tu éprouves des sentiments pour moi.

À son tour, il tenta de la rassurer. – Je t’aime, Karine. Tu peux me croire, je suis sincère. Ce que je te dis reflète ce que je ressens au plus profond de moi. Mon cœur bat plus vite que d’habitude. Je t’aime, et je

suis prêt à partager tout ce que tu veux avec toi. Si c'est pour ton bien...  
Donc, tu peux te confier à moi.

– C'est ça aussi, le problème, dit Karine. Je ne veux pas te donner de faux espoirs. Je sens que tu m'aimes, mais moi j'aime quelqu'un d'autre...

Sans que VERTUS dise un mot, Karine reprit la parole et tenta d'atténuer ses propos.

– Désolée, VERTUS, dit-elle. Ne prends pas ça contre toi. Je suis plutôt en colère contre moi-même, et c'est toi qui prends. Peut-être parce que tu es là... Je pense que si c'était quelqu'un d'autre, ça serait pareil. Je suis perdue... En acceptant de passer du temps avec toi, c'était comme si je voulais faire du mal à mon homme. Une envie de me venger de son indifférence. Sauf que, là, j'ai l'impression de m'être prise à mon propre piège.

– « À ton propre piège » ? Qu'est-ce que tu veux dire par là ? badina-t-il.

– S'il te plaît, VERTUS, ne joue pas à ça ! Je suis sérieuse. Je te parle de ce que je vis... Il paraît que tu es un bon avocat. Tout le monde en parle... C'est ce que les gens disent de toi depuis tout à l'heure. Tu sais saisir et comprendre les choses...

– Je suis sincèrement désolé, dit VERTUS. Je n'ai pas saisi le sens de ta pensée.

– Eh bien, j'ai le sentiment d'être prise à mon propre jeu. Disons que j'ai l'impression d'éprouver des sentiments pour toi... Peut-être même que je suis en train de tomber amoureuse. Mais je ne suis pas sûre de vouloir que ça arrive, voilà ! Je ne peux pas avoir de l'attirance pour quelqu'un d'autre que mon... sinon, ça voudrait dire que je n'aimerais plus l'homme que j'aime.

VERTUS était ému d'entendre ça. Il chercha ses mots avant de réagir.

– Tu sais..., princesse, dit-il. La grande majorité des gens sont à la quête du bonheur. Si tu es heureuse avec moi comme je le suis avec toi, rien qu'à t'entendre au téléphone, alors c'est une part du bonheur de gagner...

Elle l'interrompit. – Oui. Mais, ce bonheur, j'aurais aimé le vivre avec mon amoureux... Elle sourit. Tiens, tu vois, je te parle comme une adolescente !

Il se retint de rire et lâcha. – Mystère d'amour et caprices de la vie ! Ma belle princesse. Partager les bons moments de la vie avec son amoureux, c'est le souhait de tout cœur aimant sur terre. Sauf que, à côté de nos espérances, il y a les caprices de la vie. Et la vie est trop capricieuse pour nous laisser le choix de disposer de tout. Le hasard a fait que l'on se croise. Par coïncidence, c'est avec moi que tu vis ce bon moment et que tu trouves ce que ton cœur cherchait. Ni toi ni moi ne l'avons choisi. Alors, pourquoi tourner le dos à ce que l'instant nous offre ? Fais comme moi, vis le présent, et laissons l'avenir décider jusqu'où il nous mène.

– Si tu le dis.

– Pourquoi se tourner vers la complication, alors que la vie nous offre une possibilité de tendresse et de simplicité ?

– Tu trouves que c'est aussi simple que ça ! s'étonna Karine.

VERTUS s'esclaffa sans se retenir avant de réagir. – Peut-être pas si simple que ça, mais ce côté simple des choses que l'amour procure à la vie... Bon. Je sais aussi que, malgré toutes les vertus que l'on peut reconnaître à l'amour et au fait d'être amoureux, on ne trouve pas que du bonheur et du plaisir dans l'amour. L'amour ne résume pas tout et même aussi riche soit-il, l'amour n'est pas forcément synonyme du bonheur. Je

te le concède...Karine. Tu aimes ton bonhomme, certes. Mais je pense que tu aimes aussi le bonheur et tu aimes vivre...

– Parce que la vie et le bonheur, c’est toi ! dit-elle avec un ton taquin.

– Non. Mais le bonheur et beaucoup de plaisir, c’est nous deux ensemble.

Il entendit au téléphone que Karine poussait un énorme soupir. VERTUS n’eut pas le temps de s’interroger sur la nature de cette bouffée d’air que la fille lui en donna le sens.

– J’aime t’entendre, avoua-t-elle. J’ai le sentiment que je pourrais t’écouter pendant des heures.

– Et pourtant, tu ne veux pas rester une soirée de plus avec moi.

– Ce n’est pas que je ne veux pas. Mais plutôt je ne dois pas.

– Tu ne dois pas ?

– Écoute, VERTUS dit-elle en prenant un ton solennel, ce n’est pas la première fois que je tombe amoureuse. Je connais les symptômes...

Il sourit malgré lui.

Quelque part, Karine dut l’entendre, ou plutôt, elle se rendit compte elle aussi de ce qu’elle venait de dire, car elle interrompit la conversation.

– Je dois te laisser, dit-elle. Ce n’est pas de gaîté de cœur que je te quitte, mais il faut que je le fasse.

– Tu me fuis ?

– Non. Tout ça, ce n’est qu’une illusion. On peut dire que je suis en train de fuir mes propres émotions.

– Tiens-moi au courant, Karine. S’il te plaît.

– D’accord. Au revoir, VERTUS.

10.

Reprise de l'audience.

Pour la séance de l'après-midi, la salle était encore bondée. Vu la touffeur qui régnait sur l'île, on avait mis en marche la climatisation. Le système d'aération était au maximum.

La séance s'ouvrit par des questions directes entre les deux parties : le Ministère public contre M<sup>e</sup> VERTUS.

Le procureur se leva.

– Dans cette affaire, je ne suis pas en train de défendre une cause personnelle... Mais je défends la société. Je défends notre société, surtout celle de nos enfants, des générations futures... La société de nos petits-enfants innocents. Ceux pour qui je n'aspire qu'à une seule chose : un avenir meilleur dans un monde meilleur. Un monde libre et démocratique... Maître VERTUS, la libération que vous souhaitez avec acharnement pour votre protégé va rendre impossible cette aspiration de monde libre pour nous et pour les générations futures. Mesdames, messieurs les jurés, après tous les crimes que cet individu sanguinaire a faits contre la société, je ne vois pas pourquoi, en retour, nous, représentants de la société, nous devrions opter pour sa libération... !

\*

Vertus réagit.

– Que les victimes attendent une condamnation pour se venger des préjudices subis, répliqua VERTUS, je le comprends : il n'y a rien de plus naturel. Mais la justice n'est pas justice lorsqu'elle est faite par vengeance. J'ai le sentiment que M. le procureur demande aux jurés de venger la société, et non de rendre justice.

– Objection, contesta le procureur. Ces insinuations détournent le sens de mes propos. Madame la Présidente, je demande que les jurés ne prennent pas en compte cette interprétation abusive faite par la partie adverse.

– Objection retenue, dit la présidente. Maître VERTUS, reformulez vos conclusions.

– Je vais le dire autrement : si nous étions dans une société sans lois ni règles de droit, je me laisserais guider par la loi de mes émotions, et je soutiendrais qu'il est inacceptable d'envisager la libération de cet homme. Mais il me semble que le Sudnordland est un pays de droit. Nos lois s'appliquent à tout individu de manière équitable et sans distinction ni discrimination. Alors, je me soumetts à l'application de la loi... En cela même lorsqu'elle va à l'encontre de mes sentiments personnels...

– Maître VERTUS ! l'interpella la Juge.

– Madame la Présidente ?

– Vous ne pouvez pas annoncer une telle chose sans pouvoir la prouver.

VERTUS se tourna vers le banc où étaient posés ses documents. Il prit un porte-documents, l'ouvrit, en sortit un papier et le tint de manière ostensible.

– Madame la Présidente, je suis en mesure de le démontrer, si seulement M. le procureur accepte de répondre à ces quelques questions.

\*

C'était une procédure légale dans le système judiciaire sudnordlandais.

La juge regarda le procureur.

– Acceptez-vous, monsieur le procureur ?

– Oui, dit le procureur. Du moment que c'est prévu par la loi.

\*

VERTUS se dirigea au milieu de la salle et se plaça devant la juge, le regard fixé vers les jurés.

– Monsieur le procureur, dit-il, permettez-moi d'évoquer la Haute Cour de justice sudnordlandaise que nous respectons tous et dont nous reconnaissons l'honorabilité des membres. Les délibérations de cette instance de justice de notre nation sont dignes de respect et de sagesse et sont génératrices des lois et des nouveaux principes de droit de notre démocratie.

– Les jurisprudences, précisa la juge. Maître VERTUS, nous attendons votre question.

– Il y a de cela quelques mois..., dit l'avocat. Plusieurs embarcations de fortune ont chaviré dans la mer Méditerranée. Des milliers de corps d'êtres humains ont été repêchés au large des côtes européennes...

\*

– Nous avons tous suivi ces informations, confirma le Procureur.

\*

– La majorité de ces embarcations sont parties des côtes libyennes et de la Turquie, continua VERTUS. À Eststan, la capitale de notre pays, les associations des Droits de l'homme ont estimé que ces êtres humains morts par noyade étaient les victimes des massacres de masse. Que ces massacres de masse n'auraient pas eu lieu si la Libye avait encore une quelconque stabilité étatique et si la Syrie n'était pas dans une situation de chaos. Sauf si vous contestez ma foi dans ces faits si évidents ?

Le procureur acquiesça. – J'admets que ce que vous dites est en partie vrai.

Sans revenir sur cette nuance, VERTUS poursuivit.

– Ces mêmes associations considèrent que les États qui ont fait la guerre à la Libye sont les auteurs de l'instabilité qui règne dans ce pays et plus largement dans la région du Sahel.

– C'est une hypothèse soutenable, admit le Procureur.

– Ces mêmes associations considèrent que ce drame humain ne doit pas rester impuni et que les auteurs ou responsables devraient répondre de leurs actes devant une cour libre et démocratique.

– Précisez votre question, dit la Juge.

VERTUS fit un tour vers sa table, posa la feuille qu'il avait à la main et en prit une autre avant de poursuivre.

– L'analyse de la situation établie par ces associations le montre, les autorités qui ont orchestré le chaos libyen avaient une vision claire et précise des conséquences de l'opération militaire hasardeuse qui a conduit à l'instabilité de cette partie de la planète. Elles savaient que cela occasionnerait de manière différée ces massacres de milliers de personnes par noyade...

Il s'approcha de son banc, se servit de l'eau, but une gorgée et reprit.

– Mesdames et messieurs les jurés, en amputant ce territoire de toute forme d'organisation étatique, ces chefs d'État et de gouvernement de grandes puissances démocratiques ont purement et simplement déconsidéré et méprisé les populations humaines de cette partie du monde. Ils ont agi comme le tyran de ce procès. Pour accomplir leurs pulsions de pouvoir, ils nous ont imposé le prétexte de l'expansion de la démocratie. Ils se sont appuyés sur la résolution de l'ONU pour justifier l'ignominie de leur barbarie à l'encontre des populations de cette partie de la planète.

– Objection ! s'exclama le procureur. Il s'agit de nos alliés, madame la présidente. Ces propos sont insupportables !

– Poursuivez, Maître VERTUS, dit la juge.

– Madame la présidente, mesdames et messieurs les jurés, le règne de la loi du plus fort appartient à la civilisation des bas instincts. Le fascisme et le nazisme furent l'exemple de cette bassesse. Lors de cette opération militaire contre la Libye, ces chefs d'État et de gouvernement de grandes nations démocratiques dites civilisées se sont inspirés de la barbarie du tyran qui est au centre de ce procès.

– Je ne vois pas en quoi cela concerne la libération de ce despote, fais remarquer le Procureur.

VERTUS fit mine de n'avoir pas entendu la remarque. Il poursuivit son plaidoyer.

– Les dirigeants de ces grandes puissances savaient qu'il y avait près de trois millions d'immigrés en Libye. Ces mêmes dirigeants étaient au courant des aspirations de ces immigrés : la quête d'une vie meilleure dans un monde de paix. En d'autres termes, la recherche d'une zone de paix relative de la planète. Ce que la Libye de l'époque du dictateur représentait pour eux. C'est surtout ce que l'Occident représente pour le monde. La terre de Paix. Donc, ils savaient que la déstabilisation de la Libye allait obliger ces immigrés à braver la Méditerranée pour gagner l'Europe.

– Admettons, dit le procureur. Il va sans dire que je suis indigné du sort de ces pauvres gens et contre toute forme de barbarie. Mais j'attends toujours votre question.

VERTUS précisa sa question, mais de manière détournée.

– C'est pour cette raison que ces associations des Droits des Humains avaient décidé de porter plainte pour assassinat volontaire de masses

contre les instigateurs implicites de ces massacres conformément aux articles de loi de notre pays.

– Soyez plus précis, maître, lui ordonna la juge.

Il fit quelques pas vers les Jurés tout en lisant la feuille qu’il tenait à la main.

– La haute juridiction de notre pays a déclaré un non-lieu contre la plainte de ces associations. Notre justice a estimé que les poursuites judiciaires contre ces dirigeants n’avaient aucun sens puisque ce sont nos alliés. Les associations ont par la suite déposé une seconde requête en vue d’obtenir une condamnation par contumace à titre symbolique pour faire justice à l’histoire de la civilisation, mais la Haute Cour a encore réagi par un non-lieu. Mesdames et messieurs les jurés, madame la présidente, c’est sur le fondement de cette jurisprudence que ma demande de libération du despote est motivée !

– *Quelle* jurisprudence ? demanda le procureur, l’air énérvé.

VERTUS répondit d’un ton calme et posé.

– Nous le savons tous, ce dictateur sanguinaire est condamné parce qu’il est l’auteur et le responsable de crimes abominables. Il est condamné parce qu’il est l’instigateur direct et indirect des massacres délibérés de populations qu’il considérait comme étant « de nature inférieure ». Mesdames et messieurs les Jurés, ne pensez-vous pas que lorsque l’on prétend que le peuple africain n’est pas entré dans l’histoire de la civilisation et que l’on orchestre peu après une opération occasionnant un massacre par noyade à grande échelle, la notion de « nature inférieure » n’a pas pesé dans la balance au moment de prendre certaines décisions ? On peut carrément s’interroger sur l’analogie entre la planification implicite de

noyades dans la Méditerranée et la liquidation planifiée d'êtres humains dans les chambres à gaz.

– Ce n'est pas possible ! hurla le Procureur. Je ne suis pas le défenseur des nazis, vous mélangez tout à votre aise, dans ce procès !

VERTUS arbora une expression étonnée.

– Vous n'allez pas m'accuser d'amalgame parce que je me pose la question de l'analogie entre les faits ?

\*

Le procureur inspira et souffla à fond pour retrouver son calme.

– Cher Maître, la défense d'une cause, aussi noble soit-elle, ne doit pas laisser la place à l'exagération et aux assimilations hasardeuses... Il me semble que les deux réalités ne sont pas comparables, même si— et j'en suis conscient —elles ne doivent pas être soumises à un quelconque critère de hiérarchie, car il ne peut y avoir de hiérarchies entre des terreurs de cette ampleur. Mais j'estime que ce genre d'argument cultive la confusion. C'est un procès déplacé, inapproprié, voire même négationniste...

\*

– Je pense plutôt que c'est du négationnisme implicite de dissocier des faits de même nature dans le but d'imposer une différence de perception entre des réalités dont les similitudes sont manifestes.

\*

Devant cette insinuation, le procureur vit rouge.

– Maître VERTUS, seriez-vous en train de me qualifier de négationniste ?

– C'est une conclusion que je n'oserais pas me permettre... Même si vous venez vous-même de m'attribuer ce titre, ironisa VERTUS.

\*

Voyant qu'il avait réussi à déstabiliser le procureur en le mettant en colère, la juge intervint pour suspendre l'audience et fit signe aux deux parties opposées de s'approcher.

– Lundi, l'audience sera ouverte à 14 heures. Vous aurez deux heures et demie d'échanges, pas un instant de plus. Ensuite, le jury procédera à la délibération. Est-ce que nous sommes d'accord ?

VERTUS sentait derrière eux la salle tendue. Certaines personnes dans le public affichaient ouvertement leur opposition contre toute décision autorisant la libération du despote.

Tout cela était excellent se disait VERTUS ! Plus les esprits seraient chauds, plus la polémique flamberait autour du non-lieu assené à la plainte du Collectif.

Lorsque les deux parties eurent donné leur assentiment pour le report d'audience, la présidente de séance tapa le maillet.

– La séance est suspendue. Elle reprendra dans quatre jours, lundi à 14 heures. Mesdames et messieurs, veuillez quitter la salle dans le calme, s'il vous plaît.

**11.**

La majorité de fonctionnaires qui travaillaient sur l'île de Schwarze-Löch vivait sur le continent et venait juste pour accomplir leur mission de fonction publique. La plupart rentrait chez eux le week-end. Comme il y avait plus de quatre heures de vol pour rallier l'île depuis le continent, la semaine des continentaux s'arrêtait le jeudi à 16 heures, et l'avion des fonctionnaires partait à 17 heures.

Comme nombre de fonctionnaires venu du continent, VERTUS bénéficiait d'un billet aller-retour, mais il préférait rester sur l'île tout ce week-end jusqu'à la reprise de l'audience le lundi. Le séjour sur l'île était réservé à une catégorie de personnes bien précise : les anciens agents des services secrets sudnordlandais, certains anciens officiers de l'armée, ainsi que des personnes étrangères ayant risqué leur vie pour rendre des services importants au pays. C'était aussi son cas à lui, en tant qu'ancien officier de forces spéciales de l'armée secrète sudnordlandaise.

\*\*\*

Ce vendredi après-midi le temps était agréable sur l'île de Schwarze-Löch. Il faisait très chaud, on peut même dire qu'il faisait beau. Tel que les populations des zones tempérées de la planète perçoivent le temps. Il fait beau, lorsque la température est très élevée. Sur les panneaux électroniques d'information de la ville, le thermomètre affichait 39°C.

VERTUS décida de bien profiter de son week-end pour se changer les idées. Après une petite balade dans les secteurs autorisés de l'île, il alla

à la recherche d'un bistro pour se rafraichir. Boire un verre et contempler le paysage.

Comme par tactisme, il s'orienta vers la côte. Guidé par la taxie, VERTUS aperçut un bistro non loin de la plage. C'était un des trois endroits de l'île où tous les habitants se retrouvaient. Paillote, vue sur la plage, l'océan, etc. Une aubaine pour un continental en quête de lieu vivant. C'était le cas de VERTUS.

Habituellement, il vivait à Eststan, la capitale du pays. Ville située dans une région tempérée. En cette période, là-bas, l'automne approchait de l'hiver. Le mercure passe difficilement au-dessus de 5°C.

La quasi-totalité des bistros se trouvait sur la côte, face à l'océan. Un paysage contrastant le réel et l'abstrait surfond de l'immensité de l'étendue de l'océan, qui se perd dans un vide infini et semble occultée par l'horizon. Les reflets des rayons du soleil donnaient un éclat particulier à chaque corps sur lequel ils finissaient leur course effrénée de 8 minutes entre leur point de départ et la terre. Un paysage parfait où plutôt l'endroit idéal pour contempler et vivre la beauté de la nature et les beautés des natures.

Cette forte chaleur chauffait le front et les tempes et desséchait le gosier. Oui, ce temps imposait de s'abriter à l'ombre. Surtout il invitait à la dégustation de la fameuse bière locale. Cette bière avait la réputation d'être le parfait antidote contre la chaleur de l'île. Les bistros étaient d'excellents fournisseurs de ces gros bocks de bière fraîche qui faisaient converger toutes les âmes libres de l'île.

Comme tout le monde, VERTUS entra dans le bistro et se dirigea au comptoir.

– Bonjour Madame, dit-il à la serveuse.

Celle-ci répondit sans se poser la question de qui il s'agissait. VERTUS se plaça devant le comptoir.

– Un grand verre de bière, s'il vous plaît... Une brune locale de préférence. Ensuite, il sortit s'installer sous la paillote, face à la mer.

\*\*\*

Les habitants de cette île avaient la réputation d'être accueillants. Bizarrement, depuis que VERTUS était dans ce bistro face à son grand verre de bière personne ne lui avait adressé la parole. Même pas une simple salutation. Au contraire, les chaises se libéraient progressivement. Les uns après les autres, les clients vidaient leurs verres et partaient pour le bistro voisin. D'autres allaient s'installer sur la digue. Celle qui séparait la partie sablée de la plage située à trois mètres plus bas et la partie surélevée du centre-ville pour prévenir le débordement de vague vers la partie habitée.

Sans s'en rendre compte, VERTUS vida son premier verre.

– Un autre verre, madame, s'il vous plaît ! dit-il. Elle est bonne, cette bière.

La dame qui faisait la serveuse sortit de sa réserve et vint lui parler.

– Avez-vous remarqué qu'un à un, mes clients s'en vont ailleurs ?

– Je n'ai pas fait attention, répondit VERTUS. Dites-moi, Madame... Vous n'allez pas fermer à cette heure !? Surtout avec ce beau temps.

– Non ! Personne ne ferme à cette heure-là. Il n'est que quinze heures...

– Hein ! Il fait beau ! ajouta VERTUS en lui faisant un sourire. Sans rendre le sourire, elle lâcha.

– Vous n’êtes pas le bienvenu chez nous... ! C’est à cause de vous que les gens... les vraies gens s’éloignent... Ils s’éloignent d’ici.

– À cause de moi !? s’étonna VERTUS.

Elle rétorqua, d’un ton sec. – Oui ! Tout le monde ici réagirait de la même manière contre les mauvaises odeurs répulsives...

– Odeur répulsive... Moi !?

Elle assumait ses propos avec un ton cynique. – Pour nous, vous faites partie de ce qu’il y a de répugnant sur terre.

– Qu’est-ce que vous me reprochez, au juste ? demanda VERTUS.

– Vos sales idées... Celles que vous portez ont une odeur fétide. Ça vous colle à la peau et elles font fuir le monde.

– Je ne fais que boire mon verre tranquillement ! rétorqua VERTUS.

Comme si elle ne l’avait pas entendu. Elle prit un petit ton ironique.

– Monsieur... vous devez partir d’ici !

– Qu’est-ce que j’ai fait pour...

Avant qu’il ne termine sa phrase, elle haussa le ton.

– Tous mes clients sont partis... Eux, au moins, ils ont le choix ! Moi, non... La loi m’interdit de refuser de vous servir... Mais sachez-le. Être là, avec vous, ce n’est pas ce dont je raffole. Au contraire ça m’insupporte... Sauf que je suis obligé de rester...

– Qu’est-ce que vous insinuez dans vos propos ? lui demanda l’avocat.

– Je crois que vous avez compris... Vous êtes un avocat... Vous avez l’intelligence de comprendre...

Au fond il fit une analogie avec Kacy. Mais aussi dans la journée, c’était la deuxième fois qu’il entendait que les avocats ont, de fait, une faculté de tout comprendre.

– Malheureusement, je ne comprends rien, dit-il. Soyez plus claire.

– Monsieur, je ne peux pas être plus précise... L'un de nous deux doit quitter ce lieu... Ici, je suis chez moi ! Allez défendre votre héros ailleurs...

VERTUS fut heurté par les propos de cette femme. Surtout le fait qu'elle dise qu'il défendait son héros. Car ce tyran n'avait rien d'héroïque pour lui, se dit-il. Mais il se réserva de ne pas répondre. De toute manière, il savait que ça allait être dur et qu'il fallait se préparer à prendre sur soi.

Sous les regards agressifs de quelques clients qui n'étaient pas encore partis, VERTUS abdiqua. Il sortit un billet dans son portefeuille et le posa sur la table.

– Votre consommation ! dit-il d'une voix haute. Il était déjà debout. Ensuite il quitta le lieu en disant. Gardez la monnaie !

Tout le monde le regardait avec dédain. Il sortit du bistro et se dirigea vers la plage où quelques personnes profitaient de la douceur du temps. Il y avait un vent un peu chaud, mais doux. Une atmosphère tendre offerte par une combinaison naturelle : océan, soleil et sable. VERTUS tenta de se consoler d'une autre manière. « – D'une certaine façon, c'est un mal pour un bien » se disait-il. Lui qui aimait les belles filles, la plage lui offrait la vue sur des filles splendides, agréables à regarder. C'était bien l'exercice qu'il s'était assigné dans sa solitude, se rincer l'œil en faisant semblant de contempler les vagues et le reflet du sable à la plage.

**12.**

À son retour à l'endroit où il était logé, VERTUS s'assit sur le canapé cherchant à se souvenir de quelque chose de positif pour effacer l'animosité qu'il venait de subir. Les images de la veille firent tout de suite surface dans son esprit. Il se mit à ressasser la soirée agitée en compagnie de Karine et le départ brusque de celle-ci, le matin. Plongé dans ses pensées, il commençait même à somnoler lorsque son téléphone se mit à sonner. « C'est cette brute », se dit-il en pensant à la Directrice de l'Agence de renseignement. Il resta allongé. Il voulait se déconnecter de tout ça pendant un moment. Le téléphone était dans son attaché-case, posé sur le meuble où se trouvaient tous ses brouillons.

Le téléphone sonna de nouveau, encore et encore. Cette sonnerie devint agaçante, il se résigna à bouger et se leva pour couper le son de l'appareil. Avant de faire sa manip, il jeta un œil sur l'écran et, surprise ! c'était le numéro de Karine. « – Qu'est-ce qu'elle me veut encore, se dit-il. Si c'est pour me dire qu'elle regrette d'avoir trompé son « homme », je ne dois pas être la bonne personne ni pour ce genre de confidences ni pour lui servir d'exutoire ».

Le téléphone sonna de nouveau, VERTUS décrocha. Karine lui fit savoir que, finalement, elle avait décidé de rester avec sa tante comme c'était prévu. VERTUS lui proposa de se voir, juste pour quelques minutes. Elle accepta.

Contrairement à la proposition que VERTUS lui avait faite, Karine ne souhaitait pas s'afficher avec lui en public à cause de la réputation qu'il s'était construite sur l'île. Elle appréhendait d'être prise pour la complice de l'Avocat du tyran. Karine proposa de passer chez lui. VERTUS accepta.

Cette proposition l'arrangeait car il n'avait vraiment pas envie de sortir, au risque de revivre l'animosité des habitants de l'île.

Karine prévint qu'elle allait dîner avec sa tante. Une façon de dire qu'elle n'allait pas rester longtemps. Ce que VERTUS traduit en « soi réactif. Il faut faire vite ».

\*\*\*

Trois quarts d'heure après, la sonnerie de l'interphone sonna. VERTUS se précipita. C'était Karine. Lorsqu'elle arriva devant sa porte, ils se firent la bise. Elle était vêtue d'une robe longue en cachemire, ses tongs de l'autre fois, avec un sac à main assorti à sa robe.

VERTUS lui fit signe, elle entra et l'attendit à un ou deux mètres de lui. Il ferma la porte. À peine tournés vers elle, ils se serrèrent très fort, l'un contre l'autre. VERTUS la plaqua contre le mur, colla ses lèvres contre les siennes et introduisit sa langue... Et ils firent l'amour sans même se donner le temps d'échanger un mot.

### 13.

Samedi après-midi, VERTUS retourna à la plage. Pour éviter l'incident de la dernière fois, il fit attention de ne pas s'approcher des gens. Il se fit discret. Assis tout seul dans un coin, éloigné du monde, pendant un moment, il crut que l'animosité était apaisée, car les choses semblèrent bien se passer.

Le temps était meilleur, VERTUS contemplait la beauté de la nature... Et cette douceur du temps le plongea dans ses pensées. Il se disait : « Hormis l'animosité des habitants, tout est beau sur cette île. Le temps, le paysage, les filles à la plage. Un mélange fascinant de beauté et de charme naturel. Les filles sont hyper sexy dans leurs tenues fines et dénudées... C'est bien ici qu'il fallait être à cet instant précis de la vie et j'y suis... ».

De l'endroit où il se trouvait, VERTUS épiait toutes ces jolies natures qui exhibaient leur beauté sous l'effet des rayons du soleil qui ne cessaient d'en amplifier l'éclat. Comme beaucoup d'hommes, il profitait de l'occasion... Malgré le spectacle agréable offert par la plage, l'altercation de la veille était encore très présente dans son esprit. L'attitude de la propriétaire de ce bistro l'avait considérablement heurté. « – Je pue, se disait-il, mais pas le billet qui sort de ma poche... Car elle avait pris sans se poser la moindre question de leur origine. C'est ça les gens aujourd'hui. Elle me trouve répugnant, mais garde toute son affection pour l'argent qui sort de ma poche... Pourquoi n'a-t-elle pas refusé mon pourboire... !? C'est bien une commerçante, une vraie... ».

VERTUS était encore dans les profondeurs de ses pensées, lorsqu'il entendit une voix de fille s'approchant.

– C’est lui, dit la fille.

– Cet homme ? lui demanda le jeune qui l’accompagnait.

– Oui, précisa la fille. C’est cet avocat de merde. Il faut que je lui dise, en face, ce que je pense de gens comme lui.

VERTUS leva les yeux et aperçu le regard d’une jeune femme et un jeune homme, presque du même âge. Les deux se dirigeaient vers l’endroit où il se trouvait. « – Qu’est-ce qu’ils me veulent encore, ces gens ? se dit-il ». Arrivées à sa hauteur, les deux personnes s’arrêtèrent debout face à lui. Pour éviter de créer des tensions, VERTUS décida de rester assis. En les observant de près, il se souvint de cette fille. Celle dont il admirait l’effet du maillot sur le corps.

De près, cette prouesse de la nature était dans tous ses états, splendide... , belle comme un mythe. Si la beauté était une arme, alors rien ne pouvait résister à cette fille, se dit-il. Il savait que ce n’était pas un rêve parce qu’elle était là, devant lui, comme une eau prête à se déverser sur sa peau. S’il s’en tenait qu’aux propos qu’il venait d’entendre, c’était plutôt de l’eau bouillante. Donc, si elle se déversait, ce ne serait certainement pas pour lui faire du bien, mais pour le brûler.

Sans attendre, la fille l’interrogea. – Pourquoi défendez-vous ce monstre !?

– Ça recommence ! dit VERTUS d’une voix éteinte.

La fille réagit tout de suite. – Monsieur, je préfère vous dire les choses comme je les pense... Ça m’insupporte de vous voir ici, à cet endroit... Qu’est-ce que vous faites sur cette plage ? Personne ne veut de vous ici.

– Écoutez ! Écoutez-moi, Madame...

Elle lui coupa la parole.

– Non ! C'est moi qui vous demande d'écouter. Vous voulez nous avoir par la ruse en faisant croire que vous ne partagez pas ce qu'il incarne... Alors, pourquoi le défendez-vous avec autant d'ardeur... ?

VERTUS tenta une seconde fois de raisonner la fille.

– Si vous ne voulez pas m'écouter, alors...

Elle l'interrompit une fois de plus et haussa le ton. – Vous n'êtes qu'une de ces merdes de fascistes antisémites haineux...

– Je ne vous laisserai pas dire ça ! rétorqua VERTUS.

– Je dis ce que je veux, insista la fille.

VERTUS. – Vous dites n'importe quoi ! s'indigna-t-il. Vous ne me connaissez pas et vous osez... ! Je ne suis pas antisémite.

– Vous l'êtes ! maintint la fille.

– Qui vous donne le droit de m'insulter ?

– Ça n'est pas une insulte, mais un constat censé et objectif, répondit la fille.

– « Un constat », répéta VERTUS. Il est fondé sur quoi ce constat...

Elle prit un ton ironique. – Il paraît qu'il n'y a que la vérité qui blesse. Votre attitude confirme l'adage...

– Quel adage ! hurla VERTUS. Je ne suis pas antisémite.

– Assumez ce que vous êtes ! Merde... Pourquoi avez-vous honte ?

VERTUS comprit qu'il ne fallait pas laisser cet échange évoluer en une dispute comme le souhaitait la fille. Il baissa le ton.

– Pourquoi m'attribuez-vous autant d'ignominies, alors que vous ne me connaissez pas !?

– Ni moi ni personne n'a envie de vous connaître sur cette île ! hurla la fille.

Il persista dans son intention de la raisonner. – À votre place, je commencerais par faire l'effort de connaître quelqu'un avant de le juger aussi méchamment.

– Des gens comme vous sentent le fascisme, lui répondit la fille.

– Vous comprenez que c'est insupportable de se faire insulté de fasciste.

Elle persista. – Vous êtes fasciste... Ce que vous êtes est reconnaissable par l'odeur qui se dégage en vous.

– Quelle odeur !?

– Cette odeur dégoûtante qui souille cette plage.

VERTUS voulut réagir, la fille s'éloigna de quelques pas et s'adressa au garçon qui l'accompagnait. – Ça pue le facho à cet endroit ! Partons d'ici, dit-elle à son ami, puis elle se tourna vers VERTUS. Vous devez quitter ce lieu... et nous épargner l'odeur « Nazi-abonde » qui se répand en vous dans cet endroit si merveilleux que la nature nous a offert. Partez d'ici ! Partez de cette île... On ne veut pas de vous ! Personne ne veut de vous ici...

La fille commença à faire quelques pas. Mais le jeune garçon ne la suivit pas. Il resta debout juste devant VERTUS. C'était comme s'il voulait lui mettre la pression de quitter ce lieu avant qu'ils partent.

Dans la tête de VERTUS, sa patience et sa tolérance avaient atteint les limites. Ces deux jeunes commençaient à l'agacer sérieusement. Malgré cela, il décida de garder son calme. Il fixa le garçon et lui demanda d'une voix posée.

– C'est quoi votre problème !? Qu'est-ce que vous me voulez ?

– Vous êtes un facho ! répondit le garçon. C'est ça mon problème.

– Non, contesta VERTUS. Vous vous trompez sur moi, je ne suis pas ce que vous pensez...

La fille hurla. – Vous êtes un fasciste, reconnaissez-le ! Et partez d'ici !

– Monsieur. VERTUS interpella le garçon qui semblait presque à l'écoute.

– Vous n'êtes pas chez vous sur cette plage..., dit le garçon.

La fille ajouta. – Et sur cette île...

– Ni l'île ni la plage ne vous appartiennent personnellement, répondit VERTUS.

– Partez d'ici ! Laissez-nous tranquilles ! Voilà ce que je veux, redit la fille.

VERTUS resta silencieux un petit instant, ensuite il leur fit une proposition.

– Vous voulez que je parte ? Bon... Je vais partir... Mais seulement, si vous et votre compagnon...

– Il n'est pas mon compagnon ! lui coupa la fille.

– Désolé ! dit VERTUS. Vous et votre ami. Peu importe...

Le garçon le pressa. – Dites ce que vous avez à dire et partez d'ici.

– Oui, je vais partir maintenant. Mais seulement, si vous m'accordez deux minutes.

– Vous êtes sérieux !? lui redemanda le garçon.

VERTUS. – Je suis sérieux... Je vous promets de retourner m'enfermer là où je suis logé jusqu'à mon retour. Et le lundi après-midi, je partirai juste à la fin de l'audience... Je n'attendrai même pas la délibération des jurés !

Le jeune homme baissa le ton. – Qu'est ce qui prouve que vous allez le faire ?

– Ma promesse.

– Les gens comme cet homme se croient tout permis, dit la fille. Ils n’honorent pas leur parole...

– Je coûte ma parole, répondit VERTUS.

– Quoi !?

La fille hurla, alors qu’elle n’avait pas compris ce que voulait dire, « Je coûte ma parole ».

VERTUS explicita. – Ma parole est le prix de mon honneur... La « parole donnée » est ce que je vau... Croyez-moi, je suis loyal... Je ne trahis jamais mes promesses.

– Allez-y ! On vous écoute..., lui dit le jeune homme.

La fille l’interrompit. – Je ne parle pas avec les ennemis des juifs... Rester là à écouter quelqu’un comme vous serait une insulte à la mémoire de mon grand-père...

– Son grand-père a été déporté, précisa le garçon.

La fille poursuivit. – Si je pense à tout ce qu’il a vécu, il m’est impossible de discuter avec un rejeton du nazisme.

– Laisse-le parler ! lui cria le garçon.

– Pourquoi ! dit la fille.

Le garçon la rassura. – Parce qu’après, il va partir, il va nous laisser tranquilles.

À la manière dont le jeune garçon avait parlé, VERTUS sentit que ce message dissimulait une forme de menace. De son côté, la fille étant rassurée par l’attitude de son ami, elle se tut et fit un petit écart.

VERTUS s’exprima. – Vous ne pouvez pas le croire, mais je suis entouré de beaucoup d’amis de cultures juives et communistes... Ceux dont les grands-parents ont connu la déportation.

- Ça ne veut rien dire, lui fait remarquer le garçon.
- Je suis d'accord avec vous que ça ne veut rien dire...
- Les juifs, ça ne veut rien dire pour vous !? hurla la fille.

VERTUS précisa. – Je fais allusion au fait que clamer l'amitié des personnes d'origine juive ne change en rien la haine qui anime un antisémite... C'est ce que je veux dire par là !

– Hm. D'ailleurs, vous êtes le mieux placé pour le savoir, lui renvoya la fille.

VERTUS poursuivit sans tenir compte de l'insinuation. – Lorsque je dis « ça ne veut rien dire » c'est parce qu'un humain est égal à un autre... Peu important ses origines. Il n'y a pas d'humains plus ou moins humains que d'autres... Je pense que le type qui hait les juifs, seulement parce qu'ils sont juifs, hait l'humain en général... s'il n'avait pas de juifs, ce type déverserait sa haine sur d'autres Êtres humains... De ce fait, haïr un humain seulement parce qu'il est d'origine juive, c'est haïr l'humanité tout entière.

La fille l'interrompit. – Vous ne pensez pas qu'avec tout ce qui s'est passé, les camps de concentration, les chambres à gaz, etc. les juifs...

VERTUS l'arrêta. – Mademoiselle, je suis peut-être dans l'erreur... Mais il me semble évident que déterminer une partie de la population comme privilégiée ce n'est, ni plus ni moins, qu'une manière de l'exposer au mépris injustifié des esprits faibles... Nombre de personnes d'origine juive souffrent de ce statut qui semble donner l'impression qu'elles seraient différentes des autres humains... Dans les Chambres à gaz, les nazis ont abominablement massacré des Êtres humains... Leurs identités distinctives n'étaient qu'un prétexte pour exprimer la haine de l'humanité qui animait ces ignobles sanguinaires. C'est la même chose pour les

jihadistes qui, sous prétexte d'aimer Dieu, haïssent l'Être humain. Pareil pour les sionistes qui occultent leur haine de l'humain par l'attitude qu'ils affichent contre les Palestiniens au nom d'une soi-disant « défense de la cause juive ». Je pense que lorsque l'on prétend défendre la cause de ceux qui ont subi la raideur de la barbarie et des abominations du nazisme, on s'interdit de faire quoi que ce soit qui peut ressembler d'une manière ou d'une autre aux aspirations et aux actions du nazisme... On se l'interdit, quelle qu'en soit la nature de la tentation.

– De toute façon, je ne suis pas sioniste, dit la fille.

– Je n'ai rien dit de tel, lui fit remarquer VERTUS.

La fille revint à la charge. – Revenons à l'essentiel.

– Je vous écoute, dit VERTUS.

– Si vous croyez à tout ce que vous dites... Alors, pourquoi avez-vous accepté d'être l'avocat du diable ?

VERTUS regarda sa montre et vit que les deux minutes étaient écoulées.

– Comprenez-moi bien, je suis peut-être l'avocat de cet homme..., comme vous le dites... Mais je ne fais que défendre ma différence avec ce monstre sanguinaire... Cet individu avec qui je ne veux avoir aucune ressemblance..., voilà, en refusant de le considérer comme différent des humains, je n'adopte pas sa vision du monde ni la manière dont il a agi envers ceux qu'il considère comme différents de lui...

– Vous avez plaidé pour qu'il soit jugé comme tout le monde, dit le jeune homme.

– Avec les mêmes droits que nous, par exemple, complète la fille.

On croirait que ces deux jeunes n'avaient pas saisi le sens de ce que VERTUS venait de dire à l'instant même. Il resta un peu silencieux, puis il répondit.

– Vous pensez qu'il est un être inférieur qui n'a pas le droit d'être traité comme les autres...

Elle le coupa. – Pour moi les êtres inférieurs n'existent pas. Mais...

– Oui ! Mais pas lui ! Vous voulez dire ?

– Ce monstre est un ignoble criminel... ! un sanguinaire..., précisa la fille.

VERTUS fixa le regard de la fille.

– Criminel, ça tout le monde le sait... Sanguinaire, personne ne le conteste... Mais « être inférieur », c'est comme ça qu'il a désigné les autres pour extérioriser sa haine de l'humain... Moi je refuse de l'imiter ou de m'inspirer de son ignoble vision de l'humain comme les autres semblent le faire avec une habileté remarquable... Cela n'engage que moi... Par contre, ceux qui veulent le suivre sont libres de le faire, voire même de penser et d'agir comme lui...

Les deux jeunes étaient captivés par son discours et l'écoutaient attentivement. VERTUS arrêta de parler un moment, puis reprit.

– Je ne veux pas marcher sur le sentier des hiérarchies entre les humains que ce fou a tracé. Moi je refuse d'appliquer sa vision du monde..., voir même contre sa propre personne... ! Voyez-vous ! Je refuse de m'associer à tous ceux qui s'en inspirent... Parce qu'en face de moi, il n'existe ni noir, ni juif, ni blanc, etc. En face de moi, je ne vois que l'Être humain dans sa diversité et ses différences. D'ailleurs, ça me semble être un potentiel de richesses et de forces pour la société humaine.

**14.**

Lundi à quatorze heures, à l'ouverture de l'audience la salle était remplie comme les fois précédentes. Maître VERTUS déroula son plaidoyer en citant nommément plusieurs personnalités, dignitaires et anciens dirigeants des pays qui étaient visés dans la requête du Collectif de Droits de l'Homme qui avait abouti à la prononciation d'un « non-lieu » par la Haute Cour de Justice.

Le procureur réagit à ces propos. – Madame la Présidente, je rappelle à Maître VERTUS que les noms et prénoms de personnalités et dirigeants que vous venez d'énumérer sont ceux de nos alliés... La Haute cour de Justice est dans ses droits lorsqu'elle décide la prononciation d'un « Non-lieu » contre la requête de ce Collectif. Dans sa sagesse, elle a estimé que, les dispositions prévues dans l'article 272<sup>7</sup> du Code pénal ne s'appliquent pas à nos alliés, quel que soit la nature de leurs actes...

\*

VERTUS insista. – Je souhaite que le Jury prenne en compte le fait que, la Haute juridiction de notre pays a écarté toute possibilité de poursuite et de condamnation contre une catégorie d'individus, alors même que les conséquences de leurs actes constituent une violation flagrante des dispositions des Articles de loi sur lesquels notre justice est fondée, et je précise que ce sont ces mêmes lois qui justifient la condamnation et le maintien en détention de certains despotes et criminels qui seraient enfermés dans nos prisons... Ça me paraît important de le noter... Et je me permets aussi de rappeler que les décisions de la Haute

---

<sup>7</sup> Voir à la fin du livre. Annexe.

juridiction sont génératrices des nouvelles règles de droit de notre démocratie...

\*

La Juge demanda au jury de prendre en compte la demande de VERTUS.

Le Procureur rétorqua. – Dans ce cas, le jury doit aussi prendre en compte le fait que ces autorités sont allées en Libye pour sauver la population de Benghazi en proie à l'armée de Kadhafi...

\*

VERTUS contesta cette affirmation du Procureur.

– Ça ne fut qu'un prétexte..., une interprétation fallacieuse de la réalité pour justifier la guerre... Mesdames, Messieurs les Jurés deux millions d'immigrés vivaient en Libye lorsque Monsieur Kadhafi était au pouvoir... Sauf si Monsieur le Procureur veut nous démontrer que ces étrangers faisaient partie d'un club de stoïciens... Qu'ils étaient animés de pulsions masochistes. Que celles-ci les avaient incités à aller dans ce pays en quête de la tyrannie du dictateur libyen.

\*

– Objection ! dit le Procureur. Les insinuations de Maître VERTUS sont abjectes et fondées sur des opinions subjectives.

– Objection retenue, approuva La Juge. Le jury ne le prendra pas en compte. Maître VERTUS reformulez votre argument.

\*

VERTUS reprit. – Voilà, j'estime que les arguments avancés pour justifier les bombardements de ce pays ont été fabriqués de toute pièce. En plein 21<sup>e</sup> siècle, ce genre de prétextes est une insulte à la raison... Une insulte à l'intelligence de la plèbe du tiers monde par la caste de bandits...

C'est une preuve flagrante de mépris des peuples du sud par la barbarie des puissants du nord... La Barbarie des ceux qui se considèrent comme des êtres supérieurs. Ceux qui se croient investi de tous les droits et de la liberté de foutre la merde partout dans le monde...

La juge l'interpella. – Maître VERTUS, faites attention à ce que vous dites.

L'Avocat prit un ton solennel. – J'espère que faire attention n'interdit pas de se poser la question sur une possible similitude entre la cruauté de ces gens-là et la monstruosité des jihadistes ? Objectivement, l'un plus que l'autre, je suis incapable de mettre un ordre hiérarchique pour savoir lesquels des deux assassinent, terrorisent et terrifient la vie de gens de la plèbe.

\*

Le Procureur prit un air scandalisé. – C'est à ce point que vous défendez Monsieur Kadhafi ! Vous défendez un dictateur contre la démocratie ? Cher Maître.

\*

VERTUS s'indigna. – Monsieur le Procureur, dans nos sociétés et principalement dans la société des biens pensants, il est coutume qu'une opinion soit objet de stigmatisation lorsqu'elle défend la vérité objective contre la vérité officielle. Celle qui nous est imposée par les puissants... Ceci dit, je comprends que vous soyez scandalisé. Il n'empêche que, dans cette affaire, il y a bien massacre de masse d'Êtres humains... Si l'on estime que la politique qui a abouti à ces massacres était pratiquée au nom de la démocratie ? Alors, oui ! Je suis contre cette conception de démocratie parce qu'elle me semble ignoble et sanguinaire...

– Maître, vous êtes conscient de vos propos ? lui dit la Juge. Les mots ont un sens ! Vous le savez ?

VERTUS persista. – C'est parce que les mots ont un sens que je pèse chacun de mes mots... Je suis choqué d'entendre que je soutiens un dictateur, uniquement parce que je dénonce des massacres de masses... Mesdames et Messieurs, la démocratie est une des conceptions humaines d'organisation d'une société, un ensemble de valeurs éthiques et morales, c'est la cohabitation des diversités, des différences, des divergences et des antagonismes dans un but commun, le bien-être social. Contrairement à ce que le formalisme que soutient la partie adverse laisse entendre, la démocratie n'est pas un modèle labélisé qu'une caste d'élite distincte détiendrait de manière absolue et distribuerait aux autres peuples de la planète selon un ordre de mérite... La démocratie n'est pas une simple dénomination. Si c'est le cas, alors, je dirais : que l'ignominie se fasse dénommer démocratie ou dictature, elle reste méprisable et injustifiable.

– Vous ne pouvez pas associer « démocratie » et « ignominie » ! rétorqua Le Procureur.

VERTUS réagit sur le même ton. – Moi j'aime la démocratie lorsqu'elle incarne les valeurs de l'humanisme et une certaine éthique. Mais lorsqu'une bande d'individus corrompus et dépourvus de tout sens d'humanité s'habillent en costume de démocratie et se mettent à commettre des forfaits en exhibant leur costume comme gage de légitimité... alors, oui, je suis prêt à dénoncer leurs actes ainsi que le label de « démocratie » qui tend à les justifier, et même s'ils ont réussi à faire croire aux gens que ces actes ignobles tiennent leurs légitimités des institutions dites démocratiques... La démocratie ne tient pas sa grandeur dans la symbolique mais dans les faits. En tant que citoyens, nous devons

constamment questionner cette démocratie pour ne pas qu'elle dérive dans la symbolique.

\*

Le Procureur interpella Me VERTUS. – Je rappelle que vous plaidez pour la libération d'un ignoble sanguinaire ?

\*

VERTUS contesta. – Je suis là uniquement pour défendre une certaine cohérence dans notre manière d'appliquer la loi qui nous gouverne et par extension notre façon de concevoir le droit international... Voilà ! Mesdames, Messieurs. Pour ces raisons, je demande à la partie adverse de s'informer. Je souhaite que Monsieur le Procureur nous fasse une comparaison entre la situation sociale des libyens pendant le régime dictatorial de Monsieur Kadhafi et celle de l'ère démocratique importée de la France, des USA et du Royaume-Uni d'Angleterre à travers des bombes qu'ils ont faits tomber du ciel, comme la manne, sans compter les livraisons d'armes aux populations civiles, ainsi l'entretien des mercenaires de tous genres, jihadistes et forces spéciales. Êtes-vous fière de l'ère de la démocratie libyenne voulue et inspirée par les grandes démocraties qui ont orchestré le coup d'État contre le système Kadhafi... Je tiens à vous rassurer... Je n'avais aucune sympathie particulière pour le régime de Tripoli.

– Objection ! Les arguments de Maître VERTUS s'écartent du procès.

La juge demanda aux deux parties de s'approcher. Elle les mit en garde contre les attaques personnelles. Ensuite, elle proposa de suspendre la séance pour une demi-heure.

\*\*\*

VERTUS se dirigea directement vers les toilettes. À la différence du public, les avocats ont des toilettes à part.

Par ce temps chaud, l'eau fraîche qui coule du robinet lui sembla très agréable. Il se lava les mains au lavabo, face au miroir, savourant chaque coulée d'eau fraîche qui s'échappait du tuyau.

Il resta là quelque temps, les mains dans la coulée d'eau. Un peu pensif, il prit le temps d'apprécier ce moment. Mais les choses ne se passaient toujours pas comme prévu sur cette île.

Alors qu'il croyait être dans des locaux réservés, une des portes des toilettes s'ouvrit derrière lui. VERTUS aperçut la jeune fille de la plage dans le miroir. Leurs regards se croisèrent. Ça le surprit d'autant plus que c'était des toilettes pour hommes. Il était certain qu'elle l'avait suivi et s'était cachée dans une cabine en attendant le moment opportun pour surgir. L'avocat se garda de se retourner, et fit comme s'il ne l'avait pas remarquée. Ne sachant pas les intentions de la fille, VERTUS resta aux aguets.

La jeune fille s'approcha du robinet juste à côté et fit semblant de laver les mains avant de lui adresser des menaces.

– Vous devez partir d'ici le plus tôt que possible, lui dit-elle.

VERTUS fit semblant de n'avoir rien entendu. Il l'ignora malgré les menaces qu'elle venait de lui adresser. Cette fille était trop jeune pour lui faire peur. Mais elle réitéra sa menace.

– Si vous ne partez pas après l'audience, comme prévue, reedit la fille, Olowa est une petite ville, mes amis et moi, nous allons vous retrouver... Je tiens toujours à ce que mes promesses se réalisent.

VERTUS ferma le robinet, comme si de rien n'était, et sortit de cet endroit. D'expérience, il comprit qu'il fallait se méfier. Cette fille lui en voulait, et était imprévisible. « On voit qu'elle est très investie pour sa cause et surtout qu'elle est prête à tout », se dit-il. « Rester dans cet endroit isolé, seul à seule avec elle. C'est prendre des risques inutiles. Ce genre de fille est capable de l'accuser de n'importe quelle saloperie, et serait crue dans un premier temps. Il ne faut pas oublier que c'est une jolie fille. Donc une proie potentielle pour les pervers prédateurs sexuels. Nul n'est à l'abri, il suffit d'un rien pour compromettre les objectifs de ce procès ».

\*\*\*

En sortant, VERTUS alla dans sa loge, jeta un œil sur ses fiches, puis sortit dans le couloir désert qui donnait sur un immense vide. Au loin, la vue sur l'océan à quelques kilomètres plus bas. Cette vue lui fit penser à Karine et aux instants magiques qu'ils avaient passés. Tout à coup, il entendit des pas s'approcher. Il tourna la tête et vit un homme d'un certain âge s'approchant. Celui-ci lui sourit en lui tendant la main.

– Bonjour, Maître VERTUS.

– Bonjour.

– C'est un bon endroit pour contempler le vide, lui dit-il.

Ne sachant pas ce qu'il voulait, VERTUS resta méfiant et attentif aux raisons de la présence de cet homme à ses côtés. Tant qu'il parlerait de la pluie et du beau temps, ça irait.

– Je ne suis pas là pour le vide, mais pour faire un vide, répondit VERTUS.

– D'habitude on cherche le vide pour faire un vide.

– Soit.

VERTUS attendit qu’il lui dise ce qu’il était venu faire là, tout en se réservant de ne pas lui poser la question. C’était la première fois qu’une personne de cette ville lui parlait comme à un humain.

– J’ai observé comment vous êtes en train de désarçonner le Procureur.

– Hm.

– Vous êtes très habile, jeune homme.

VERTUS ne comprenait pas où voulait-il en venir, et lui répondit avec prudence. – La délibération peut contredire les apparences, vous savez ?

– J’étais avocat.

– D’accord, dit VERTUS. Désolé, Monsieur, il reste un quart d’heure avant la reprise de l’audience, je dois jeter un coup d’œil dans mes dossiers.

Le monsieur lâcha le morceau. – Vous oubliez que l’opération militaire avait pour but de soutenir l’aspiration démocratique du peuple, aussi bien en Libye qu’en Syrie.

– Un système dictatorial n’est pas le plus habile pour faire la promotion de la démocratie partout dans le monde.

La réponse de VERTUS étonna son interlocuteur. – À quoi faites-vous allusion ? Les pays qui ont mené cette opération sont tous des démocraties, des grandes démocraties.

– Soit.

– Vous ne pouvez pas contester ça ! Jeune homme.

VERTUS se sentit envahi dans sa pause, d’autant qu’il voulait rester seul pendant un instant. La présence de cet individu commençait à l’agacer, mais il garda son calme et resta poli. L’homme le regarda avec un sourire

comme pour dire, « je t'ai eu avec cet argument ». VERTUS comprit qu'il devait réagir. Heureusement pour lui, le dernier livre de EXCELSUS qu'il était en train de lire répondait à cette question.

VERTUS fit comme s'il réfléchissait et lâcha à son tour.

– Dans leur politique internationale, les grandes puissances démocratiques du nord mènent des politiques dictatoriales et autoritaires d'une violence inouïe et d'une brutalité sans mesure contre les pays du sud.

– « Système dictatorial d'une violence inouïe ! », répéta l'homme. Les dictatures violentes sont sanguinaires dans leur majorité.

VERTUS persista. – Alors, dans ce cas, la politique étrangère de ces grandes démocraties peut quelquefois avoir une dimension sanguinaire, même si les médias, qu'elles contrôlent, tentent d'édulcorer la réalité, il n'empêche que les faits sont parlants pour exprimer une autre version plus objective... Les graines de citron ne font pas pousser des orangers. La situation actuelle de l'Irak, le Zaïre, la Libye, la Syrie..., c'est la récolte de la semence de cette variété de démocratie exportée dans les pays du sud par les grandes démocraties du nord. Il faut savoir que, derrière ces grandes plantations de démocratie, il y a toujours une ou plusieurs grandes démocraties qui s'étaient positionnées en semeurs avant que germe l'anarchie dans ce pays du sud.

L'homme voulut l'interrompre pour réagir, mais VERTUS ne lui en laissa pas le temps.

– Désolé, mais je dois me préparer, lui dit-il. La séance va bientôt reprendre.

Il s'éloigna vers sa loge. De loin on entendait la salle qui commençait à s'animer avant que la séance reprenne.

\*\*\*

Après la pause, la Juge redonna la parole à Maître VERTUS, car la séance avait été interrompue pendant son plaidoyer.

– Poursuivez Maître VERTUS, dit la Juge.

L’avocat continua. – Monsieur le Procureur, vous considérez que les plèbes de la Libye vivent mieux aujourd’hui ? Je fais remarquer à la cour que la situation actuelle de la Libye nous démontre qu’il n’y a pas des « angéliques » démocraties du nord d’un côté et les diables que ces démocraties combattent de l’autre... Sinon, dites-nous, à quel niveau se place le curseur entre les anges et les diables... La situation installée par les anges de la démocratie dans ce pays est sombre... Sombre à tel point qu’elle donne à la dictature un aspect plus acceptable par rapport au cadeau empoisonné offert au peuple de cette partie du monde par ces grandes démocraties du nord.

– Vous caricaturez tout, Maître VERTUS, lâcha Le Procureur.

VERTUS bougea un peu la tête et s’avança vers les Jurés.

– Lorsqu’un pan d’individus contents d’eux-mêmes... Oui, ces gens se disent civilisés avec leur imaginaire prédéterminé et exclusif qu’ils imposent à l’adhésion inconditionnelle de toute la planète. Ceux qui résistent sévissent le sort de la pulsion de leurs puissances militaro-démocratiques. Ces puissants pensent que certains peuples de la planète ne font pas partie de la civilisation humaine... On voit les conséquences des politiques qu’ils ont menées contre ces Êtres humains... J’aimerais bien savoir où se trouve la caricature dans ce que je suis en train de démontrer à cette cour.

La Juge l'interpella. – Maître VERTUS, sachez que je n'admets pas les discours ironiques dans ce tribunal...

L'Avocat se défendit. – Je n'ironise pas, Madame la Présidente. Tous les mois, en Libye, c'est plus de cent morts liés à l'insécurité, à l'instabilité et à l'absence de l'État. Que font ces grandes puissances s'agissant de ces bains de sang ? Il semble que ces dirigeants occidentaux aient créé le chaos dans ce pays sous prétexte de l'amour qu'ils portaient au peuple libyen !

– Objection ! dit le Procureur.

La Juge ne dit rien, Maître VERTUS poursuivit. – Il est évident que ces autorités, dites alliées, ont une responsabilité directe sur les massacres quotidiens que subissent ce peuple de la Libye ainsi que ceux de la multitude d'immigrés qui meurent par noyade. Ces humains de second rang qui meurent en Méditerranée en tentant d'immigrer vers d'autres zones de paix dans le monde, alors même qu'ils vivaient et travaillaient dans ce pays. Il y a comme une sorte de deux poids deux mesures dans notre justice. Nous sommes en pleine institutionnalisation d'une justice à deux vitesses dans cette société... L'individu en cause dans ce procès est détenu, il y a de cela plusieurs décennies... Mais, pour des faits similaires la Haute juridiction de notre pays a prononcé un « Non-lieu ».

\*

– Objection, Madame la Juge. Les accusations de Maître VERTUS contre les dirigeants alliés sont infondées et dénuées de toute objectivité. C'est un plaidoyer à charge contre la Haute cour de justice.

– Objection retenue, admit la Juge. Maître VERTUS, nous ne sommes pas en train de faire le procès de la Haute cour.

\*

VERTUS reprit. – Merci, Madame la Présidente. Je vais démontrer aux Jurés les raisons qui fondent la sollicitation de la jurisprudence au profit de ma requête.

La Juge consulta un document qui était à sa portée pendant quelques secondes, puis elle l'autorisa à poursuivre. – Maître, je vous laisse cinq minutes pour terminer...

VERTUS poursuivit. – Mesdames, Messieurs les Jurés... Ces grandes puissances ont déroulé le tapis rouge aux intégristes islamistes en Libye pour obtenir la chute du dictateur. Pour les mêmes buts, ces grandes démocraties ont livré armes et munitions aux terroristes qu'elles avaient baptisés « révolutionnaires ». Il est même certain qu'elles avaient fourni non seulement armes et munitions, mais aussi des mercenaires, des militaires de leurs armées pour aider et apprendre aux jihadistes à manier ces armes... Car une nouvelle arme ou une arme sophistiquée, c'est comme n'importe quelle machine, pour donner un sens à la livraison, il faut envoyer sur place, techniciens ou militaires pour apprendre l'utilisation aux nouveaux acquéreurs... Aujourd'hui, ces terroristes assassinent, décapitent et massacrent les populations sans distinction d'origines ou de nationalités... Cela grâce à qui ?

– Maître VERTUS, le dictateur n'était pas tendre vis-à-vis de son peuple, lui fit remarquer le Procureur.

VERTUS lui retourna la remarque. – Combien de fois le dictateur a décapité des familles entières de « copte d'Égypte » ? Parce que c'est ce que font ces alliés des démocraties nord... Pourquoi ces grandes puissances n'interviennent-elles pas pour éviter le bain de sang de la population ? C'est pour cette raison qu'elles ont agi contre le dictateur ? Il

n'y aura aucune action militaire d'envergure des démocraties occidentales contre les intégristes musulmans à qui elles ont offert ce territoire...

– Objection, Madame la Juge. Maître VERTUS n'apporte pas de preuves objectives en soutien de ses allégations.

– Objection retenue, dit la Juge. La parole à Monsieur le Procureur.

\*

Le procureur demanda une concertation avec Maître VERTUS auprès de Madame la Juge. Il proposa que la délibération ne se fasse pas dans une semaine et vingt-quatre heures comme cela était prévu. Maître VERTUS tomba d'accord. La Juge accepta de renvoyer la délibération du jury à une date ultérieure comme le demandait le Procureur. Ce dernier fut soulagé, parce qu'au vu des arguments de Maître VERTUS, le jury risquait d'accorder la libération du despote. Il préférait prendre du temps et voir s'il pouvait trouver la possibilité d'obtenir une nouvelle confrontation afin de mieux contrer la stratégie de cet avocat avant la délibération.

\*\*\*

La Juge termina la concertation avec les deux parties par un accord. Elle suspendit l'audience pour une semaine. C'était à la fin de cette suspension qu'elle devrait solliciter la délibération du jury.

\*\*\*

La majorité des habitants de **Schwarzes-Löch** soutenait le Procureur. Parmi eux, Jounie la Présidente de l'association locale de Droits de l'Homme.

\*\*\*

Audience suspendue. Juste après l'annonce de la juge, la salle entra dans un brouhaha... Slogans et invectives fusaient de toute part, les militants manifestaient leur hostilité contre la libération du despote. Certains militants scandaient des menaces contre l'avocat. Parmi eux, la fille qui avait apostrophé VERTUS à la plage le week-end et l'avait menacé dans les toilettes.

Avant de s'en aller, VERTUS se dirigea vers elle. – Bonjour, Mademoiselle !

La fille le regarda sans répondre. Elle était abattue par l'issue pressentie du procès. De plus, elle était plutôt gênée par les regards qui convergeaient dans sa direction. Car certains pouvaient penser qu'elle avait un quelconque contact avec cet affreux avocat. Pour s'en débarrasser, elle décida de sortir. Mais l'avocat se mit devant elle.

– Qu'est-ce que vous me voulez, au juste !? lui hurla la fille.

– Il y a une possibilité de gagner du temps et de retarder la décision, lui souffla discrètement VERTUS.

– Gagner du temps pour qui ? Pour celui que vous défendez !

– Non plutôt pour votre cause, dit VERTUS en tendant discrètement une carte de visite.

Sans prendre la carte qu'il lui tendait, elle répéta. – La cause que défend Monsieur le Procureur... ! dit-elle d'un air stupéfait, avant de préciser. Gagner combien de temps ?

– Deux mois, par exemple... et peut-être deux ans, dit l'Avocat.

La fille fut étonnée. – Je ne comprends rien de tout ça !

– Prenez ma carte et appelez-moi.

– Mais qu'est-ce que nous devons faire, alors !? demanda-t-elle d'un air dépité.

VERTUS resta silencieux une seconde. – Je vous ai promis de partir juste après le procès..., c'est ma parole... sauf si vous m'autorisez à rester un jour de plus afin de nous revoir pour en discuter.

– Quoi ! Je n'ai pas compris ?

Elle ne voyait pas trop le sens et l'intérêt de tout ce que VERTUS était en train de lui dire. Ils n'étaient pas du même bord dans l'affaire, et elle n'avait aucune considération pour lui. Au vu des échanges qu'ils avaient eu chaque fois que l'occasion se présentait, elle ne pouvait pas concevoir que celui-ci vienne lui parler et surtout lui faire une quelconque proposition allant dans ce sens.

Mais, malgré son air étonné et méfiant, VERTUS persista. Car, obtenir le report de la délibération était dans sa stratégie, alors même que la situation était en sa faveur.

– Croyez à ma proposition, insista-t-il avec sa carte sous le nez de la fille.

Ne voulant pas rester une seconde de plus à proximité de cet homme, surtout pour ne pas attirer l'attention, elle lui arracha la carte.

– Je vais réfléchir, on verra.

– Appelez-moi dès que vous aurez pris la bonne décision.

Sans répondre, elle voulut partir, mais VERTUS l'arrêta. – Vous avez oublié de prendre une décision !

– Laquelle ? répondit la fille.

– Autorisation de rester encore une nuit sur l'île.

Elle fit quelques pas, se retourna. – Faites comme vous voulez ! Mais, je vous appelle le plus rapidement possible... Ce soir peut-être.

– Alors, j'attends ce coup de fil.

VERTUS retourna chercher sa mallette et les papiers épars, posés pêle-mêle sur son banc. Il les introduisit en vrac dans sa mallette sans prendre le soin de les ranger. Pendant ce temps, le Procureur s'approcha de lui.

– Je voudrais vous remercier d'avoir accepté la proposition de report de la délibération du jury, lui dit-il d'un air confus.

Au fond il était en train de cogiter sur l'attitude de VERTUS. Il ne comprenait pas pourquoi l'avocat avait accepté le report de la délibération, alors que la situation était à son avantage.

15.

Lundi soir après la sortie de l'audience, VERTUS retourna à l'endroit où il logeait. Afin d'éviter un incident inutile, il préférait se terrer chez lui. Il se retint d'aller boire un verre quelque part ou d'aller faire un tour sur la côte. Voire même de se rendre au supermarché pour s'acheter une bouteille d'alcool. Il appréhendait d'affronter ou de s'exposer une fois de plus à l'animosité de la population de l'île.

Les altercations et les slogans hostiles, auxquels il avait fait face, avaient réussi à le dissuader. Malgré cela, il n'en voulait à personne, car il avait conscience de l'ignorance des habitants de son objectif. C'était, en quelque sorte, ça qui lui permettait de surmonter la dureté de leur attitude à son égard.

Affalé sur le canapé, VERTUS n'avait rien pour combler sa solitude. La seule boisson que lui offrait le confort domestique, c'était une bouteille de jus d'ananas. Celle qu'il avait trouvée dans le frigidaire lors de son arrivée sur l'île, il y a de cela quelques jours.

\*\*\*

L'attente du coup de fil de la fille à qui il avait fait une proposition commençait à devenir longue, VERTUS s'impatientait. Finalement, il se résigna et se servit un verre de jus d'ananas. Ça allait faire trois heures et demie que la séance était suspendue. Ça voulait dire à peu près le temps passé depuis qu'il attendait le coup de fil de cette jeune fille.

Elle était sa seule chance pour inverser le cours de choses et malgré tout ce qui s'était passé avec les gens de l'île, surtout avec cette fille en

particulier. Malgré cela, VERTUS s'obligeait à croire qu'elle allait finir par l'appeler. Quand ? Il ne savait pas. Mais il était sûr d'une chose, cette fille était prête à tout pour éviter la libération du despote. Donc, le rappeler faisait partie de ce « tout » auquel elle était prête.

Juste au moment où il allait entamer son verre de jus, son téléphone portable sonna. Il se précipita pour répondre. – Oui. Halo !?

– Maître VERTUS ?

– Oui ! C'est moi ! Il reconnut la voix de la fille.

– C'est Louise SOLTHAÏS, dit la fille avec une voix hésitante. Nous nous sommes rencontrés à la plage... Excusez-moi..., au tribunal...

– Je vous en prie.

Elle poursuivit. – La fille à qui vous avez donné la... Vous m'avez remis votre carte à la fin du...

– À la fin de l'audience, dit VERTUS pour finir la phrase de son interlocutrice.

– Oui, c'est ça.

– Vous êtes... Vous êtes où ? demanda VERTUS.

Elle ne dit rien, une seconde, comme si elle écoutait quelqu'un d'autre en même temps, puis. – Je suis à l'entrée de la rue qui mène aux « Transites ».

– Le transit ! répéta VERTUS.

– C'est là que vous êtes logé.

L'avocat fut un peu surpris. – Vous savez où j'habite !

– Désolée. Mais, j'en suis sûre.

– Je ne connais rien d'ici, en ce qui concerne les rues, dit VERTUS. Mais mon appartement est sur le Pavillon L 4 interphone7.

Elle lui fit attendre un instant, murmura quelques mots avec quelqu'un avant de répondre.

– D'accord, je vois où c'est... J'arrive dans deux minutes.

\*\*\*

Quelques minutes plus tard, l'interphone sonna. VERTUS alla ouvrir la porte, se retrouva face à cette fille qui l'avait apostrophée à deux reprises. « – Heureusement », se dit-il, « aussi odieuse peut être une personnalité, cela ne déteint pas sur le visage. Cette fille est d'une beauté à l'extrême opposé de la méchanceté qu'elle peut manifester... »

Effectivement, c'était une très jolie fille. Une rousse aux yeux bleus avec des petites lunettes de jeune intello, des cheveux tirés laissant paraître les moindres traits de son visage. Cela faisait ressortir et mettait en valeur toute sa beauté. Elle était parfaite cette fille, du visage aux pieds.

Au fond de lui, VERTUS méditait : « c'est le style de fille qui se sert du maquillage pour s'enlaidir un peu, baisser l'éclat de sa beauté d'un cran pour ressembler à l'ordinaire ».

– Bonsoir mademoiselle, dit VERTUS.

– Bonsoir Maître.

Bien qu'elle fût chez VERTUS, son côté impulsif avait du mal avec l'inhibition. Tout de suite elle interpella son hôte.

– Ça fait deux fois que vous dites : « mademoiselle » : ça me paraît péjoratif...

– Désolé « Madame ». VERTUS rectifia et lui fit signe d'entrer tout en parlant. C'était facile à trouver, j'espère... ?

– Dans cette ville on ne se perd jamais..., dit-elle en le suivant. On ne peut pas se perdre ici. Sauf, les étrangers, bien sûr...

Même avec ce brin d'humour, VERTUS préféra rester sur ses gardes. Cette fille était quelqu'un d'imprévisible. Il ne fallait pas la heurter au risque de tout gâcher. Comme la proposition qu'il lui faisait était une des suites prévues de sa stratégie, la « prudence » était une alliée.

VERTUS n'avait qu'une crainte, que cette fille s'en rende compte après une longue conversation. Vu le tempérament de sa visiteuse, il n'avait qu'une envie, lui transmettre le document et se séparer avant que son côté hystérique ne refasse surface pour une raison ou pour une autre. Donc, il ne fallait pas éterniser la conversation. Cela signifiait : ne pas lui proposer une chaise, ni à boire. C'est ce qu'on peut appeler « l'hospitalité expéditive ». D'ailleurs, ça tombait bien, à part son fameux jus d'ananas, il n'avait rien d'autre à lui offrir.

\*\*\*

Cela faisait trois ou quatre minutes qu'ils échangeaient. Toujours debout dans le couloir, non loin de la porte d'entrée. En observant scrupuleusement cette jeune fille, VERTUS se rendit compte qu'elle était blonde, mais qu'elle avait fait une teinture auburn.

Au bout de ce couloir, on apercevait la cuisine, dont la porte était largement ouverte. Juste à gauche, la porte du salon.

– Constitutionnellement, dit VERTUS, la Présidente de la République est la seule capable de faire quelque chose.

– Hm.

– Car elle peut demander un report de délibération de deux ou vingt-quatre mois, selon...

Elle l'écoutait d'un air attentif mais aussi interrogatif.

– Deux Mois seulement !? Répéta la fille qui avait tendance à ne voir que le verre à moitié vide.

VERTUS ne dit rien un instant avant de réagir. – Ou vingt-quatre mois. Mais, sur certaines conditions.

– Lesquelles ?

– C'est ce que je vais vous expliquer..., Madame.

Elle l'arrêta. – Mon prénom est Louise.

Une manière pour elle de rassurer cet homme, car tout montrait qu'il n'était pas si à l'aise que ça. Elle avait même l'impression que ce n'était pas le même personnage. Celui qu'elle avait en face n'était pas le personnage de l'avocat pugnace et arrogant qui s'était fait le plaisir de malmener le Procureur général lors des audiences.

– Enchanté Louise..., dit-il d'un air un peu distant.

Il n'avait pas encore terminé sa phrase. Louise l'interrompit.

– Vous étiez convaincant par rapport au Procureur, lors du procès.

– ça n'est peut-être qu'une impression, vous savez..., répondit VERTUS. Quelquefois, la délibération réserve des surprises,

Elle persista. – C'est certain que nous allons perdre.

– Un des mes enseignants disait, « aussi lucide soit-elle, la certitude ne fait pas un jury ».

La fille le fusilla du regard. – Sérieusement. Qu'est-ce que deux mois vont changer ? Si ce n'est pas de prolonger la durée de stress et de l'attente du verdict...

– Ça change qu'on gagne deux mois..., répondit VERTUS.

Elle rétorque. – Désolée, mais il n’y a pas de « On » entre vous et nous, dans cette histoire.

– Vous voulez dire ?

– Il y a nous d’un côté, répondit-elle, et vous et votre client de l’autre...

Sans s’arrêter sur cette réaction épidermique de la fille, VERTUS poursuivit. – Je ne sais pas... mais vous n’avez pas quelqu’un qui peut solliciter la Présidente de la République ?

Elle lui répondit sur le même ton. – Moi je sais une chose, ça ne sert à rien de retarder la mort de deux jours... Surtout lorsqu’elle s’avère inéluctable.

– « Deux jours » ..., deux jours dans une vie, ce n’est pas rien ! lui fit remarquer VERTUS.

– Mais, ce n’est que deux jours, répondit la fille.

VERTUS tenta de la raisonner. – Sinon, pourquoi vivre et ne pas se suicider aujourd’hui, parce qu’on le sait bien, de toute manière, on va mourir un jour...

– Ça n’est pas pareil, dit Louise.

– Imaginez ce que l’on peut faire en deux jours, sur une vie...

– Si l’on a l’espoir d’un avenir en perspective, vous voulez dire ?

VERTUS répliqua. – Propose à un prisonnier deux jours de liberté et tu te rendras compte de la valeur du temps...

Louise le regarda sans rien dire puis elle prit un ton résigné. – Je ne sais pas... Mais je ne vois personne dans mon entourage.

– Cherche-bien ! dit VERTUS.

Elle leva les yeux comme si elle cherchait dans ses souvenirs. – Quelqu’un qui connaît La Présidente de la République... Je ne vois pas... Sincèrement, je n’ai personne.

– Ou même une personne qui connaît quelqu’un de son entourage ? insista VERTUS, car il savait que Jounie la président du collectif de Droit de l’homme connaissait le professeur EXCELSUS qui lui avait l’oreille de la Présidente de la République. Il tenait ces informations de la Directrice de service de renseignement. Mais il ne pouvait pas lui dire ni faire autrement, à part insister pour l’inciter à penser à aller parler avec cette femme. En même temps, il ne savait pas comment procéder.

– Parlez autour de vous, peut-être que...,

– Autour de moi, je n’en vois pas.

– Aucune personne ?

– Non ! Personne ! Je viens de vous le dire ! répondit Louise. Et vous ?

Il l’interrompt. – Surtout, je ne peux pas faire ça. En plus, je ne connais personne, malheureusement.

Un silence s’installa, personne ne dit mot. Louise fronça le visage, le regard perdu dans le vide, et d’un coup rompit le silence.

– Attends ! Ma mère connaît un Monsieur... Un certain EXCELSUS, précisa la fille.

– Celui qui passe souvent dans les médias ? dit VERTUS d’un air surpris.

Louise affirma, mais avec peu de certitude. – Il paraît qu’il connaît bien la Présidente.

– Ça peut être une opportunité, dit VERTUS. Il faut frapper à toutes les portes.

– Oui..., mais d’abord, il faudrait avoir les portes pour aller frapper. On ne frappe des portes dans le désert... Je ne sais pas si vraiment cette personne connaît Madame la Présidente au point de... En plus, je ne sais pas si elle va accepter... Est-ce qu’elle voudra nous aider ? dit-elle avec une petite voix.

– Il faut tenter, répondit VERTUS. Essayer, c’est mieux que de ne rien faire.

– Si vous le dites.

N’ayant pas été informé que Jounie avait une fille de cet âge, VERTUS changea brusquement de sujet. – Qui est votre mère ? La propriétaire du bistro de la plage ?

Elle le regarda bizarrement. – Pourquoi m’associez-vous à elle ? Je lui ressemble ?

– Disons, qu’à une journée d’intervalle, elle a eu la même attitude que vous.

Elle le fixa un petit instant et dit. – Ce n’est pas ma mère... Ma mère c’est Jounie et nous n’avons pas de bistro.

– Jounie ! répéta l’avocat.

– Oui.

– Désolé ! mais, je ne connais personne ici.

Elle le regardait comme si c’était évident que tout le monde était censé connaître sa mère.

– Elle est connue de tout le monde ici, dit-elle.

– Sauf que je ne suis pas d’ici, répondit VERTUS. Ça ne vous a pas échappé.

– Bon ! C’est la présidente de l’association des Droits des Humains sur l’île.

VERTUS fit semblant de réfléchir. – La dame qui scandait des menaces contre moi pendant l’audience !?

– Oui. Pourquoi !? lui demanda Louise d’un ton sec. D’ailleurs moi aussi, j’étais avec elle et voir même toute la salle... Ça te surprend !?

Le visage de VERTUS laissa exprimer sa surprise, mais il tenta de la dissimuler. – Ha ! Oui ! D’accord.

– Qu’est-ce qui vous étonne ? demanda la fille placée tout de suite sur la défensive.

– Je n’ai...

Elle l’interrompit. – Vous faites cette tête-là, parce qu’elle est noire et moi non ? Hein !

L’avocat comprit que la réaction de la fille était certainement en relation avec son vécu. Peut-être qu’elle avait dû affronter ce genre de préjugés tout au long de sa vie. VERTUS contesta les affirmations de Louise.

– Je n’ai rien dit de tel !

– Oui, dit-elle avec un ton suspicieux. J’ai vu l’expression de votre visage...

– Ça n’a même pas effleuré mon esprit...

Elle insista. – Je ne sais pas comment vous le dire, mais j’ai senti comment vous êtes scandalisé !

– Décidément, vous être prête à m’accuser de tous les maux sur cette île !

Louise éleva un peu le ton. – C’est ma mère ! Ensuite, elle baissa le ton. En fait, c’est ma grand-mère... J’ai été adoptée à ma naissance, si vous voulez tout savoir. Ma mère est décédée, j’avais à peine quelques mois seulement. Je ne l’ai pas connue.

– Je ne vous ai pas demandé tout ça.

– Peut-être, rétorqua la fille. Mais à voir la tête que vous avez faite !

– C’est une insinuation, contesta VERTUS.

Cet incident avait perturbé VERTUS. Il craignait qu’elle l’associe à la défense du despote. En même temps, la fille persistait dans ses accusations.

– Elle est pathétique, cette société...

– Vous vous rendez compte ! dit VERTUS. Vous êtes en train de m’accuser sur vos propres insinuations ?

Louise poursuivit d’un air indigné. – Je me suis rendu compte avec cette société qu’une personne blanche adopte un enfant noir, ça ne vous pose aucun problème. Mais, vous êtes vite scandalisés lorsque les choses s’écartent un tout petit peu de vos stéréotypes..., de vos fondamentaux abjects !

Agacé par ces propos, VERTUS lui répondit sèchement. – Ce n’est ni ce que j’ai dit ni ce que je voulais dire et je n’ai pas à me défendre là-dessus ni à m’excuser...

– Sauf que c’est ce que vous êtes en train de faire, dit-elle. Vous savez ? Il n’y a pas que moi qui le pense, votre conscience vous culpabilise autant et vous ne pouvez pas le nier.

Il la fixa et ajouta. – Réfléchissez à ce que vous dites, Louise. Peut-être que la société vous renvoie cette impression, j’en suis navré et je trouve ça dommage. Malheureusement, je n’y suis pour rien... À titre personnel... Mais, regardez-moi bien et vous comprendrez que ce n’est pas à moi que vous allez faire ce procès... Et, même si c’était le cas ! Vous êtes certainement l’unique exception sur la quasi-totalité d’enfants adoptifs. En revanche, ça c’est une évidence...

La fille mit fin à cette parenthèse et ramena la conversation sur le sujet de leur rencontre.

– Qu’est ce qu’on lui dit, à cet homme... S’il accepte de faire quelque chose... ?

– J’ai un document à vous remettre, dit VERTUS.

En même temps, il s’avança vers le séjour. Sans attendre la permission, elle marcha derrière lui jusqu’au salon. VERTUS prit une chemise porte-documents posée sur un meuble, il l’ouvrit, sortit un volume de papiers agrafés et le tendit à la fille qui était juste derrière lui.

– Il y a là, toute la procédure à suivre ! dit-il.

Elle le prit, jeta un coup d’œil rapide en le feuilletant et leva les yeux vers lui avec un air étonné.

– Rassurez-moi, dit Louise.

– De quoi ?

– Ne me dites pas que vous venez juste de l’écrire !?

VERTUS la regarda et sourit. – J’essaie toujours de prévoir une voie de sortie, un plan « B » comme on dit.

– Ça veut dire ?

Il leva les yeux vers elle. – Rien de spécial... J’avais préparé ce dossier au cas où !

– Je ne comprends rien, dit Louise.

– Il n’y a pas grand-chose à comprendre, répondit VERTUS. N’est-ce pas que vous voulez gagner ce procès ?

Louise précisa. – Vous êtes bien l’avocat d’une cause, et vous préparez une défense pour la partie adverse ! Je ne vois pas quel est votre intérêt dans tout ça !?

– La réponse est dans votre question, répondit VERTUS.

– Non, ça ne me suffit pas comme réponse, dit Louise.

Après quelques secondes de silence, VERTUS prit un air très sérieux.

– Je vais vous confier quelque chose...

Elle le regarda avec attention. L'Avocat poursuivit. – Au fait, pour être plus clair... Cette action... Disons, je défends la libération de cet homme dans un autre but... Je peux même te confirmer que mon objectif principal est contraire à ma démarche.

– C'est pervers !

– À ta place, j'aurais dit la même chose, admit VERTUS.

Elle lui coupa la parole. – Mais ! C'est un criminel despotique et sanguinaire... ! Votre client n'est pas un défendable comme les autres... Vous entendre dire : « homme » en parlant de ce fou m'insupporte. Même si je sais ce que vous allez me dire, « bla-bla-bla... des longues réflexions philosophiques... » J'ai du mal à digérer qu'on associe ce monstre aux humains...

– Faites attention ! Madame... Que votre conception de la liberté ne prime pas sur celle des autres... La mienne par exemple.

Louise lui demanda. – Pourquoi dites-vous ça ?

Au moment où VERTUS voulut commencer à parler, elle le coupa.

– D'ailleurs, arrêtez de m'appeler « Madame » tout le temps... !

– Désolé, mais...

Elle rétorqua. – Je viens de dire que mon prénom est Louise ! Voilà, vous pouvez vous en servir lorsque vous vous adressez à moi...

VERTUS la regarda et fit un petit sourire. – D'accord, Louise.

– Peut-être qu'on peut se tutoyer, dit-elle.

– Peut-être.

– En fait, sauf si quelque chose t’empêche, dit Louise. Sinon, c’est plus simple pour moi.

L’avocat revint sur la conversation précédente. – Excuse-moi ! Mais, pourquoi c’est toi qui dois dicter les règles du.

– Dicter quoi ? J’ai juste voulu qu’on se tutoie.

VERTUS reprit. – Pourquoi, c’est toi qui dois dire, si tel doit être considéré « Homme » ou tel autre ne le mérite pas ? Même si l’individu est auteur des ignominies, ta manière d’imposer les choses occulte une forme d’autoritarisme.

– Autoritarisme ! s’étonna Louise.

VERTUS acquiesça. – Oui, tu ne te rends pas compte, à tel point qu’à t’écouter, j’ai tendance à croire que tu vas finir par imposer la censure dans tout.

– C’est excessif ! dit Louise. Soumettre quoi à la censure, par exemple ?

– Les types de mots que j’aurais le droit de prononcer ou même dicter les marges de ma liberté de penser...

Elle sourit. – Vous allez trop loin, Monsieur l’avocat... Je ne suis pas au tribunal, et vous non plus. Alors, on se calme...

VERTUS sourit aussi. – Le pire, c’est le fait que vous exigez une adhésion inconditionnelle à vos opinions.

– Je n’ai rien exigé de qui que ce soit. Mais, je persiste et je signe : à mes yeux, votre client n’est pas un humain comme les autres.

VERTUS relativisa. – Je trouve que tu as l’art de la rhétorique, Louise...

– Pourquoi ?

Il reformula sa pensée. – Si tu veux dire qu’il n’a aucune humanité, je suis totalement d’accord. Et tu as raison. Sauf que, à mes yeux, c’est une personne, un homme, un humain, etc.

– Vous me faites dire des choses que je n’ai pas...

VERTUS l’arrêta. – De toute manière, ça n’engage que vous. Désignez-le comme vous voulez...

– Pareil pour toi..., répondit Louise.

L’avocat décida de mettre les choses au clair. – Écoutez-moi, Louise. Ma démarche vise à obtenir la réouverture d’un autre jugement et si possible, la condamnation par contumace de certaines personnalités du nord, la condamnation de personnalités contre lesquelles le collectif de Droits de l’Homme avait lancé une poursuite en justice, il y a de cela six mois. Ces gens-là sont responsables de la mort par noyade de milliers d’immigrés en Méditerranée...

– Au point de plaider pour ce fou ! rétorque Louise.

– C’est le seul moyen que j’ai trouvé.

– En sachant que ça peut servir de jurisprudence pour en libérer d’autres comme lui ? fit remarquer Louise.

VERTUS réfléchit un instant. – C’est le risque à prendre. Obtenir le levé de « Non-lieu » de la Haute cour est mon seul objectif. Promets-moi de ne rien dire à personne, sinon c’est foutu.

Elle resta silencieuse un instant. – Je te le promets. Mais, je ne te cache pas que ça me choque de voir la manière dont tu dépenses autant d’énergie pour défendre ce...

Louise éluda la fin de sa phrase. VERTUS resta sans rien dire, ensuite il relativisa. – Je vois ce que tu veux dire, Louise. Dans le métier d’avocat...

Il peut arriver de plaider la clémence pour une crapule, auteur d'actes que je condamne, viscéralement.

– Vous voulez dire que c'est le cas ? dit Louise.

– D'une certaine façon. Oui.

– Alors, c'est pervers comme métier, déplora Louise.

– Bref ! C'est la finalité qui m'importe...

Elle resta pensive un instant avant de réagir. – Ma mère dit, « dans la vie, il faut surtout faire attention pour que ce que je vise ou ce que je veux ne fasse pas disparaître ce que je suis. Parce qu'après, on perd sa nature ainsi que son naturel et rien ne représente plus rien à tes yeux. Certaines obstinations amènent à perdre les sens de la morale, de l'éthique et même le sens de l'humanité à tel point qu'au final, on ne sait même plus qui l'on est ».

– Elle a raison, ta mère ! approuva VERTUS.

– Aussi glorieuse que soit « la fin », elle n'est pas forcément un gage de crédit qui justifie les moyens utilisés pour y arriver.

– Il paraît que peu importe la voie empruntée, seule « la fin » compte ? ironisa VERTUS.

– C'est abject, rétorque Louise. La fin ne justifie pas le moyen.

\*\*\*

Au fur et à mesure des échanges, un climat d'entente s'installa entre les deux. VERTUS se décontracta et sortit peu à peu de sa réserve. Louise prit confiance en elle et devint plus détendue. Les traits de son visage s'adoucissaient. Elle était encore très jolie et agréable à avoir à ses côtés.

Cette beauté souriante et de plus en plus accessible stimulait l'instinct mâle de VERTUS.

L'avocat luttait pour dissimuler les émotions qui l'envahissaient. Une sorte de mélange d'envie et de désir pour cette fille. Ce sentiment associé à une sorte de méfiance confortée par ses premières intentions. « Qu'elle prenne le document ! Qu'elle s'en aille », se dit-il. Être là, avec elle, chez lui, seul à seul, ça commençait à prendre la forme d'une torture.

Sauf que la fille ne manifestait aucun empressement. Pour la pousser à partir, il se positionna vers la porte du salon. Louise plia la chemise porte-document et l'introduisit dans son petit sac à main. En même temps, VERTUS se dirigea vers le couloir qui menait à la porte de sortie. Manière de solliciter vraiment le départ de la fille. Contre toute attente, Louise décida de mettre fin à ce jeu.

– Ça fait une dizaine de minutes que je suis là, et...

– Peut-être, répondit lâchement VERTUS.

– Tu ne m'as même pas proposé de m'asseoir...

– Ha, désolé !

Louise insista. – C'est ça les mœurs des continentaux ?

– Oh ! Non. Ce n'est pas l'intention qui me manque. VERTUS tenta de trouver une parade.

– « Mais » ?

– Honnêtement, j'appréhendais ta réac... de toute façon, je n'ai rien à t'offrir...

En entrant chez lui, elle avait senti qu'il n'était pas à l'aise. Cela confirma cette impression.

– Je ne suis pas une sauvage hystérique, dit Louise avec un petit sourire.

– Ce n'est pas moi qui dirai le contraire.

Elle ricana et lâcha. – Tu t'imagines qu'on peut accepter d'aller chez quelqu'un et l'insulter parce qu'il te propose de t'asseoir ! Ça ne se fait pas.

VERTUS redit. – De toute manière, je n'ai rien à t'offrir... Regarde, je me suis résigné à boire cette boisson sucrée.

– Résigné !

– Oui. Je tue le temps avec ce jus par crainte de sortir.

– Pourquoi ?

– Oh ! Non. Je ne veux ni agiter la colère des gens d'ici ni me faire insulter...

Louise le regarda avec tendresse. – À t'écouter, boire ce jus serait une torture.

– Une torture ! C'est exagéré..., répondit VERTUS.

– Ça se sent que tu détestes le jus, dit Louise. Mais, pourquoi tu t'imposes de le... ?

– Ça fait passer le temps en attendant le sommeil...

Elle sourit. – Dommage que tu n'aies pas profité de ton séjour sur l'île à cause de tous ces malentendus.

– Demain, je prendrai le premier vol, dit VERTUS. Celui de six heures du matin. Une façon de l'inciter à partir.

Louise était très embêtée depuis qu'elle était au courant de l'objectif que VERTUS poursuivait à travers ce procès. Elle se culpabilisait de l'incident qui avait eu lieu à la plage. Prise par une sorte d'empathie pour cet homme, elle trouvait injuste qu'il ait subi la dureté des habitants de l'île, car ils défendaient des causes similaires, même si les moyens utilisés étaient différents.

– Navrée que tu sois resté juste pour ça, au lieu de rejoindre le continent, retrouver tes proches...

– Rien n'est plus proche de moi que le sens de ma présence ici, sur cette île, répondit VERTUS.

– Pourquoi tu dis ça !? demanda Louise. Tu n'as pas quelqu'un qui compte pour toi sur le continent !?

Sans répondre vraiment à sa question, il sourit. – Cette affaire est liée à une partie de mon histoire personnelle.

– Tu sembles être un obstiné, dit Louise.

– Pourquoi ?

Elle sourit. – Juste comme ça. Mais, ce n'est pas une critique, je t'assure. J'aime les gens dévoués à une cause, ceux qui affichent une certaine fermeté à leurs convictions.

– Promets-moi de faire ton possible pour persuader ta mère du bien-fondé de ce document.

– Promis, dit Louise.

VERTUS la fixa droit dans les yeux. – Si ça peut aider à obtenir l'ouverture d'un nouveau procès... Je te saurais d'une très grande reconnaissance, Louise... Peut-être que ça compensera le prix de mes sacrifices.

– Je peux m'asseoir ? redemanda Louise.

– Fait comme tu veux... Je t'en prie.

VERTUS accepta malgré lui, même si c'était contre sa volonté. Parce que résister à la demande de ce chef-d'œuvre de la nature, c'était comme tourner le dos à l'humanité. Un sacrilège qu'il n'était pas prêt de braver.

Finalement, il versa le jus d'ananas dans un verre et le posa devant son invitée. Louise prit tout de suite le verre, le leva et trinqua contre celui de VERTUS.

– Espérons que ça marche..., dit-elle.

Au même moment, le téléphone de VERTUS sonna. Il vit le numéro appelant, s'excusa et décrocha en se levant. Il se dirigea vers le couloir, puis la cuisine et parla à voix basse.

\*\*\*

Ça faisait deux ou trois minutes qu'il était enfermé dans la cuisine en pleine conversation. Louise était un peu gênée, sa fierté de fille était en jeu. Elle ne voulait pas donner l'impression qu'elle s'incrustait, même si c'était un peu le cas depuis quelque temps. Le problème était qu'elle ne pouvait pas partir pendant que l'autre était en pleine conversation, au téléphone. Elle tenta de s'occuper comme elle pouvait. La télécommande était juste à côté d'elle sur la table, mais elle n'aimait pas trop la télé.

Louise se leva, jeta un œil à la fenêtre cachée derrière des rideaux épais qui assombrissaient complètement le séjour. En revenant pour reprendre sa place, ses yeux tombèrent sur un volume de papiers posés sur un meuble. C'était des brouillons du plaidoyer de VERTUS. Elle les lut de manière prompte et succincte.

En baladant ses yeux, elle tomba sur un livre ouvert posé sur un meuble. « Certainement, il est en train de le lire » se dit-elle. Elle s'approcha par curiosité pour voir quel genre de lecture intéressait ce mystérieux personnage. Louise lut la page en diagonale, prit le livre et retourna

s'asseoir sur le canapé. Cette fois, elle ouvrit une autre page au hasard. Elle fût captivée par le contenu.

*« ... Les anciennes démocraties existent. Certes. Mais la notion de grande démocratie reste douteuse. Car le fait de s'auto-nommer grande démocratie ne signifie pas forcément qu'on soit une démocratie. Aussi longtemps que les systèmes médiatiques de ces pays auront une liberté relative, car contrôlés par leurs États, la notion de démocratie qu'ils s'attribuent sera aussi relative et biaisée.*

*Sans une presse libre, la démocratie est dormante, ronflant dans un sommeil profond. À ne pas confondre avec la mort. Même si ce contrôle de la liberté de la presse est en train de conduire à une mort avérée du journalisme. Le plus surprenant est, que ceux qui se disent journalistes s'estiment être libres même si tout ce qu'ils racontent leur est dicté par les organes de l'État.*

*Sous prétexte d'intérêt supérieur de l'État les journalistes ne sont plus que des somnambules automates. Les États, grandes démocraties, les ont transformés en agent de propagande d'État. Ils ne parlent et ne disent que ce qui leur est dicté par le pouvoir. Intérêts supérieurs de l'État l'exigent.*

*Ils n'ont plus la liberté d'une critique objective contre les politiques hasardeuses de leurs gouvernants. Ils sont même privés de tous les droits d'émettre une opinion libre. Surtout s'agissant de l'observation qu'ils peuvent faire sur certaines entités ou individus. Ceux que les autorités des grandes démocraties auraient désignés comme ennemis ou étrangers aux démocraties.*

*De la même manière, les journalistes sont censés s'autocensurer lorsqu'ils parlent de ceux que les autorités désignent comme amis. Quel qu'en soit la nature de ce que ces amis de l'État peuvent avoir de reprochable. Il faut les ménager. N'en parler que dans un angle moins compromettant. S'il n'y a pas, c'est au journaliste d'en chercher ou même d'en inventer.*

## *Soyons Cohérents*

*Lorsqu'il faut critiquer. Les journalistes doivent faire preuve de clémence et d'une passivité absolue pour les amis de l'État. Contrairement, un bon journaliste est celui qui s'adonne à des critiques excessives et abusives et si souvent dénuées de tout caractère objectif. Disons, lorsqu'il commente sur un individu étiqueté « ennemi » par les autorités de l'État.*

*Curieusement, j'ai l'impression de faire le constat du journalisme au Zaïre à l'époque de Mobutu. Les journalistes étaient soumis au même type de fonctionnement. Mais ils se revendiquaient être libre.*

*Sans une presse libre, c'est la dictature ou c'est quelque chose qui lui ressemble comme deux gouttes d'eau de pluie tombée du ciel. L'une tombe dans un toit en tôle et l'autre dans l'herbe. La violence de la chute est la même pour les deux. Mais l'un se fait remarquer par le bruit de l'endroit où elle tombe. L'autre s'écrase avec finesse sans que personne ne s'en rende compte. Sauf pour ceux qui l'observent de près la finalité est la même ».*

\*\*\*

VERTUS retourna rejoindre Louise dans le séjour après cette conversation qui avait pris près d'une dizaine de minutes. Ensuite, il revint sur ce que Louise avait dit en trinquant. Juste au moment où le téléphone sonnait.

– « Espérons » ! répéta-t-il. Vous venez de dire « espérons ? »

– Oui. Pourquoi ?

Il sourit. – Alors, maintenant nous sommes associés dans l'espoir de quelque chose de commun !?

Elle prit un air gêné. – Arrête de me vouvoyer, VERTUS. À chaque fois, ça m'ajoute une dizaine d'années supplémentaires... Je dois avoir plus

de cent ans. Si je compte le nombre de « vous » que tu m’as infligé... depuis que je suis là.

– Désolé, dit VERTUS en souriant.

– Pourquoi tu pouffes ? Tu te moques ?

– Non..., répondit VERTUS. Mais, j’ai voulu dire : « ça viendra avec le temps » ...

Louise ne comprenait pas. – C’est juste pour ça que tu rigoles ?

– Je ris parce que, le « avec le temps », ça risque d’être pour très longtemps.

– Pourquoi ?

– Si votre mère arrive à obtenir le report de la délibération, répond VERTUS. Un report de plus de vingt mois.

– Oui. Alors !

– Alors je ne viendrai ici que dans...

Sans attendre, elle lui suggéra. – N’empêche qu’on peut communiquer par téléphone ou sur internet.

– Vous avez mon téléphone et mon mail sur ma carte.

Louise resta silencieuse quelques instants avant de se lancer dans un mea-culpa.

– Désolée, VERTUS. Je le dis pour moi. Mais aussi au nom de tout le monde ici...

– Ne soyez pas si navrée, Louise. J’ai ma part de responsabilité dans tout ça...

– Arrête ! dit-elle avec une petite voix timide. Laisse-moi terminer, Monsieur l’avocat...

– Allez-y, je vous écoute.

Louise resta silencieuse un instant, et poursuivit. – Honnêtement, je suis très embarrassée à cause de ce qui s'est passé sur la plage...

– Il n'y a pas de quoi, dit VERTUS. Personne ne savait tout ce dont je viens de vous informer.

Elle dit en rigolant. – Alors, si vraiment tu es sincère.

– Je suis sincère.

– Dans ce cas. S'il te plaît...

– S'il te plaît quoi !? demanda VERTUS sur le même ton.

– S'il te plaît, dit Louise. Tutoie-moi. Je viens de te le demander... Sauf si vraiment, il y a d'autres raisons qui t'empêchent...

Il émit un petit rire. – Rien ne m'empêche... Ça va venir. Il me faut juste un peu de temps. En fait, à une seule condition...

– Laquelle !?

– Si tu me promets que personne... Je veux bien dire personne... Personne, à part ta mère.

– « Promis ». Je t'ai dit.

VERTUS insista. – Personne ne doit savoir que je suis l'auteur de ce document... Surtout les gens de l'île.

– Je viens de te le dire, il y a un instant.

– Oui. Mais, je vais en être sûr.

Agacée par l'insistance, elle haussa le ton. – JE-NE-LE-DI-RAI-À-PER-SONNE... Sauf, si tu me le demandes... Tu ne fais confiance à personne, toi. Monsieur l'avocat.

– Juste question d'être rassuré, dit VERTUS. Je pense que je peux te faire confiance...

L'attitude qu'il avait adoptée, lorsqu'il parlait, étonna Louise. Mais surtout, ça l'interrogea.

– Pourquoi tu ne veux pas que les gens d’ici le sachent !?

– Parce que...

Elle réfléchit un petit instant et tenta de le persuader. – Tu sais que ça peut être une possibilité pour te faire accepter chez les habitants...

VERTUS ne dit rien. Louise ajouta. – La dame du bistro, par exemple. Ce n’est pas quelqu’un de méchant. Si elle apprenait tout ça. Je suis sûre qu’elle viendrait s’excuser... Tu vois ce que je veux dire...

– Je veux bien voir tout ce que tu veux me montrer, Louise.

– Mais pourquoi tu es si rigide ?

VERTUS la fixa. – Louise. Il n’y a rien de pire que l’image d’un avocat qui plaide pour une affaire... En même temps, il fournit des documents et conseils la partie adverse...

– Maître VERTUS, dit-elle d’une voix solennelle. Je suis vraiment désolée pour le scandale à la plage.

– C’est oublié, Louise. Il faut partir sur des nouvelles bases.

Elle insista. – Qu’est-ce que je peux faire pour réparer ?

– Chut !!! Peut-être que j’aurais agis de la même manière, si j’étais à ta place.

– Sérieusement, je culpabilise...

Pendant qu’elle parlait, les yeux de VERTUS se portaient sur les ombres fines que révélait sa poitrine. Celle-ci était perceptible à travers les deux boutons non fermés de son chemisier bleu clair. Ce qui laissait entrevoir les petits bouts des bretelles et de la dentelle haute des bonnets de son soutien-gorge bleu, plus foncé que le bleu du chemisier. La vue du petit bout de sa poitrine qu’offraient les deux boutons non fermés de sa chemise, au niveau de la poitrine, ne laissait pas VERTUS indifférent. Prudence oblige. Il se garda d’oser le moindre geste déplacé.

En face, la fille était assise. Poitrine avancée. Tête droite. Jambes jointes légèrement, formant un petit compas étroit. Juste assez pour que les genoux servent d'accoudoirs. Mais assez pour que les yeux curieux de VERTUS n'atteignent pas le bout du l'angle. Louise avait un regard perçant et envoûtant. À part la couture de son jeans qui se perdait dans le prolongement de ses cuisses. Les deux bouts-de-sein que VERTUS voyait à peine, grâce à sa posture qui mettait en valeur sa poitrine positionnée en fusée dirigée vers lui. La trace sublime du rose à lèvres qui se confondait avec son état naturel, additionnée à ses fossettes qui se révélaient, chaque fois qu'elle souriait, ajoute à tout ce qu'elle était...Belle et attirante.

Face à tout ça, il y avait VERTUS, impuissant pour lui demander de partir, très prudent pour oser répondre à ce qu'il percevait comme des avances...

L'effet envoûtant de cette beauté ne lui donnait qu'une envie... « Qu'elle parte avant que la torture ne devienne intenable ». « – Je n'ai pas le droit de tout faire capoter à cause du sexe. Les enjeux dépassent ma petite personne... », se disait-il.

En même temps. Vu l'attitude de la fille. Il avait l'impression qu'elle souhaitait la même chose. Mais il ne savait pas si c'était un piège ou si c'était une réaction physiologique normale. D'autre part, VERTUS savait comment il était constitué. Même avec toutes les volontés du monde, cette jeune fille était trop fraîche pour le recevoir.

Juste le fait de penser à ça suffisait pour le ramener à la raison. Mais il ne savait pas comment faire pour qu'elle parte de chez lui.

Pendant qu'il pensait, Louise avait déjà introduit un autre sujet. Elle s'était permis d'aller sur ses brouillons. Elle avait pris une des pages qui

avait attiré son attention. VERTUS la regardait sans rien dire. Elle la lut à haute voix.

*« Dans une société démocratique digne de ses valeurs, la somme des émotions ne fait pas une règle de droit. Même lorsque ces émotions sont partagées par l'unanimité. Un tribunal qui fonde ses délibérations en s'appuyant sur les émotions exprimées par la masse, ne juge pas, mais se venge. Nous devons tous savoir que le régime de la vengeance est un régime autoritaire et anarchique. Je sais que ce n'est pas le cas de cette cour. Or, si nous voulons nous venger contre ceux que nous considérons comme nos ennemis, pourquoi s'amuser à les traîner en justice. Pourquoi faire un procès au lieu de le condamner automatiquement. Car le sort qui leur est réservé précède toute mascarade judiciaire qui n'est plus qu'une formalité.*

*J'ai la naïveté de croire que ce n'est pas de cette société-là que nous voulons ou à laquelle nous aspirons pour nous-mêmes. Pour nos enfants... Oui. Si nous voulons instituer la somme des émotions comme un modèle ou comme le fondement de nos droits et libertés. Alors, pourquoi juger nos ennemis dans nos tribunaux ? Punissons-les sans aucune forme de procès !*

*Parce que nous jugeons et sanctionnons ceux que nous désignons comme ennemis différemment de la manière dont nous nous jugeons nous-mêmes. Cela voudrait dire que nous les punissons, non parce qu'ils sont auteurs d'actes considérés comme délictuels par les lois qui nous gouvernent. Mais seulement parce que ce sont nos ennemis. Sachons que l'on ne peut pas être victime et coupable à la fin d'un même procès. Oui ! Tous ceux qui sont condamnés dans un tribunal arbitraire sont victimes de fait de l'unilatéralité qui fonde la condamnation.*

*Comme vous, j'aimerais bien punir mes ennemis sur la loi de l'émotion. Mais comme beaucoup de gens, je crains de ne pas savoir dans quelle société anarchique cela peut nous mener à agir ainsi. C'est frustrant de voir nos ennemis bénéficier du même*

*traitement que nous. Mais, si c'est ça le prix de nos libertés. Alors, oui ! Cette frustration est le prix de notre grandeur... ».*

– Louise. Je pense qu'il est tard, dit VERTUS.

Sans répondre, elle lui posa une autre question. – Tu avais préparé ça ! Mais tu ne l'as pas dit ?

– J'avais deux possibilités et l'autre m'avait paru plus...

Elle le coupa. – Pourquoi tu n'as pas porté plainte devant la Cour Pénale Internationale ? Ça t'aurait épargné de plaider pour ce monstre.

Il émit un rire en pensant à la naïveté de cette fille si innocente pour voir le monde tel qu'il est.

– Ma chère Louise. Sache que les livres d'histoires sont généralement écrits par les vainqueurs.

– Admettons. Et, alors ! Ça ne répond pas à ma question.

VERTUS rit. – Alors, je comprends que tu te fies à la CPI et aux TPI<sup>8</sup>. Mais ces deux institutions sont des juridictions des vainqueurs. Elles ne sont instituées que pour juger les vaincus et uniquement les vaincus...

– Pourquoi ?

Il respira d'un grand coup. – Afin de garantir la crédibilité des récits de l'histoire qui nous est racontée... Le vainqueur est toujours dans « l'axe du bien » comme disait Bush. Le juger, c'est changer la raison de l'histoire.

– Je ne te crois pas.

– Si tu trouves un vainqueur jugé par ces deux institutions...

– Alors, pourquoi ça s'appelle international si ce que tu dis est vrai ?

VERTUS sourit. – Les choses ne revêtent pas toujours les dénominations qu'elles s'attribuent. Surtout lorsque les actes ne suivent

---

<sup>8</sup> Cour Pénale Internationale et Tribunal Pénal International.

pas. Ces deux institutions, non seulement, ne jugent pas les dignitaires du camp des vainqueurs. Mais, ne jugent pas non plus leurs alliés.

– Hm.

Il ajouta. – Je peux même me permettre de dire de même pour les prix Nobel de la paix. Ils sont distribués principalement à ceux qui sont dans le camp de vainqueurs. Mais aussi à ceux qui combattent les ennemis des vainqueurs ou à ceux dont la notoriété ne dérange pas les vainqueurs...

Louise l'arrêta. – En gros, tu veux dire, toute plainte contre les vainqueurs, dans une juridiction créée pour juger les vaincus, est vouée à être irrecevable ?

– La réponse est dans ta question, ma petite Louise. Soyons cohérents...

EXCELSUS sourit avant de répondre. – Oui. La rupture avec le privilège qui induit à l'impunité de certains est des conditions pour une paix durable.

Au moment où il termine sa phrase, EXCELSUS se rend compte que VERTUS ne l'écoutait presque pas. Son esprit est ailleurs. Les yeux braqués sur le passage d'une sublime silhouette. VERTUS déshabillait du regard cette jolie fille qui met en spectacle ses courbes dans une ondulation envoûtante, de bassin, à chaque fois qu'elle avance d'un pas.

Une fois que la fille avait traversé une porte coulissante, VERTUS reprend ses esprits. – Donc, vous pensez qu'un monde juste et pacifique est possible ?

– Un monde juste est à construire, répond EXCELSUS. Un monde pacifié. On y était presque... Je pense qu'un autre monde est possible.

– Un monde pacifique est possible !? Répète VERTUS.

– L'humain est capable de prouesses. Il suffit d'œuvrer pour... Surtout, il faut associer un grand nombre, pour qu'un rêve se concrétise.

VERTUS le regarde un instant et lâche. – Je crains que l'optimisme se confonde avec la naïveté.

– Mais il faut d'abord œuvrer pour une justice qui rompt avec l'impunité absolue de dignitaires du Système-monopole...

## Supplément facultatif

Les parties en gras, c'est ce que j'ai remplacé par les points de suspension ou seulement retiré.

Page 89, l'intervention de maître VERTUS.

– Mesdames, Messieurs les Jurés ! Quel citoyen de ce pays pourrait contester ce qui vient d'être dit par monsieur le procureur général ? Comme vous, je partage parfaitement la morale que nous venons d'entendre. Mais il me semble que, dans ce procès, la question n'est pas celle de l'image de notre pays dans le monde, mais celle de savoir quelle place occupe le droit dans notre démocratie. Si c'est cela la question fondamentale de tout procès dans un pays démocratique digne de ce nom et des valeurs qu'incarne la démocratie... **Alors, je serais fier de l'application équitable de nos principes de droit à l'issue de ce procès, et fier de vivre la preuve de la souveraineté de nos valeurs démocratiques, quel que soit le jugement...** Sinon, à quoi servirait la démocratie si nous sommes prêts à violer nos propres lois lorsqu'il faut sanctionner un criminel ? Si nous sommes prêts à fouler au pied tous nos fondamentaux pour sauver notre image ? Pour sauver ce que nous avons de plus superficiel... nous serions prêts à renier les valeurs qui fondent notre identité démocratique ?



Jeff AFRIK

Il y a trois ans jour pour jour, les parents de Vertus ont disparus dans un crash d'avion au-dessus de la Méditerranée. Cette histoire personnelle va devenir un déterminant de sa vie. Car, à travers elle, il se sent lié à la cause des immigrés qui se noient de part et d'autre de cette même mer...

Son ami, Dany, sans emploi depuis plusieurs mois. Il est plongé dans un mal être personnel qui s'extériorisât par la xénophobie et le mépris de l'autre. Cette attitude infecte affectât sa relation avec son entourage ou point même d'impacter sur son couple...

Karine s'exilât sur l'île d'Olowa pour s'éloigner quelques temps de sa maison où sa vie de couple qui bat de l'aile, principalement à cause de l'indifférence insupportable de son compagnon... La fugitive croisât le chemin de Vertus. Un bel homme attirant, mais qui défendait une cause qu'elle ne pouvait pas cautionner...

« Celui qui n'aime pas une personne uniquement parce que c'est soit un juif ou un noir ou un blanc ou un arabe ou un chinois... Cet individu n'aime pas l'humain dans sa nature profonde... », réagît Vertus aux invectives de la jeune fille.

**Soyons cohérents raconte un monde en crise qui se nourrit de mensonges et qui applaudit tout ce qu'il dit condamner avec force et sans concessions...**